

Le Monde

NATIONAL
GEOGRAPHIC

HISTOIRE
& CIVILISATIONS

HISTOIRE

N° 69
FÉVRIER 2021

& CIVILISATIONS

VERS LA RÉVOLUTION

POURQUOI LA FRANCE A BASCULÉ



ÉGYPTE

SEXE,
PLAISIR
ET RELIGION

GENGIS KHAN

L'ÉNIGME
DU TOMBEAU
PERDU

SORCIÈRES

QUAND L'ÉCOSSE
ALLUMAIT
LES BÛCHERS



LE VISIONNAIRE ASSASSINÉ



**Brûlé vif en 1600 sur l'autel de l'obscurantisme,
Giordano Bruno fut l'un des plus grands précurseurs de la modernité
en promouvant l'idée d'un monde infini, et même d'une infinité de mondes.
Sa vie tumultueuse de libre-penseur et de provocateur
nous est narrée avec brio par le philosophe des sciences Jacques Arnould,
comme lui ancien frère dominicain.**



BRIDGEMAN IMAGES

Le dossier**32 Ainsi naissent les révolutions**

- **La France en 1770-1780.** Déficit, réformes impossibles, sentiment d'inégalité... Le levain de la crise fait gonfler le mécontentement : quel engrenage l'a transformé en révolution ? **PAR EDMOND DZIEMBOWSKI**
- **Louis XVI face au gouffre.** Mal jugé par la postérité, le dernier roi de l'Ancien Régime était pourtant prêt aux réformes. **PAR JEAN-CHRISTIAN PETITFILS**
- **La semaine où tout bascula.** Du 17 au 23 juin 1789, sept jours ont suffi à abolir la séculaire société d'ordres. **ENTRETIEN AVEC EMMANUEL DE WARESQUIEL**

**Les grands articles****22 Le tombeau de Gengis Khan**

Il y a près de huit siècles, le grand souverain mongol était enseveli au cours de funérailles fastueuses... dont toute trace a été effacée. Où se trouve cette sépulture mythique et convoitée ? **PAR ANDREW CURRY**

54 Le sexe en Égypte

Les Égyptiens étaient-ils pudibonds ? Au cœur de la religion, la sexualité était pourtant représentée de manière très symbolique. L'érotisme n'apparaît clairement qu'aux marges de la vie privée. **PAR PASCAL VERNUS**

70 Chasse aux sorcières en Écosse

Au xvi^e siècle, la peur de la sorcellerie s'empare de toute l'Europe. Des milliers de femmes sont alors condamnées au bûcher. En Écosse, cette répression atteint un paroxysme. **PAR JULIAN GOODARE**

Les rubriques6 **L'ACTUALITÉ**10 **LE PERSONNAGE****Jane Dieulafoy**

Elle dut s'habiller en homme pour pouvoir faire des fouilles en Perse.

14 **L'ÉVÉNEMENT****La guerre du Pacifique**

En 1884, la Bolivie, en conflit avec le Chili, perd son unique accès à la mer.

18 **LA VIE QUOTIDIENNE****Les drogues antiques**

Grecs et Romains utilisaient l'opium et le cannabis sans aucune restriction.

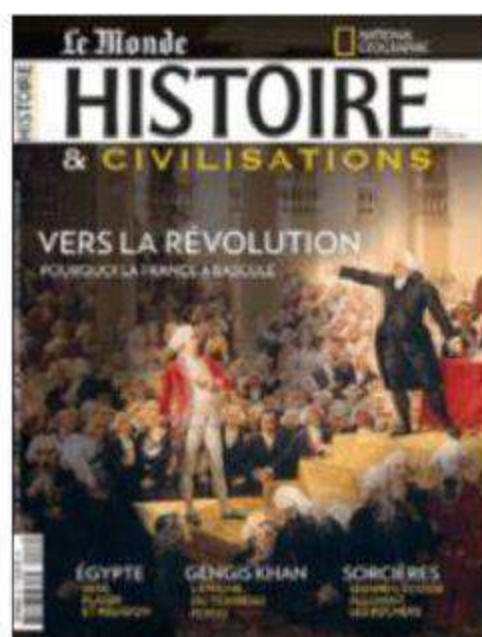
84 **LA GRANDE DÉCOUVERTE****Aï-Khanoum**

En 1961, une véritable « petite Grèce » est découverte en plein Afghanistan.

88 **LA GRANDE ÉNIGME****La Terre plate**

Le Moyen Âge croyait-il en cette théorie ? Une idée fausse.

92 **L'ENVERS DE L'HISTOIRE****Le train en 3^e classe**94 **LES LIVRES ET L'EXPOSITION**



PHOTOGRAPHIE DE COUVERTURE :
MIRABEAU DEVANT DE DREUX-BRÉZÉ,
23 JUIN 1789. PAR JOSEPH-DÉSIRÉ COURT. 1789.
MUSÉE DES BEAUX-ARTS, ROUEN.
© BRIDGEMAN IMAGES

Le Monde HISTOIRE & CIVILISATIONS

REVUE MENSUELLE

67-69, avenue Pierre-Mendès-France
CS 11469, 75707 Paris Cedex 13. Tél. : 01 48 88 46 00

Directeur de la publication : MICHEL SFEIR

RÉDACTION :

Direction éditoriale aux contenus magazine : ÉLISABETH MARSHALL

Rédaction en chef : JEAN-MARC BASTIÈRE

Secrétariat de rédaction : ÉMILIE FORMOSO

Direction de la création : NATALIE BESSARD

Réalisation : DENFERT CONSULTANTS

Révision : LAURENT COURCOUL

Ont collaboré à ce numéro : SYLVIE BRIET, ANDREW CURRY, AURÉLIE DAMET, ARNAUD DÉROCHE, EDMOND DZIEMBOWSKI, VIRGINIE GIROD, JULIAN GOODARE, CYPRIEN MYCINSKI, JUAN PABLO SÁNCHEZ, JORDI PÉREZ GONZÁLEZ, JEAN-CHRISTIAN PETITFILS, GIORGIO PIRAZZINI, JOSÉ ENRIQUE RUIZ-DOMÈNEC, RAÚL SÁNCHEZ VIVÓ, ENRIQUE VAQUERIZO DOMÍNGUEZ, PASCAL VERNUS, EMMANUEL DE WARESQUIEL

Traduction : AMÉLIE COURAU, ISABELLE LANGLOIS-LEFEBVRE, NATHALIE LHERMILLIER, ANNE LOPEZ

ADMINISTRATION-PROMOTION-ABONNEMENTS :

Direction administrative et financière : ELZBIETA CAPIAUX

Assistante de direction : ODILE TESSIER

Contrôle de gestion : BLANDINE CANVA (responsable),
HÉLÈNE PAULIN

Fabrication : NATHALIE COMMUNEAU (directrice de la fabrication), SYLVINA LE FLOCH (chef de fabrication)

Numérisation : SÉBASTIEN LAURENT, HUBERT JOURDIN, SADASEEVEN RUNGIAH

Commercial : FLORENCE MARIN (directrice marketing), CLARA BILLAND, GABRIELLE BUGEIA, CLAIRE PEYRONNET, LAËTTITIA SO, VÉRONIQUE VIDAL

Publicité : ORNELLA BLANC-MONALDI (01 48 88 46 48), DAVID OGER (01 48 88 46 03).

Service relation abonnés : 67/69 avenue Pierre-Mendès-France

CS 21470, 75212 Paris Cedex 13

De France : 01 48 88 51 04. Fax : 01 48 88 45 33.

De l'étranger : (33) 1 48 88 51 04. Fax : (33) 1 48 88 45 33.

E-mail : serviceclients.mp@vmmagazines.com

• **Belgique :** Edigroup Belgique, Bastion Tower, place du Champ-de-Mars 5, 1050 Bruxelles. Tél. : 070 233 304. Fax : 070 233 414. E-mail : abonne@edigroup.be

• **Suisse :** Asendia Press Edigroup SA, chemin du Château-Bloch 10, 1219 Le Lignon (Suisse). Tél. : 022 860 84 01. Fax : 022 348 44 82. E-mail : abonne@edigroup.ch

Diffusion : SABINE GUDE (responsable ventes France et international), ÉMILY NAUTIN-DULIEU (chef de produit)
Modifications de services ventes au numéro, réassorts :
0 805 050 147

Promotion et communication : BRIGITTE BILLIARD, ANNE LAURE SIMONIAN (relations presse, 01 48 88 46 02), CHRISTIANE MONTILLET

Imprimerie : AGIR GRAPHIC, 53022 LAVAL

Dépôt légal : à parution.

ISSN : 2417-8764 (édition papier)

ISSN : 2728-9559 (édition en ligne)

Commission paritaire : 0925K91790

SITE INTERNET : www.histoire-et-civilisations.com

COURRIER DES LECTEURS : ÉMILIE FORMOSO

Histoire & Civilisations : 67-69, avenue Pierre-Mendès-France
CS 11469, 75707 Paris Cedex 13.

E-mail : courrier-histoire@mp.com.fr

Histoire & Civilisations est publié sous licence de RBA REVISTAS, S.L. Il contient des matériaux dont les droits d'exploitation appartiennent à RBA Revistas, S.L. Toute reproduction, totale ou partielle, sans l'autorisation de la Direction est interdite.

NATIONAL GEOGRAPHIC SOCIETY

Inspirer le désir
de protéger la planète

NATIONAL GEOGRAPHIC SOCIETY est enregistrée à Washington D.C., comme organisation scientifique et éducative à but non lucratif dont la vocation est « d'augmenter et de diffuser les connaissances géographiques ». Depuis 1888, la Society a soutenu plus de 9 000 expéditions et projets de recherche.

GARY E. KNELL *President and CEO*

BOARD OF TRUSTEES

JEAN N. CASE *Chairman*,
TRACY R. WOLSTENCROFT *Vice Chairman*,
WANDA M. AUSTIN, BRENDAN P. BECHTEL,
MICHAEL R. BONSIGNORE, ALEXANDRA GROSVENOR ELLER, WILLIAM R. HARVEY,
GARY E. KNELL, JANE LUBCHENCO, MARC C. MOORE, GEORGE MUÑOZ, NANCY E. PFUND, PETER H. RAVEN, EDWARD P. ROSKI, JR., FREDERICK J. RYAN, JR., TED WAITT, ANTHONY A. WILLIAMS

RESEARCH AND EXPLORATION COMMITTEE

PETER H. RAVEN *Chairman*
PAUL A. BAKER, KAMALJIT S. BAWA,
COLIN A. CHAPMAN, JANET FRANKLIN,
CAROL P. HARDEN, KIRK JOHNSON,
JONATHAN B. LOSOS, JOHN O'LOUGHLIN,
STEVE PALUMBI, NAOMI E. PIERCE,
JEREMY A. SABLOFF, MONICA L. SMITH,
THOMAS B. SMITH, CHRISTOPHER P. THORNTON, WIRT H. WILLS

NATIONAL GEOGRAPHIC PARTNERS
DECLAN MOORE *CEO*

SENIOR MANAGEMENT

SUSAN GOLDBERG *Editorial Director*,
CLAUDIA MALLEY *Chief Marketing and Brand Officer*, MARCELA MARTIN *Chief Financial Officer*, COURTENEY MONROE *Global Networks CEO*, LAURA NICHOLS *Chief Communications Officer*, WARD PLATT *Chief Operating Officer*, JEFF SCHNEIDER *Legal and Business Affairs*, JONATHAN YOUNG *Chief Technology Officer*

BOARD OF DIRECTORS

GARY E. KNELL *Chairman*
JEAN A. CASE, RANDY FREER,
KEVIN J. MARONI, JAMES MURDOCH,
LACHLAN MURDOCH, PETER RICE,
FREDERICK J. RYAN, JR.

INTERNATIONAL PUBLISHING

YULIA PETROSSIAN BOYLE *Senior Vice President*, ROSS GOLDBERG *Vice President of Strategic Development*, ARIEL DEIACO-LOHR, KELLY HOOVER, DIANA JAKSIC, JENNIFER JONES, JENNIFER LIU, LEIGH MITNICK, ROSANNA STELLA

Histoire & Civilisations est édité par

MALESHERBES PUBLICATIONS

S.A. au capital de 868 050 euros

ACTIONNAIRE PRINCIPAL : SEM

PRÉSIDENT-DIRECTEUR GÉNÉRAL : Michel Sfeir

ASSISTANTE : Odile Tessier

GRUPE LE MONDE

PRÉSIDENT DU DIRECTOIRE : Louis Dreyfus

MEMBRE DU DIRECTOIRE : Jérôme Fenoglio

COMITÉ SCIENTIFIQUE

MÉSOPOTAMIE FRANCIS JOANNÈS

Professeur émérite d'histoire ancienne à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne. Son domaine : l'histoire mésopotamienne, ses rapports avec la Bible, et les langues anciennes du Proche-Orient.



GRÈCE SOPHIE BOUFFIER

Professeure d'histoire grecque à l'université d'Aix-Marseille, spécialiste de l'expansion grecque en Méditerranée (VIII^e-III^e s. av. J.-C.), notamment en Italie et en Gaule méridionale.



ÉGYPTE PASCAL VERNUS

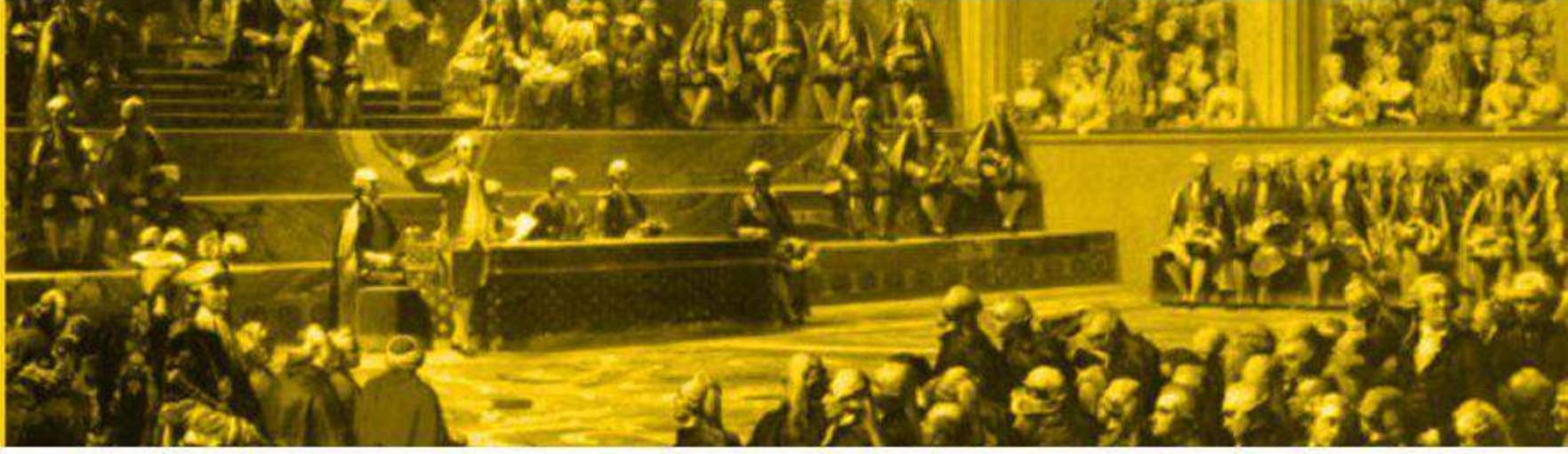
Égyptologue, agrégé de lettres classiques, docteur d'État. Directeur d'études en linguistique égyptienne et en philologie à l'École pratique des hautes études de Paris.



MOYEN ÂGE DIDIER LETT

Médiéviste, professeur à l'université de Paris Diderot-Paris 7. Il est spécialiste de la fin du Moyen Âge, de l'histoire de l'enfance, de la famille, de la parenté et du genre.





OLIVIER ROLLER

JEAN-MARC BASTIÈRE
Rédacteur en chef

Après coup, on trouve aisément

des raisons à la survenue d'un cataclysme historique comme celui de la Révolution française, mais un ensemble de causes n'a jamais engendré un événement ! À un moment donné, une transformation se produit. Une coagulation. Un précipité, pour employer un terme chimique. Tout se met à l'unisson.

Tout, même ce qui s'oppose, y contribue.

Ainsi, on perçoit mieux aujourd'hui ce qui, dans les décennies précédant 1789, bouillonnait dans les tréfonds du royaume de France. La guerre de Sept Ans, par exemple, voit l'émergence d'une « nation » qui se distingue et même se défie du monarque. La **querelle janséniste**, aggravée par une condamnation politico-religieuse, s'est infectée tout au long du XVIII^e siècle, pour dégénérer en opposition politique. **Les Lumières**, quant à elles, créent un climat favorable à des changements importants.

De son côté, la **Révolution américaine**, pourtant financée par la monarchie française, forme un périlleux exemple. Il y a aussi la réaction nobiliaire, mal supportée. L'opposition des parlementaires. Le rôle croissant de l'opinion. Le boulet de la dette. Une atmosphère délétère. **Des réformes impossibles...** Chacun y va de ses passions, de ses intérêts, de ses rancœurs, de ses ambitions. Or, l'histoire se moque des intrigues et des calculs : **l'engrenage s'enclenche**, et la machine infernale, qui suit sa propre logique, va tout emporter. Mais jamais comme les hommes engagés dans l'action l'avaient imaginé !

Pompéi : des victimes bavardes

Les archéologues ont fait parler les restes de deux hommes morts dans l'éruption du Vésuve : de leurs habits à la date exacte du cataclysme, ces corps ont livré des informations capitales.



MOULAGES DES CORPS RÉALISÉS PAR LES ARCHÉOLOGUES GRÂCE AUX CREUX LAISSÉS PAR LA DÉCOMPOSITION DES CADAVRES DANS LES CENDRES.

AFP PHOTO / POMPEII ARCHAEOLOGICAL PARK / LUGI SPINA

Tous deux gisent sur le sol, pétrifiés. La tête de l'un penchée en arrière, le visage de l'autre tourné vers le sol, les bras repliés avec les mains sur le torse, ces deux hommes ont été surpris par l'éruption du Vésuve, qui détruisit Pompéi en 79 apr. J.-C. Leurs squelettes ont été récemment mis au jour par des archéologues italiens qui fouillaient la villa de Civita Giuliana, située à 700 m au nord-ouest de la cité. Ils ont fait couler du plâtre dans les cavités laissées par la décomposition des chairs dans les cendres

durcies, selon la technique inventée en 1867 par Giuseppe Fiorelli, et ont ainsi reconstitué les corps gisant sur le sol. L'effet est saisissant, les deux hommes étant figés dans leur agonie. Tous deux se trouvaient dans un couloir de 2,20 m de large, alors qu'ils tentaient sans doute de fuir. Selon Massimo Osanna, le directeur général du Parc archéologique de Pompéi, ils voulaient peut-être se réfugier dans un espace souterrain, appelé cryptoportique, pour y être mieux protégés.

Le plus jeune, âgé de 18 à 25 ans, mesurait 1,56 m et

portait une tunique courte. Ses os conservent les stigmates d'un travail dur et éprouvant, laissant penser qu'il s'agissait sans doute d'un esclave. L'autre homme, peut-être le propriétaire de cet esclave, âgé de 30 à 40 ans, mesurait 1,62 m et était revêtu d'un manteau de laine.

Indices vestimentaires

C'est la première fois depuis 150 ans, et grâce à de nouvelles techniques, qu'il est possible d'identifier les vêtements portés par des victimes au moment de la catastrophe.

En outre, la présence de ce manteau de laine semble confirmer que l'éruption a bien eu lieu en octobre, et non en août, comme on l'a longtemps cru. Les fouilles entreprises par Massimo Osanna ces dernières années avaient déjà modifié la date officielle en cours jusqu'alors : un graffiti trouvé dans une maison en rénovation au moment de la destruction de la ville mentionne en effet : « Le seizième jour avant les calendes de novembre, il s'est livré à la nourriture avec excès. » Soit la date du 17 octobre. ■

Le tombeau de Nicolas Rolin

Où était enseveli le puissant chancelier des ducs de Bourgogne, mort en 1462 ? Près de son ancienne demeure d'Autun, des fouilles ont enfin éclairci le mystère.

La sépulture de Nicolas Rolin, le fondateur des hospices de Beaune, a été retrouvée près de la cathédrale d'Autun, en Saône-et-Loire, dans le sous-sol d'une église qui fut détruite durant la Révolution. Les archéologues qui fouillaient dans le cadre de l'agrandissement du musée Rolin – l'ancienne maison de Nicolas Rolin – y ont découvert plusieurs caveaux funéraires démontés en 1793. Pour eux, il y a peu de doute : c'est bien la tombe du mécène qui s'y trouve. En effet, l'emplacement des sépultures dans le chœur de l'ancienne église est conforme à un plan du XVIII^e siècle, qui localisait le tombeau de Nicolas Rolin. Et un éperon de cavalier, signe distinctif de son rang qui a été retrouvé parmi les ossements, le confirme.

Né à Beaune vers 1376, juriste de formation, Nicolas Rolin travailla au service de Jean sans Peur puis de son fils Philippe le Bon, duc de Bourgogne, dont il fut le chancelier pendant près de 40 ans. À l'époque, le duché de Bourgogne était quasiment aussi puissant que le royaume de France. Important mécène, Nicolas Rolin fit construire, avec son fils Jean, la chapelle du couvent des Célestins d'Avignon. Avec sa troisième épouse, Guigone de Salins, ils fondèrent en 1443 les hospices de Beaune, un « palais » hospitalier destiné aux pauvres.

Un mécène intéressé

L'acte n'était pas complètement désintéressé, si l'on en juge par ce qu'écrivit alors le chancelier : « Dans l'intérêt de mon salut, désireux d'échanger contre des



BRIDGEMAN IMAGES / LEE/MAGE

biens célestes, les biens temporels [...], je fonde et dote irrévocablement en la ville de Beaune un hôpital pour les pauvres malades. » Devenu un personnage puissant, il commanda un tableau au peintre flamand Jan Van Eyck – *La Vierge du chancelier Rolin* –, conservé au musée du Louvre et où il apparaît en prière face à Marie. Il fut inhumé dans sa ville natale en 1462.

▲ POUVOIR ET PIÉTÉ

Le chancelier a commandé au peintre Jan Van Eyck ce tableau où il apparaît en prière devant la Vierge. Musée du Louvre, Paris.

Cette découverte enrichit encore le passé d'Autun, où les archéologues ne chôment pas. Cet été, une importante nécropole de l'Antiquité, représentant l'un des premiers cimetières chrétiens de France, est en effet sortie de terre, avec plus de 230 sépultures mises au jour. ■



VANNICK LABAUNE / SERVICE ARCHÉOLOGIQUE DE LA VILLE D'AUTUN

ARCHÉOLOGUES EN COURS DE FOUILLES SUR LE SITE DE LA TOMBE DE NICOLAS ROLIN.



RESTITUTION EN IMAGE DE SYNTHÈSE
DU BATEAU DANS SON ENVIRONNEMENT.

CRÉÉ PAR GJELLESTADSTORY.NO, ØSTFOLD UNIVERSITY COLLEGE, VIKEN COUNTY COUNCIL, INSTITUTE FOR ENERGY TECHNOLOGY AND NORDIC MEDIA LAB.

ARCHÉOLOGIE MÉDIÉVALE

Un drakkar exhumé en plein champ

Seuls trois navires avaient jusqu'alors été découverts en Norvège. Un quatrième vient d'être mis au jour... hors de la mer et avec une particularité : il s'agit d'un bateau-tombe.

Un bateau viking en rase campagne norvégienne : voilà le spectacle qui a ravi les habitants de la ville de Gjellestad, près de Halden, dans le sud-est du pays. La Norvège n'avait pas exhumé de bateau depuis 1904. Celui-ci a été repéré en 2018, dans un tumulus situé à 50 cm sous terre, grâce à une prospection par radar à pénétration de sol. Il s'agit d'un bateau-tombe, un vestige très rare. À l'époque où les Vikings parcouraient les mers pour commercer ou pour guerroyer, entre le VIII^e et le XI^e siècle, la coutume

voulait que les rois, les reines et les chefs locaux soient enterrés à bord d'un bateau hissé à terre, puis enseveli. Les restes du bateau de Gjellestad sont en mauvais état ; aussi les autorités ont-elles décidé de les mettre au jour rapidement pour sauver ce qu'il reste du bois, avant que de microscopiques champignons ne le dégradent encore plus.

Enseveli vers 800

Les archéologues ont monté une tente pour protéger l'épave, où ils sont une dizaine à gratter la tourbe pour faire apparaître les

restes. À la fin du XIX^e siècle, lors de travaux agricoles, le tumulus avait été rasé, démolissant la partie supérieure du navire. Ce dernier mesure une vingtaine de mètres, mais seule une partie de la quille a été récupérée en bon état et a permis de dater vers 800 le moment où le bateau a été remonté sur terre et enseveli. Les os d'un gros animal, sans doute un bovin, ont été repérés, montrant que la personne était suffisamment riche pour que l'on sacrifie un animal dans sa tombe. Malheureusement, il semble que les objets précieux qui accompagnaient

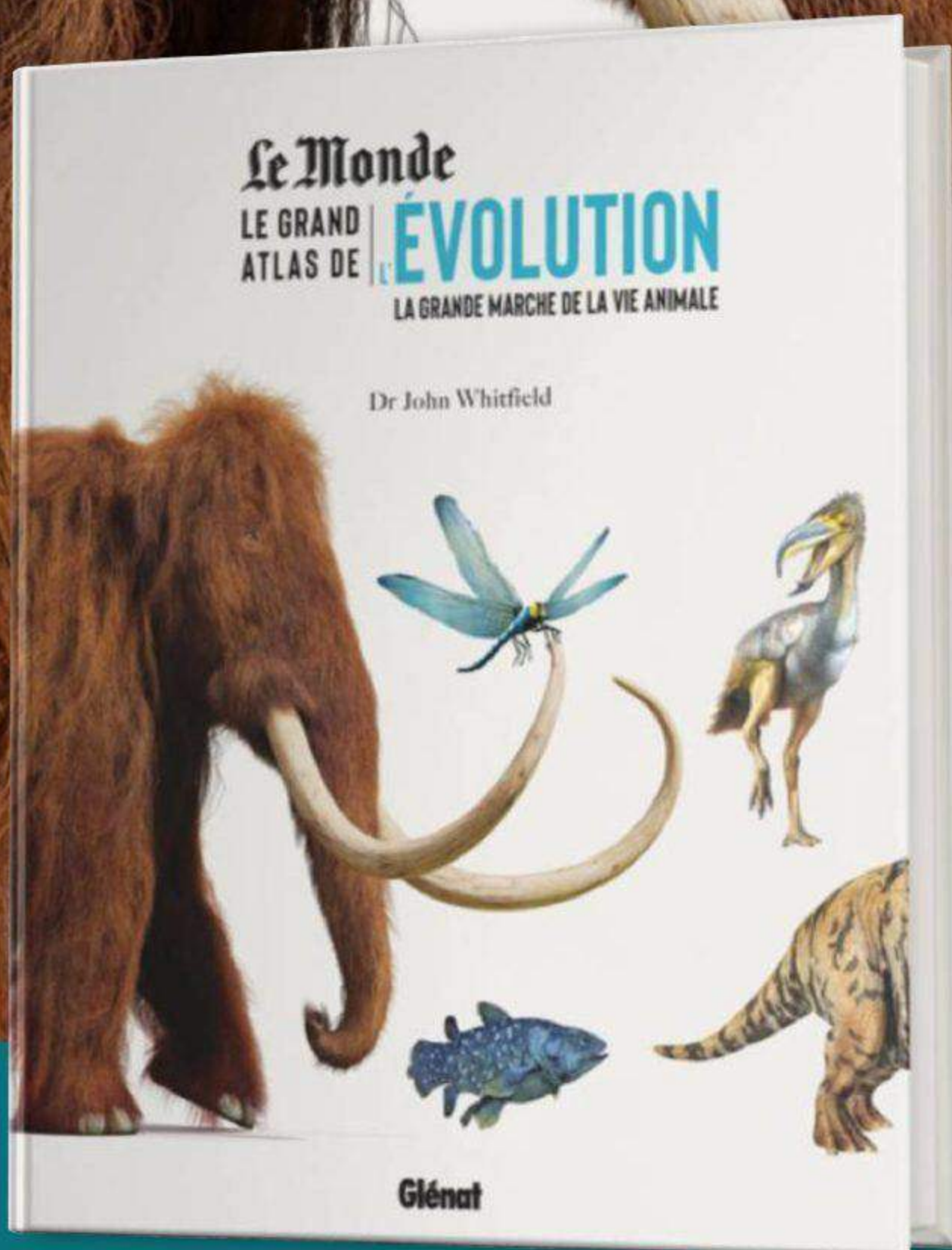
le défunt aient été dérobés lors de pillages.

Seuls trois bateaux vikings en bon état ont été découverts en Norvège : en 1868, en 1880 et en 1904 pour le dernier, celui d'Oseberg. Ces trois drakkars, exposés au musée d'Histoire culturelle d'Oslo, n'avaient pas bénéficié des techniques modernes d'excavations et d'analyses. Avec celui de Gjellestad, les archéologues espèrent recueillir davantage d'informations pour comprendre ces intriguants bateaux-tombes. Le gouvernement norvégien a débloqué 1,4 million d'euros à cet effet. ■

Glénat

**ÉDITEUR DE
RÉFÉRENCES**

www.glenat.com

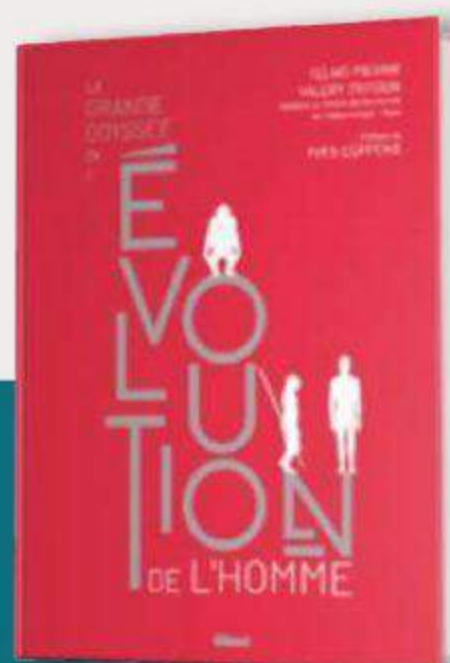


Le grand atlas de l'évolution

John Whitfield

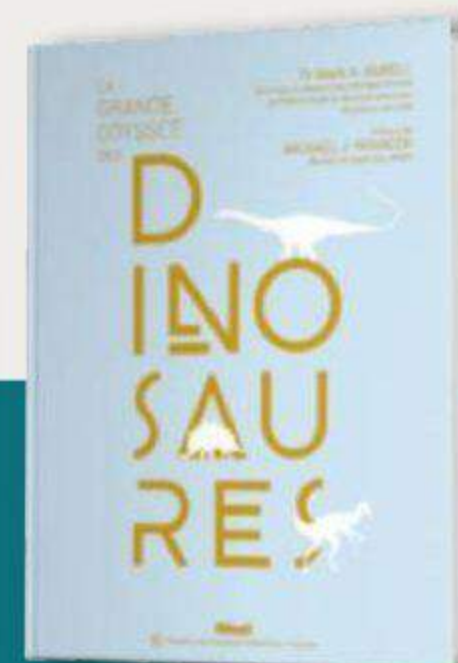
À travers cent espèces emblématiques, voici retracée l'histoire de la vie sur Terre depuis 600 millions d'années. Un livre magnifiquement illustré, avec des interprétations d'artiste, des photographies de fossiles, de fouilles et des dessins scientifiques pour suivre la grande marche de la vie animale.

Dans la même collection



La grande odyssee de l'évolution de l'Homme

Telmo Pievani
Valéry Zeitoun
Yves Coppens



La grande odyssee des dinosaures

Mark A. Norell
Mickael J. Novacek

Collection Référence — 20 titres parus

Jane Dieulafoy, l'exploratrice travestie

Porter des vêtements masculins – à une époque où cela était interdit par la loi – a permis à cette femme de devenir la brillante archéologue qui a arpenté la Perse avec son époux.

Voyageuse, photographe et écrivaine

1851

Jeanne Magre naît à Toulouse. En 1870, elle épouse Marcel Dieulafoy et l'accompagne dans la guerre franco-prussienne.

1881-1884

Elle voyage en Perse avec Marcel, sans soutien officiel, et photographie les monuments antiques.

1884-1886

Lors d'une mission officielle à Suse avec Marcel, elle dirige la récupération des frises des Lions et des Archers.

1916

Jane décède le 25 mai, après être tombée malade au Maroc, où elle avait accompagné Marcel au début de la Grande Guerre.

Deux Français, en route pour Suse, traversent la Perse en 1885. L'un d'eux s'appelle Marcel Dieulafoy, que le gouvernement français a chargé de faire des fouilles dans cette ancienne capitale de l'Empire perse. Son compagnon, petit et agile, couvre ses cheveux courts d'un casque colonial ; il porte un fusil à l'épaule, est vêtu d'un pantalon et chaussé de bottes, ce qui n'aurait rien de bizarre s'il s'agissait d'un homme. Mais c'est une femme, Jane, l'épouse de Marcel.

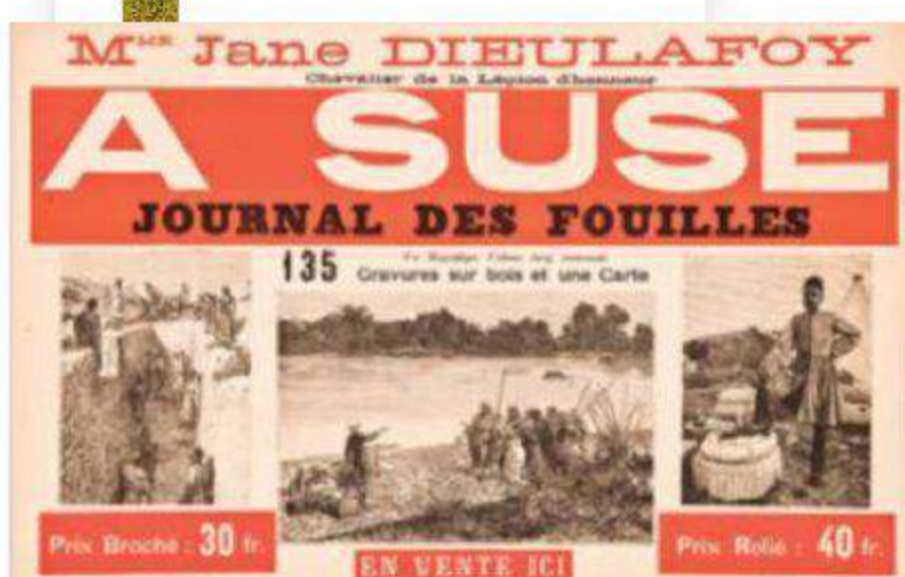
Jeanne Paule Henriette Rachel, dite Jane, est née en 1851 dans une riche famille bourgeoise installée à Toulouse, les Magre. Elle est la cadette de cinq filles ; le seul membre masculin de la fratrie, l'aîné, a disparu en Espagne. Jane a grandi en quelque sorte comme ce fils qui manque à ses parents. Au couvent de l'Assomption d'Auteuil, où elle fait ses études, elle montre des dispositions artistiques. Quand elle en part en 1869, elle entame une relation avec un jeune ingénieur de la même ville, Marcel, revenu d'Algérie. Elle l'épouse en mai 1870, peu de temps avant qu'éclate la guerre franco-prussienne.

Dès le début du conflit, Jane montre son caractère indomptable et peu soucieux des conventions : elle n'hésite pas à revêtir l'uniforme de franc-tireur pour accompagner son mari, qui participe au combat en qualité de capitaine du génie. C'est la première fois – à notre connaissance – qu'elle porte des vêtements masculins, ce qui à l'époque est non seulement désapprouvé socialement, mais également illégal sans autorisation publique. Jane demande cette permission, qui lui est accordée. Elle aime l'aventure et les voyages, et tire parti de cette autorisation : non seulement les vêtements pour hommes sont plus commodes que ceux des femmes, mais ils lui permettent en outre de passer inaperçue dans les pays islamiques, dont l'art et la culture passionnent Marcel et Jane.

Entre 1873 et 1878, le couple visite l'Égypte et le Maroc, mais les intérêts de Marcel ne sont pas ceux d'un orientaliste ordinaire. Il est en charge des monuments historiques de Toulouse et a pour supérieur l'architecte Eugène Viollet-le-Duc ; ce passionné d'art médiéval, qui a restauré Carcassonne, l'encourage à enquêter sur les relations entre l'art antique du Proche-Orient et l'art islamique médiéval. C'est cet

Seule et de nuit, Jane parcourt une centaine de kilomètres à cheval, à la recherche d'un médecin.

JOURNAL DES FOUILLES DE SUSE. ÉDITIONS HACHETTE, 1888.
AKG / ALBUM





UNE FEMME ENGAGÉE ET DÉTERMINÉE

DE RETOUR DE PERSE en 1886, Jane Dieulafoy développe une intense activité intellectuelle en qualité d'écrivaine, de conférencière et de journaliste. Elle est l'une des promotrices du prestigieux prix Femina, créé en réponse au refus du jury du prix Goncourt, composé d'hommes, d'honorer l'écrivaine Myriam Harry ; elle fait partie, en 1904, du jury de la première édition de ce prix littéraire. Son image est caractéristique : elle porte un pantalon et une veste de coupe impeccable, avec une chemise en percale d'un blanc immaculé.

JANE DIEULAFOY POSE DANS SON BUREAU, À LA FIN DU XIX^E SIÈCLE.

ENSBRA / RMN-GRAND PALAIS

intérêt qui conduit le couple à Suse, un site qu'avait exploré le Britannique William Kennett Loftus entre 1850 et 1852. D'un commun accord avec Jane, Marcel décide de quitter son poste d'ingénieur et de se lancer dans une carrière archéologique.

Le chah n'y voit que du feu

Marcel et Jane commencent leur voyage en Perse en février 1881. Ils embarquent à Marseille et atteignent le territoire perse après avoir traversé la Grèce, la mer Noire et l'Azerbaïdjan. Une fois sur place, ils décident que le

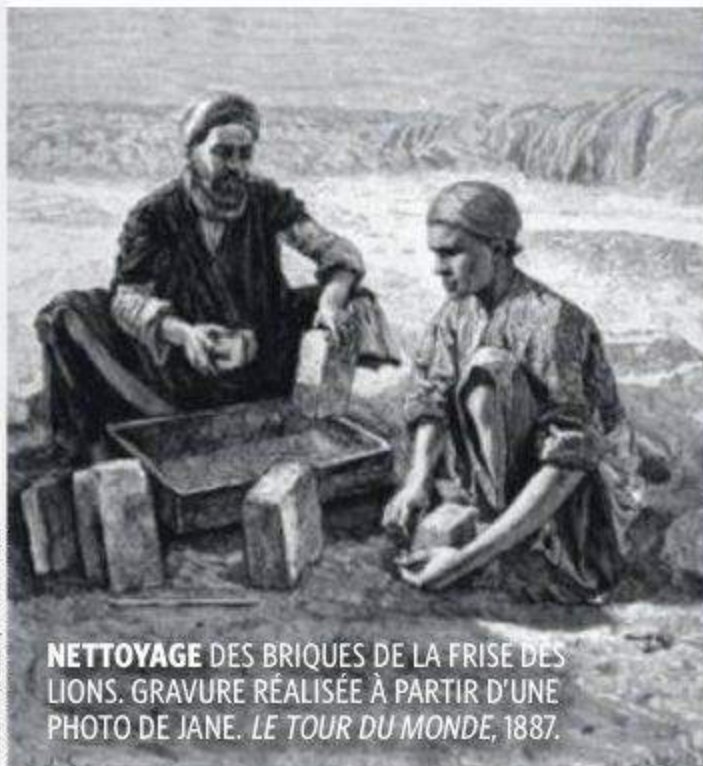
plus pratique est de voyager à cheval, ce qu'ils font sans escorte, et arrivent à Suse en janvier 1882. Déguisée en homme, Jane a pu traverser des régions où la présence d'une cavalière ne portant pas le voile aurait provoqué un scandale inévitable. Mais elle trompe tout le monde, des voleurs au souverain persan lui-même, le chah Naser al-Din, qui refuse de la croire quand elle lui révèle qu'elle est une femme.

Le premier séjour dans ce pays met en valeur les nombreuses facettes de la personnalité de Jane, à commencer par son intrépidité. Elle doit affronter

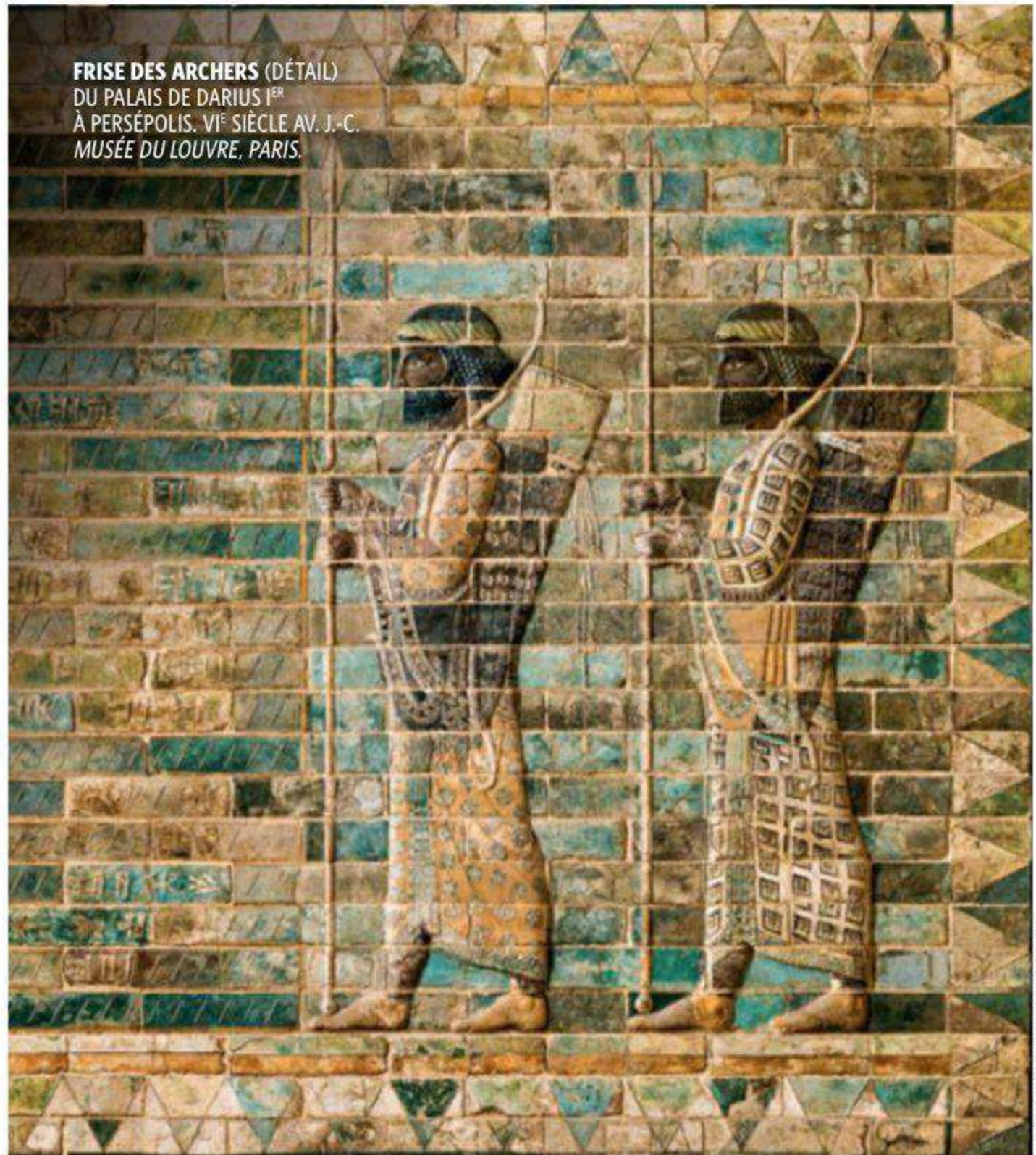
les scorpions, les tarentules, les moustiques, les poux et la fièvre. Une fois, elle parcourt seule une centaine de kilomètres jusqu'à Téhéran, à cheval et de nuit, à la recherche d'un médecin pour soigner Marcel. Jane développe également son aptitude pour la photographie, un art dont elle est une pionnière, prenant des photos des villes et de leurs habitants, en particulier des femmes persanes. Son travail va au-delà de l'aspect pittoresque ou anthropologique : Jane photographie les monuments qu'elle trouve sur son passage, des images qui illustreront

UN GROS TAS DE BRIQUES

LORS DE LEUR DÉCOUVERTE, la frise des Lions et celle des Archers n'étaient que d'informes tas de briques. Jane s'est occupée de les récupérer et de les marquer pour leur montage, afin de restituer dans toute leur splendeur ces imposantes scènes du palais de Darius I^{er}.



ROGER VOLLET / AURIMAGES



H. LEWANDOWSKI / RMN-GRAND PALAIS

les cinq volumes de *L'Art antique de la Perse*, que Marcel publie entre 1884 et 1885. Enfin, Jane révèle un véritable don pour l'écriture. En Perse, elle tient un journal qu'elle fait paraître plus tard dans *Le Tour du monde*, une revue française de voyages, et qui remporte un grand succès. Jane est l'une des premières écrivaines de ce genre, qu'elle

n'est pas le seul à cultiver : plus tard, et avec un succès égal, elle écrira des romans historiques comme *Parysatis* (1890), consacré à cette reine perse ; le compositeur Camille Saint-Saëns en fait un opéra, dont Jane écrit le livret.

De retour à Paris, les investigations de Marcel valent au couple le soutien de Louis de Ronchaud, directeur

des Musées nationaux. En 1884, les Dieulafoy repartent pour Suse, cette fois-ci à la tête d'une mission officielle sous le patronage du musée du Louvre et du ministère de l'Instruction publique. Deux nouveaux compagnons rejoignent leur expédition : Charles Babin, ingénieur des Ponts et Chaussées responsable de la comptabilité, et Frédéric Houssay, naturaliste, à qui revient la tâche de gérer le transport des découvertes emballées dans 215 caisses à destination du Louvre.

Pour sa part, le chah a autorisé les fouilles en échange d'une partie de ce qui sera découvert, notamment des pièces d'or et d'argent. Les membres de l'expédition s'installent sur les ruines des anciens palais de Suse et embauchent jusqu'à 300 ouvriers. Les fouilles commencent en février 1885 et s'achèvent en 1886, avec une interruption de quelques mois en raison

DEUX « COMPAGNONS »

JANE ET MARCEL s'aimaient, et Jane a exprimé plusieurs fois son regret de ne pas avoir d'enfants. Pour parler l'un de l'autre, ils utilisaient le terme de « compagnon », ce qui dénote un profond sentiment de camaraderie. Après la mort de Jane, Marcel est resté inconsolable pendant les quatre années où il lui a survécu.

L'INGÉNIEUR ET ARCHÉOLOGUE MARCEL DIEULAFOY, ÉPOUX DE JANE.



AURIMAGES

JANE DIEULAFOY dans la nécropole royale perse de Naqsh-e Rostam en 1884-1886, devant deux autels zoroastriens d'époque sassanide.



RUE DES ARCHIVES / ALBUM

de tensions avec la population locale, qui croyait que des chrétiens fouillaient la tombe du prophète Daniel.

Jane reçoit la Légion d'honneur

Jane surveille les travaux et enregistre les objets découverts, qui datent de l'époque de Darius I^{er} (522-486 av. J.-C.), souverain sous lequel l'Empire perse s'étendit de l'Indus à la Grèce. La première grande trouvaille est une frise en briques vernissées représentant des lions féroces et qui décorait le palais de Darius. Après la découverte, Jane est chargée de la direction des fouilles dans cette zone. Quelques jours plus tard apparaissent des fragments de colonnes qui devaient atteindre 21 m de hauteur, surmontées d'imposants chapiteaux en forme de tête de taureau, également brisés. Un autre jour, les ouvriers cessent soudain de fouiller et commencent à agiter nerveusement

les bras. Ils viennent de découvrir la célèbre frise des Archers. Une fois les travaux terminés, une trentaine de mulets et plus de 40 chameaux transportent les 45 tonnes de pièces jusqu'au bateau de croisière *Le Sané*, qui les emporte en France.

Une fois à Paris, Jane dirige la restauration et la mise en place des frises au Louvre. Sa célébrité et celle de son époux grandissent avec l'inauguration de la salle perse du musée (la galerie Dieulafoy), le 20 octobre 1886, par le président de la République Sadi Carnot, qui décore Jane de la Légion d'honneur pour sa contribution aux fouilles de Suse.

Après son retour de Perse, Jane ne portera plus jamais de vêtements féminins. Ni elle ni Marcel ne retourneront à Suse : ils portent désormais leur attention sur l'Espagne, qu'ils considèrent comme « cet autre Orient » et qu'ils visitent 23 fois entre

1888 et 1914. Jane écrit par la suite une biographie d'Isabelle la Catholique.

En 1914, alors qu'éclate la Grande Guerre, Marcel s'engage comme officier du génie au Maroc. Jane part avec lui. À Rabat, elle dirige les fouilles de la mosquée Hassan, mais tombe malade en luttant pour améliorer les conditions de vie de la population locale. Elle contracte une bronchite, une ophtalmie, une dysenterie, et rentre en France en 1915. Elle meurt au château de Langlade, en mai 1916, âgée de 64 ans, alors qu'elle prie pour la victoire des armées françaises dans la sanglante bataille de Verdun. ■

RAÚL SÁNCHEZ VIVÓ ET ARNAUD DÉROCHE
JOURNALISTES

Pour
en
savoir
plus

ESSAI

**Le Destin fabuleux
de Jane Dieulafoy.
De Toulouse à Persépolis,
l'aventure au féminin**

A. Marty, Papillon rouge, 2020.



Le conflit qui a privé la Bolivie de la mer

En 1879, le Chili déclenche les hostilités avec la Bolivie et le Pérou. L'enjeu de cette « guerre du Pacifique » ? S'emparer du littoral bolivien et de ses très lucratifs gisements de nitrate.

Le 14 février 1879, la marine chilienne débarque dans le port d'Antofagasta, qui se trouve alors sur le territoire bolivien. Ainsi débute la guerre dite « du Pacifique », conflit qui implique jusqu'en 1884 le Chili, le Pérou et la Bolivie. Pour cette dernière, l'ultime conséquence sera la perte de son unique accès à la mer, la province du Littoral, qui est depuis lors aux mains du Chili.

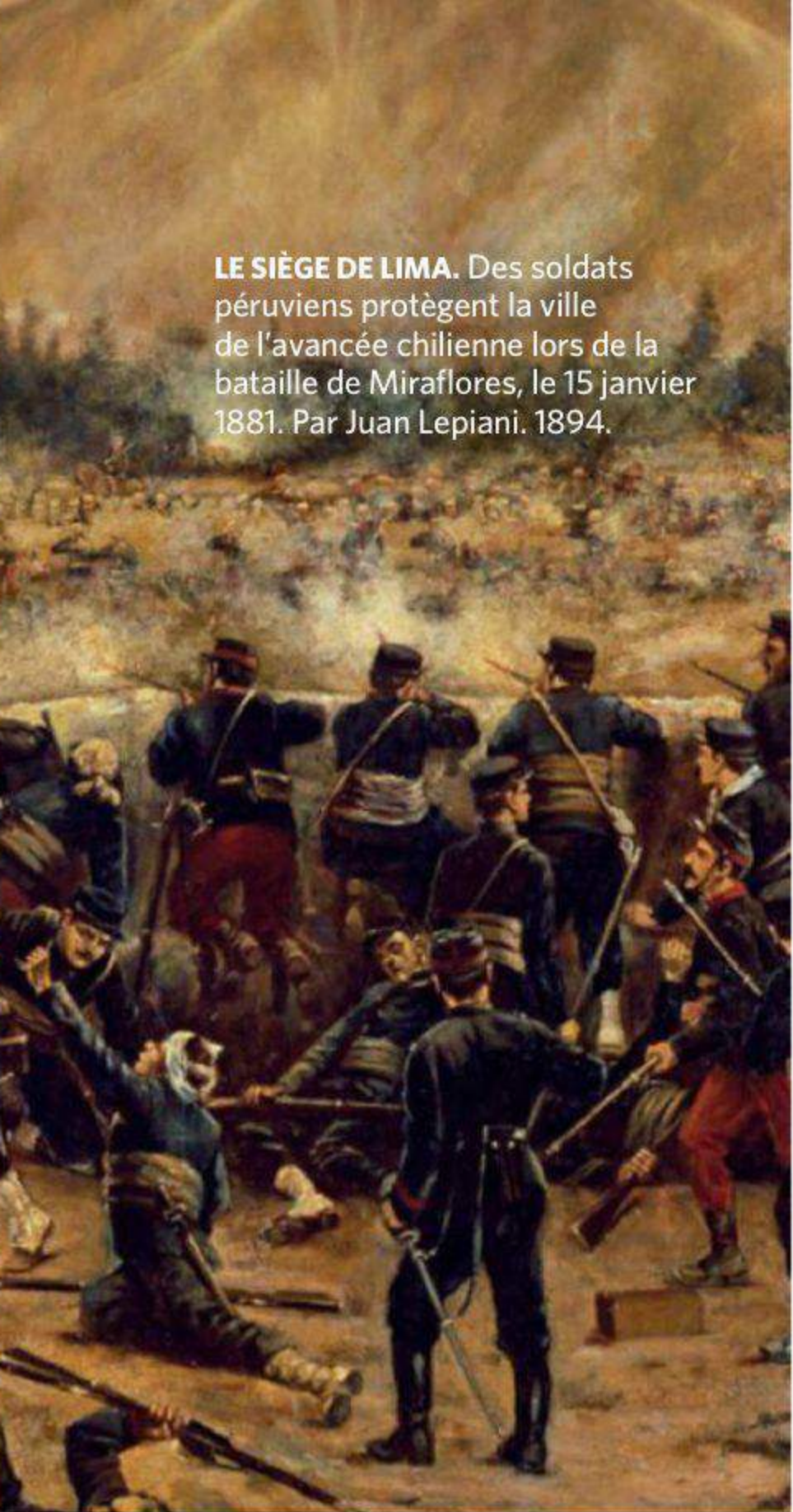
L'élément déclencheur du conflit est l'exploitation des gisements de

salpêtre. À la fin du XIX^e siècle, cette matière première a acquis une telle importance économique qu'elle est qualifiée d'« or blanc ». Le salpêtre (ou nitrate du Chili) est un nitrate de sodium naturel obtenu en raffinant la caliche, un type de sel que l'on trouve sous certaines surfaces désertiques, et dont les gisements sont presque tous concentrés dans la région frontalière entre le Chili, la Bolivie et le Pérou. L'utilité du nitrate pour les engrais et pour la fabrication d'explosifs provoque une forte demande, ce

qui en a fait l'un des produits les plus convoités par l'industrie et le commerce internationaux. Par ailleurs, la querelle liée au salpêtre s'ajoutait au conflit qui opposait les trois pays sur le commerce d'un autre engrais très apprécié et propre à la même région : le guano, provenant des excréments d'animaux de cette zone.

L'activité relevant du salpêtre, longtemps limitée à la province péruvienne de Tarapacá, reçoit une impulsion significative grâce à José Santos Ossa. Dans les années 1860,

LE SIÈGE DE LIMA. Des soldats péruviens protègent la ville de l'avancée chilienne lors de la bataille de Miraflores, le 15 janvier 1881. Par Juan Lepiani. 1894.



DEA / ALBUM

L'ADIEU À L'OcéAN

AVANT LA GUERRE de 1879-1884, la frontière nord du Chili était située sur le **fleuve Salado ①**. Fondée en 1872, **Antofagasta ②** est devenue le centre des exploitations du salpêtre chilien sur un territoire qui était alors bolivien, et plus tard la capitale d'une nouvelle province du Chili. En 1879, la marine chilienne prend la capitale de la province de Tarapacá, **Iquique ③**, qui sera aussi annexée.



CARTE DU CHILI VERS 1900.
ENCYCLOPÉDIE UNIVERSELLE, ESPASA.



INSTITUT CARTOGRAPHIQUE ET GÉOLOGIQUE DE CATALOGNE

cet entrepreneur minier chilien a découvert d'importants gisements de salpêtre dans la région d'Atacama, parmi lesquels se distingue le Salar del Carmen, qui étend l'exploitation du minerai jusqu'à la province bolivienne du Littoral.

Une société trop gourmande

Avec d'autres partenaires chiliens et grâce au capital des commerçants anglais installés à Valparaíso, Ossa fonde la Melbourne Clark & Co et obtient une concession du gouvernement bolivien pour développer l'exploitation pendant 15 ans. La future ville d'Antofagasta, qui

devient municipalité en 1872, s'élève sur le camp provisoire de la société minière. Deux ans plus tard, le Chili et la Bolivie signent le traité des frontières, un accord qui définit leur frontière commune et met fin à un contentieux territorial qui a débuté en 1840 à propos des droits d'exploitation des deux pays sur les gisements de guano dans la région. Il est établi dans le même temps que la Melbourne Clark & Co sera exemptée du paiement de nouvelles taxes au gouvernement bolivien pendant 20 ans.

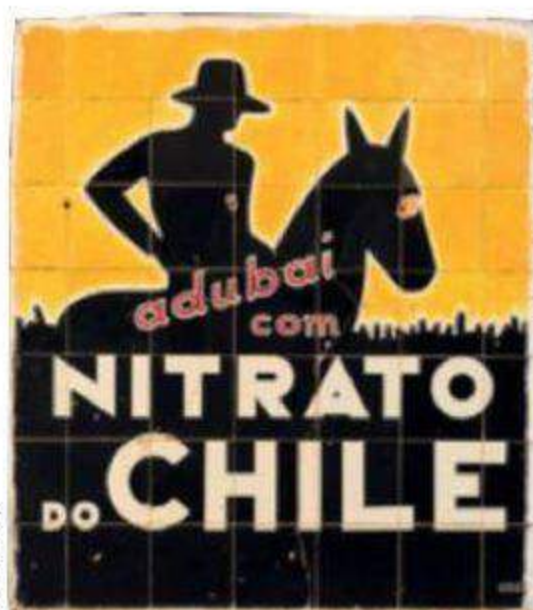
Malgré la signature du traité, le Chili continue de mener sa politique

expansionniste au cours des années suivantes, encourageant la recherche de nouveaux gisements hors de ses frontières. La paix initiale qui a suivi le traité dure peu. La Melbourne Clark & Co a terminé la construction du chemin de fer reliant la côte au Salar del Carmen. Les gisements de salpêtre sous contrôle chilien s'étendent déjà en Bolivie sur toute la côte proche d'Antofagasta. La société, de laquelle José Santos Ossa s'est désormais retiré, devient la Compañía de Salitres y Ferrocarril de Antofagasta. Ses principaux actionnaires sont l'homme d'affaires chilien Agustín Edwards et la société britannique Gibbs & Co, qui a jusqu'à ce moment fondé son activité sur l'exploitation du guano.

Le traité de 1874 a jusqu'alors freiné la menace pesant sur la souveraineté territoriale de la Bolivie. Mais quand l'essor de l'industrie des nitrates s'accompagne de la découverte de mines d'argent sur sa côte,

Nécessaire à la fabrication d'engrais et de munitions, le nitrate est un « or blanc ».

AFFICHE PUBLICITAIRE PORTUGAISE POUR LE SALPÊTRE DU CHILI.



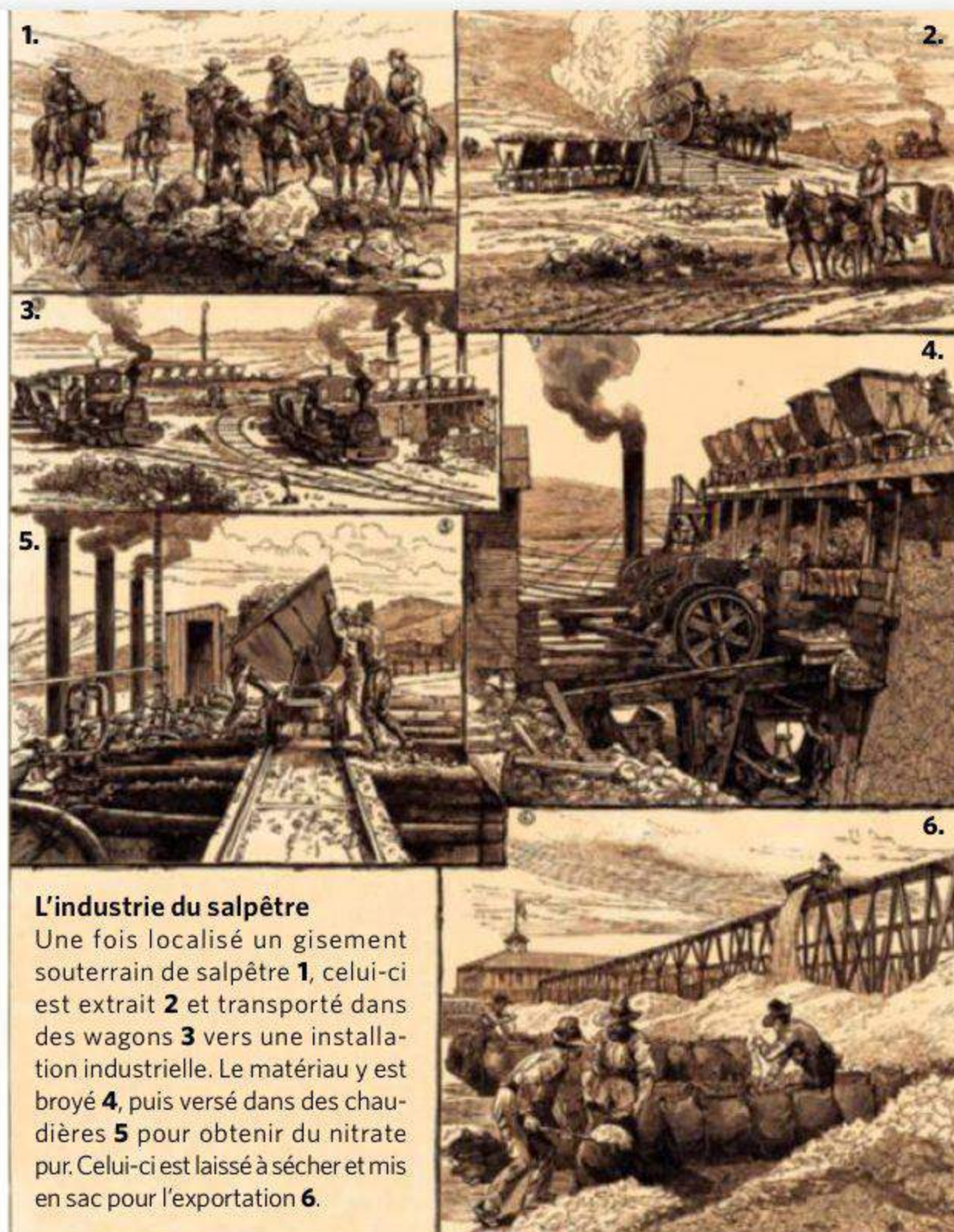
ALAMY / AG

Des Chinois dans les rangs chiliens

L'ACTIVITÉ d'extraction du salpêtre exigeait une main-d'œuvre nombreuse. Les centres de production étaient de véritables villes, où vivaient les ouvriers et leurs familles.

Les besoins de l'industrie obligeaient à embaucher un grand nombre d'immigrants, comme les **coolies**. C'est ainsi que l'on appelait les quelque 100 000 migrants chinois arrivés au Pérou entre 1850 et 1875, la plupart pour travailler dans des conditions de **quasi-esclavage** dans les exploitations de guano afin de payer leur billet. Libérés par le capitaine chilien Patricio Lynch lors de son expédition sur la côte péruvienne, beaucoup ont rejoint l'armée chilienne et feront partie de la **légion Vulcano**, dirigée par Arturo Villarroel, connu sous le nom de « général Dynamite », dont la mission était de faire exploser les mines posées par les Péruviens.

LES ACTIVITÉS QUOTIDIENNES DANS UN GISEMENT DE SALPÊTRE EN 1889. SCÈNES PUBLIÉES DANS *THE ILLUSTRATED LONDON NEWS*.



L'industrie du salpêtre

Une fois localisé un gisement souterrain de salpêtre **1**, celui-ci est extrait **2** et transporté dans des wagons **3** vers une installation industrielle. Le matériau y est broyé **4**, puis versé dans des chaudières **5** pour obtenir du nitrate pur. Celui-ci est laissé à sécher et mis en sac pour l'exportation **6**.

BRIDGEMAN / AGI

Le nombre de travailleurs chiliens attirés vers la province du Littoral augmente considérablement. À la fin des années 1870, la population d'Antofagasta est déjà composée de 93 % de Chiliens, contre seulement 2 % de Boliviens. La province du Littoral ne garde ainsi de bolivien que son statut légal, soutenu par un petit détachement de soldats.

En 1878, face à l'essor des sociétés anglo-chiliennes de nitrate et aux rares bénéfices que les Boliviens tirent de cette exploitation, l'Assemblée nationale bolivienne décide de taxer de 10 centimes les exportations de chaque quintal de nitrate de la Compañía de Salitres. L'entreprise dénonce une atteinte à ses intérêts devant le Congrès chilien,

déclarant qu'elle viole le traité territorial entre les deux pays. Et ce n'est pas tout : l'administrateur général de la Compañía de Salitres, l'Anglais George Hicks, suggère même qu'une magnifique occasion se présente au Chili de libérer le Pacifique de « cette plaie de Boliviens ». Notons que les liens entre la société de nitrate et le gouvernement chilien sont notoires : José Francisco Vergara, ministre de l'Intérieur, ou Rafael Sotomayor, ministre de la Guerre, ainsi que divers membres du Congrès font partie de ses actionnaires.

Avec le soutien du gouvernement chilien, la Compañía de Salitres refuse de payer l'impôt exigé par l'État bolivien, alléguant qu'il s'agit d'une violation des accords existants. Le gouvernement bolivien répond en ordonnant l'embargo et la vente aux enchères de ses biens. À son tour, le Pérou décrète des expropriations

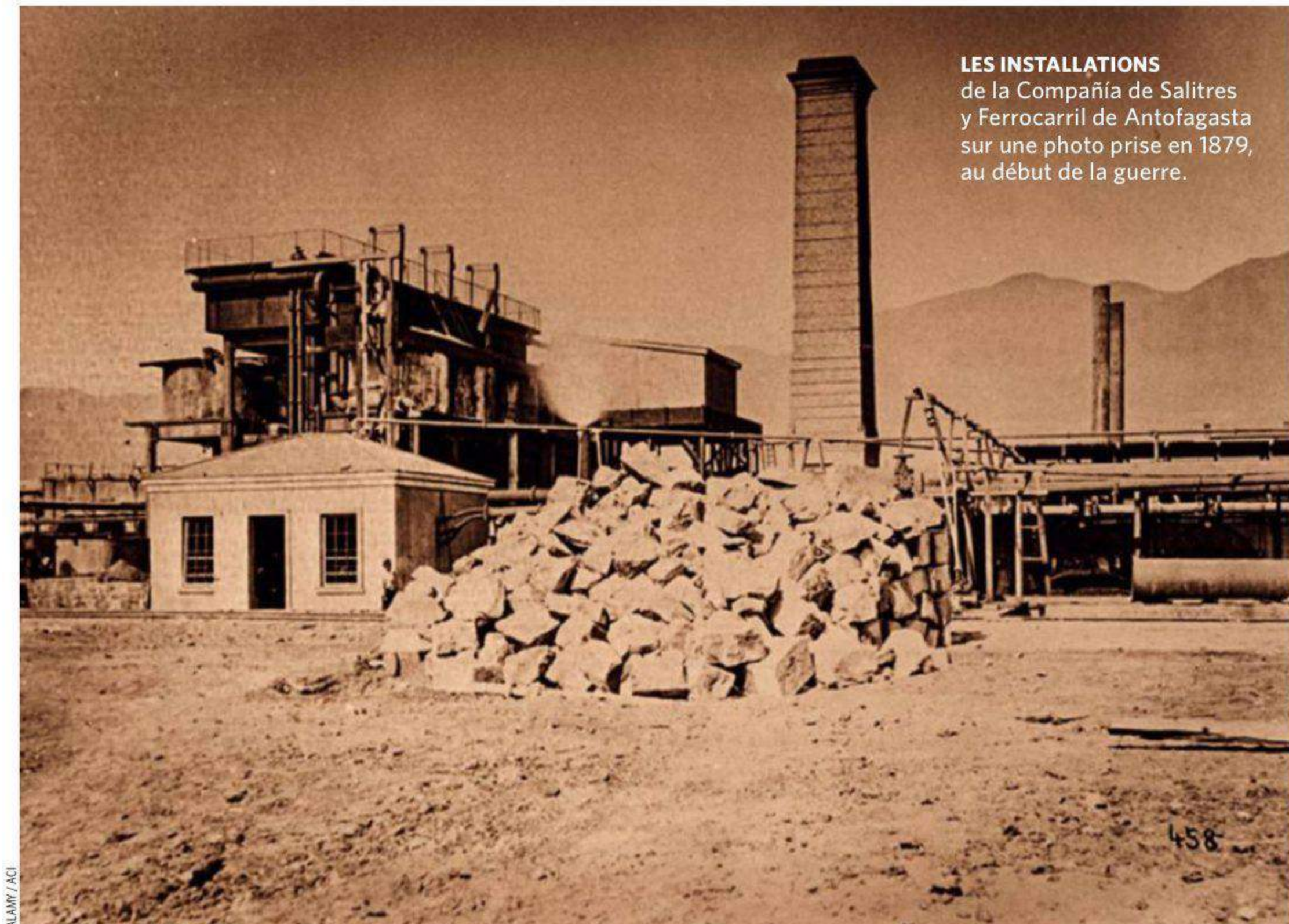


À LA TÊTE DE L'ARMÉE

LE CHILIEN RAFAEL SOTOMAYOR devient ministre plénipotentiaire de la Guerre en 1879. Il organise la flotte et l'armée du pays, et commande avec succès les premières campagnes du conflit, avant de mourir d'un accident vasculaire cérébral en mai 1880.

RAFAEL SOTOMAYOR. PORTRAIT PAR EVARISTO E. GARRIDO.

ALAMY / AGI



LES INSTALLATIONS
de la Compañía de Salitres
y Ferrocarril de Antofagasta
sur une photo prise en 1879,
au début de la guerre.

ALAMY / ACI

d'entreprises chiliennes liées au guano et au salpêtre. Après l'échec des tentatives de résolution du conflit par un arbitrage, les trois pays s'acheminent vers une guerre inévitable.

Le coup de force du Chili

Le 14 février 1879, date prévue pour l'expropriation et la vente aux enchères publiques des biens de la Compañía de Salitres, l'armée chilienne occupe la ville d'Antofagasta avant que cette vente ne puisse se tenir. Au cours des années précédentes, le Chili est devenu une puissance navale grâce au soutien de la Grande-Bretagne, qui a financé et construit une grande partie de sa marine. Pour cette raison, deux mois à peine après le déclenchement de la guerre, les Chiliens s'emparent de tout le littoral d'Antofagasta. Le conflit va encore durer quatre ans, au cours desquels se succèdent les

escarmouches, les occupations et les fluctuations caractéristiques de toute guerre. Mais il reste une certitude : la Bolivie perd définitivement son accès à la mer.

La guerre s'achève officiellement avec la trêve signée par le Chili et la Bolivie le 4 avril 1884. Vingt ans plus tard, le traité de la Paix et de l'Amitié reconnaît au Chili la cession à perpétuité du littoral bolivien ; en compensation, la Bolivie obtient le droit de libre transit de ses biens et marchandises par les ports chiliens. Cependant, l'opposition de la Bolivie à l'accord est très vite évident, et depuis 1910 ses gouvernements successifs n'ont cessé d'exiger le droit d'un accès au Pacifique. En 2018, la Cour internationale de justice de La Haye, la plus haute instance judiciaire des Nations unies, a décrété que le Chili n'a pas « l'obligation de négocier avec la Bolivie » son accès à

la mer. Mais l'État bolivien a immédiatement déclaré qu'il ne renoncerait jamais à ce droit.

Pour sa part, l'essor chilien de la vente de nitrate se poursuivra tout au long des années suivantes, jusqu'à atteindre son plus haut niveau pendant la Première Guerre mondiale en raison de l'augmentation de la demande pour la fabrication d'explosifs. Par la suite, le salpêtre synthétique, produit en Europe et moins cher que le salpêtre naturel importé du Chili, remplacera progressivement ce dernier. L'apogée du nitrate chilien s'achève avec la Grande Dépression des années 1930. ■

ENRIQUE VAQUERIZO DOMÍNGUEZ
JOURNALISTE

Pour en
savoir
plus

ESSAI
Chili. Sur les traces des mineurs de nitrate
V. Brunet, L'Harmattan, 2006.

Grecs et Romains prennent goût aux drogues

Classés dans la catégorie des médicaments, le cannabis ou encore l'opium servaient autant à soigner qu'à se divertir.

Au ^ve siècle av. J.-C., le philosophe ionien Diagoras de Melos assurait qu'il valait mieux mourir que de succomber aux charmes de l'opium, alertant ainsi sur un danger désormais avéré pour la santé : la toxicomanie. Ses mises en garde ne trouvèrent pourtant guère d'écho auprès des sociétés antiques, en particulier chez les Romains, puisque de nombreuses drogues circulèrent librement à travers la Méditerranée sans que leur utilisation ne fût jamais sanctionnée, sauf si elle avait pour but de nuire, d'empoisonner ou d'assassiner.

Dans l'Antiquité, les drogues figuraient parmi les nombreuses substances naturelles réputées pour produire des effets précis sur l'organisme. Elle étaient classées dans la vaste catégorie des « médicaments » (en grec ancien, *pharmakon* signifie

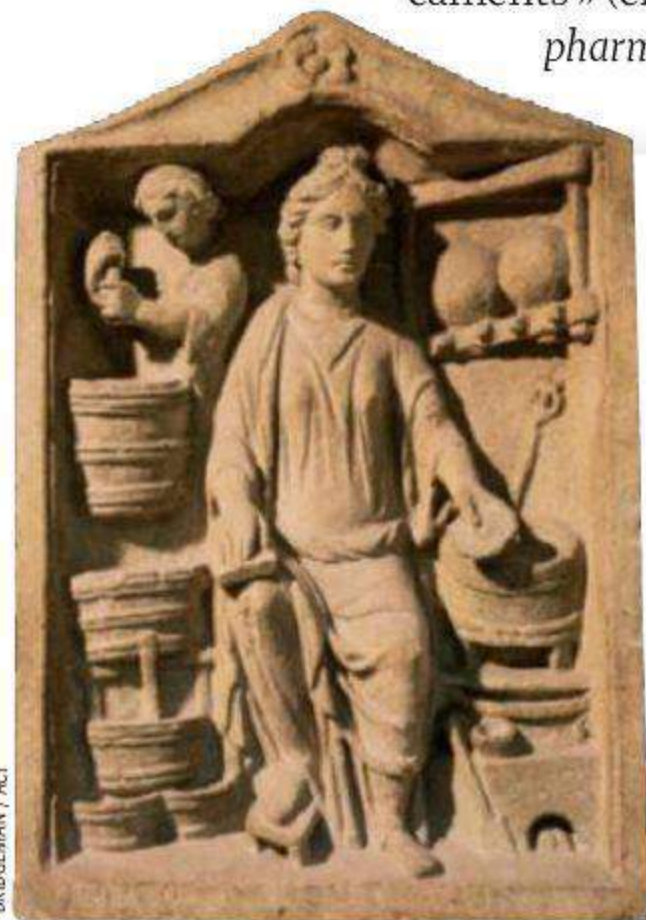
à la fois « poison » et « remède »). Définies par le *Corpus hippocratique* comme des « substances qui agissaient en refroidissant, réchauffant, séchant, humidifiant, contractant, détendant ou endormissant », elles étaient ainsi employées pour préparer des calmants, des remèdes ou des potions.

Des auteurs tels que Pline l'Ancien et Dioscoride recensent près de un millier de drogues différentes, dont la mandragore, la jusquiame noire, la belladone, le datura, la ciguë, l'aconit, les champignons vénéneux, le vin, le cannabis et l'opium. Outre l'apparence et l'origine de ces substances, ils en décrivent le mode d'administration : les herbes étaient infusées, macérées, appliquées sous forme de cataplasmes et d'emplâtres, ou encore ingérées sous forme de poudre, tandis que les huiles étaient appliquées sur la peau, diluées dans des bains thérapeutiques ou inhalées.

DE VÉNUS AU VENENUM

DÉRIVÉ DE « VÉNUS » et initialement associé au philtre d'amour, le terme latin *venenum* finit par désigner les drogues utilisées pour guérir, empoisonner, avorter ou se suicider. Celui qui les préparait recevait le nom de *veneficus*, parfois déformé en *maleficus*.

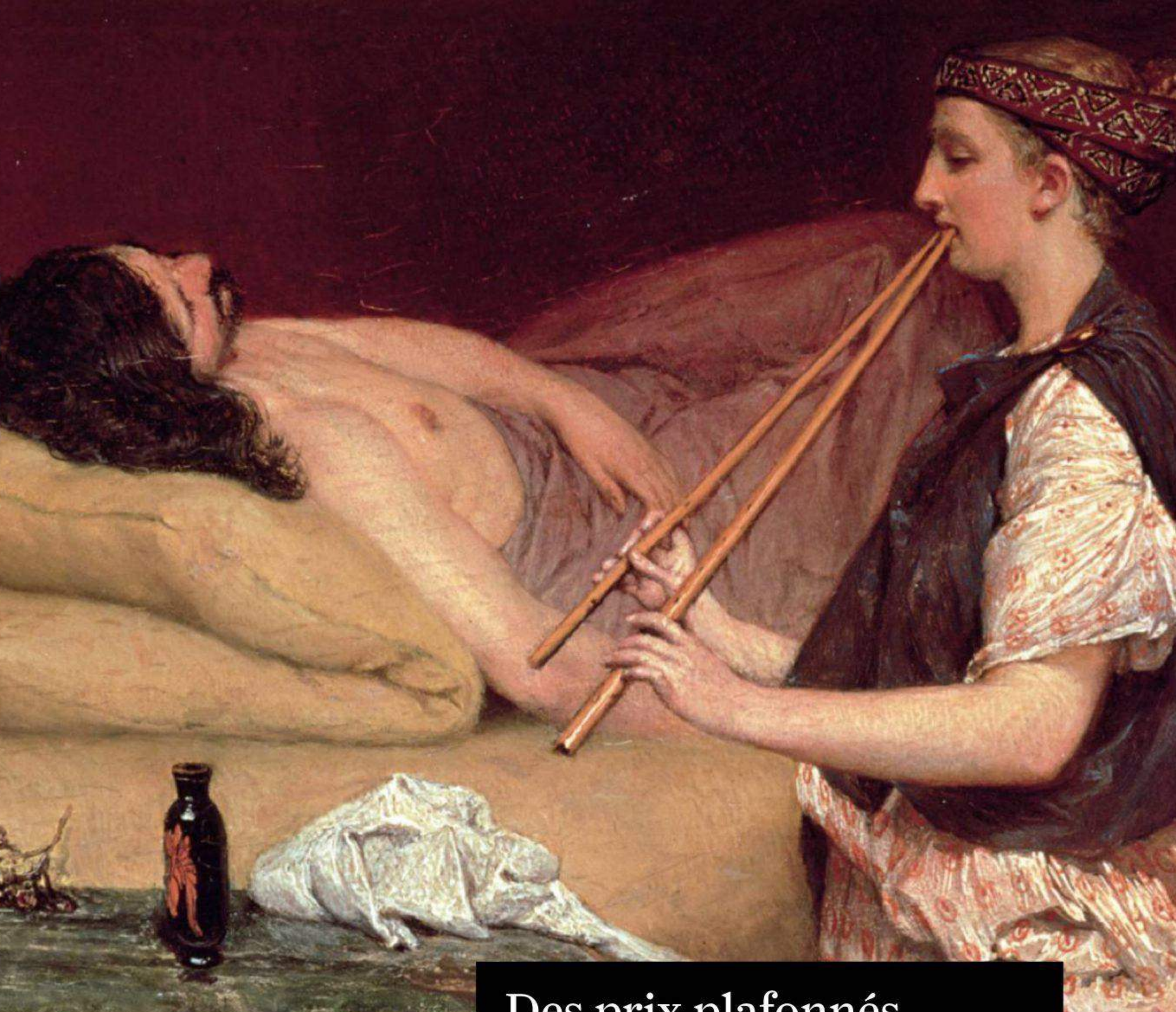
APOTHECAIRE. II^e SIÈCLE. MUSÉE DE LA CIVILISATION ROMAINE, ROME.



LA SIESTE. Dans ce détail d'un tableau de Lawrence Alma-Tadema, un convive se repose au son de la flûte lors d'un banquet. 1868.

BRIDGEMAN / AGI

Employée à différentes fins thérapeutiques, la mandragore était par exemple connue pour les propriétés sédatives de ses feuilles et de ses racines, dont l'ingestion favorisait le sommeil. Plante toxique et puissant narcotique originaire des bords de la mer Caspienne, le datura était quant à lui connu pour les délires très particuliers qu'il provoquait, mais aussi pour la grande efficacité de ses feuilles contre des gênes respiratoires telles que l'asthme. Couramment utilisée dans les foyers pour calmer les troubles du sommeil et les maux de dents, la belladone



produisait aussi des fruits dont le jus était appliqué sur les pupilles à des fins récréatives.

Du cannabis dans les temples

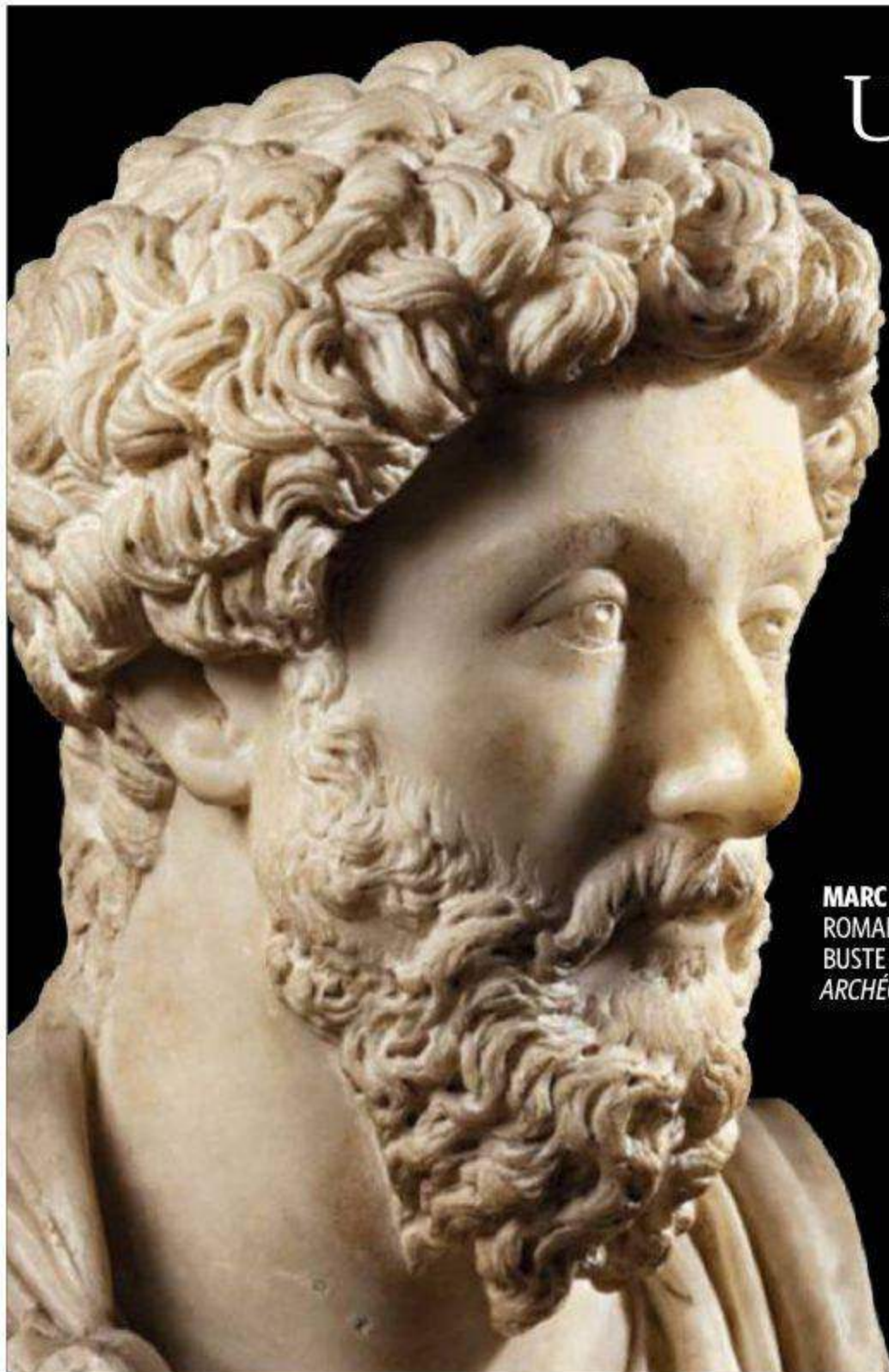
L'opium et le cannabis étaient les drogues les plus consommées dans l'Antiquité gréco-romaine. Le cannabis est perçu depuis des millénaires comme une plante mystérieuse, sacrée, voire démoniaque. Les Grecs et les Romains en découvrirent les effets à mesure qu'ils étendirent leur domination vers la Méditerranée orientale, puis l'introduisirent dans certains rituels religieux sous forme d'encens ou

Des prix plafonnés par l'État romain

LE COMMERCE DE L'OPIUM, du cannabis et d'autres drogues utilisées en médecine fut réglementé par les pouvoirs publics. Promulgué en 301 apr. J.-C., l'édit de Dioclétien établit le prix des marchandises dans l'Empire, en indiquant qu'il s'agissait

de biens de consommation courante sur lesquels il n'était pas permis de spéculer. Le prix d'un *modius* militaire (17,5 litres) de graines de cannabis ne pouvait dépasser 80 deniers. Le prix du pavot était limité à 150 deniers et correspondait à celui des herbes médicinales (*medicae*

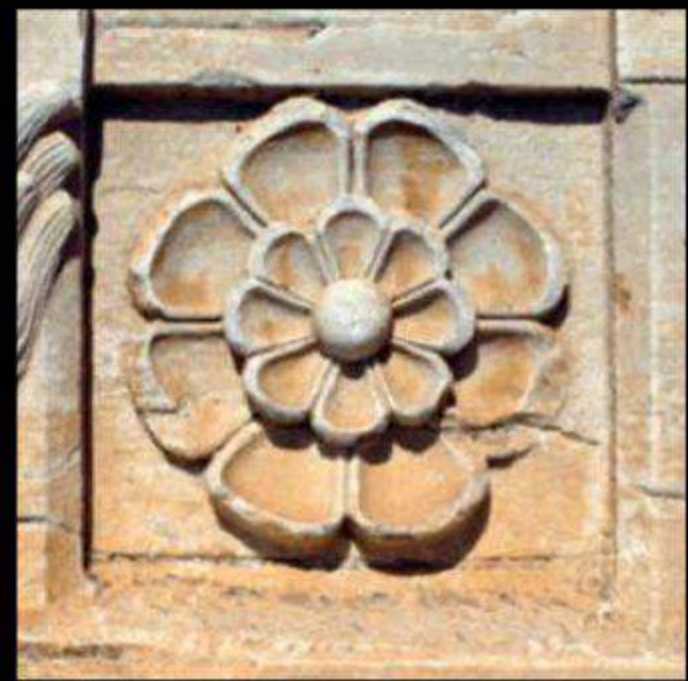
seminis). Le commerce de ces drogues, aux prix situés dans la même fourchette que certains produits de première nécessité (blé, fèves moulues, haricots ou pois chiches, dont le *modius* militaire coûtait 100 deniers), devait donc être répandu sur les marchés méditerranéens.



Un empereur opiomane ?

SUR LA PRESCRIPTION de son médecin Galien, Marc Aurèle prenait chaque jour une pastille d'opium infusée dans du vin. D'après certains auteurs, l'empereur développa une dépendance dont témoigneraient les visions décrites dans ses *Pensées*, telle sa perception vertigineuse du temps. D'autres auteurs n'y voient toutefois que des images typiques du stoïcisme, dont il était adepte.

MARC AURÈLE, EMPEREUR ROMAIN DE 161 À 180 APR. J.-C. BUSTE EN MARBRE. MUSÉE ARCHÉOLOGIQUE, ISTANBUL.



PAVOT. DÉTAIL D'UN RELIEF D'ÉLEUSIS, EN GRÈCE, OÙ SE TENAIENT LES RITUELS DES MYSTÈRES DU MÊME NOM.

BUSTE : DEA / ALBUM. RELIEF : BRIDGEMAN / AG

de « parfum » dont ils répandaient l'odeur « à travers la fumée », dans le sens étymologique de l'expression latine *per fumare*. En se consumant, le cannabis dégageait un arôme dont l'inhalation provoquait un effet stimulant, reposant ou hallucinogène.

Parce qu'il était relativement rare sur les marchés méditerranéens, le cannabis devint un produit de luxe. Grâce au médecin Galien, on

sait que les élites romaines prirent l'habitude athénienne de s'en offrir dans des contextes mondains, tandis que ses propriétés hallucinogènes le rendirent très populaire dans les banquets. Le mythe raconte ainsi qu'Hélène de Troie eut recours au cannabis pour apaiser les convives d'un repas offert par Ménélas, à leur insu, en le mélangeant au vin qu'elle leur servait. Plongé dans une profonde léthargie, quiconque goûterait de ce breuvage « ne laisserait pas couler de tout le jour une larme le long de ses joues, quand même et sa mère et son père mourraient, quand même

en sa présence on égorgerait avec le fer un frère ou un fils bien-aimé, et que ses yeux en seraient témoins », raconte Homère dans son *Odyssee*. Pline l'Ancien énumère pour sa part les vertus thérapeutiques du chanvre, dont la racine cuite « relâche les articulations contractées, et s'emploie pour la goutte et les affections semblables. On l'applique crue sur les brûlures. » Cette plante était aussi considérée comme un remède contre l'impuissance sexuelle.

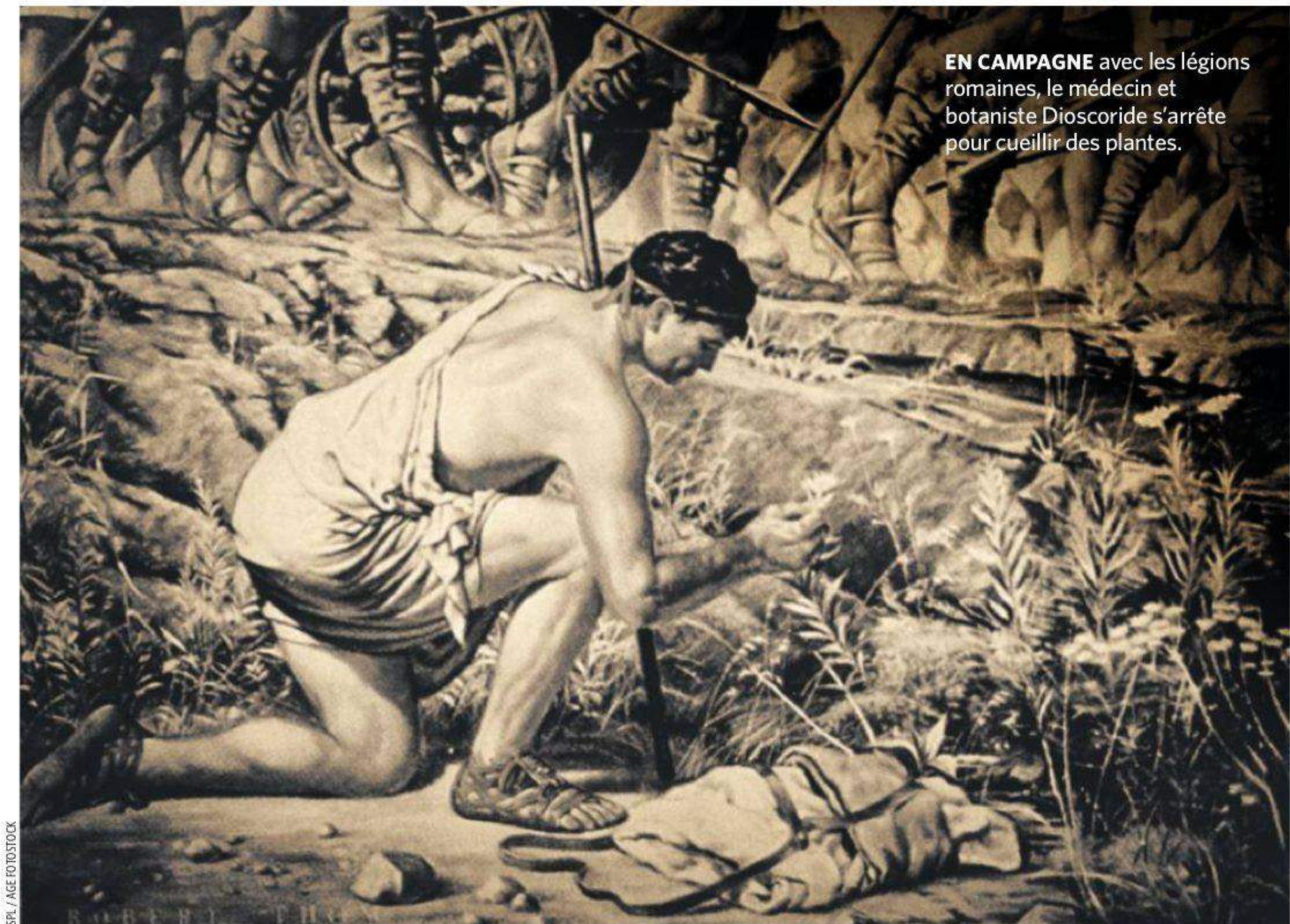
Baptisé « opium » par les Grecs, le suc obtenu par incision des capsules de pavot (*Papaver somniferum*) fut largement utilisé par les sociétés antiques. D'aucuns considéraient que seuls les dieux en connaissaient les secrets, jusqu'à ce qu'Asclépios, le dieu guérisseur de la mythologie grecque, les révélât aux mortels ; d'autres attribuaient la découverte de cette drogue à Hermès, le dieu

C'est le dieu de la Médecine, Asclépios, qui révéla aux mortels les divins secrets du pavot.

HYPNOS, DIEU DU SOMMEIL, TIENT DU PAVOT DANS SA MAIN GAUCHE. MUSÉE DU PRADO, MADRID.



ALBUM



EN CAMPAGNE avec les légions romaines, le médecin et botaniste Dioscoride s'arrête pour cueillir des plantes.

SPL / AGE FOTOSTOCK

des Voyages et du Commerce, ou encore à Alexandre le Grand lors de ses conquêtes en Asie, qui en aurait introduit la consommation dans la région méditerranéenne.

De dangereux narcotiques

Des auteurs comme Hérodote, Hippocrate et Théophraste s'intéressèrent aux différentes applications du pavot, notamment dans le domaine médical. Des médecins comme Dioscoride ou Héraclide de Tarente en soulignèrent les vertus calmantes et somnifères, corroborées par Plutarque, qui décrit l'opium et la mandragore comme les médicaments narcotiques les plus couramment utilisés pour provoquer le sommeil. Parfois représentée avec un coquelicot à la main, la déesse Junon elle-même y aurait eu recours pour défendre Rome en droguant le général carthaginois Hannibal, afin de le tenir éloigné de la capitale romaine.

C'est du moins ce que raconte la *Guerre punique* du poète Silius Italicus : « Elle appelle aussitôt le Sommeil, [qui] emporte dans une corne recourbée les pavots qu'il a préparés. Il descend dans le silence de la nuit, se rend à la tente du jeune Barcéen et [...] verse le repos sur ses yeux. »

Les variétés orientales de ces drogues restèrent les plus demandées par les Grecs et les Romains, qui les acclimatèrent néanmoins sous leurs latitudes. On raconte ainsi que Tibère se retira sur l'île de Capri pour pouvoir y consommer l'excellent opium local, planté des siècles auparavant par les premiers colons grecs. Pour éviter la consommation de drogues altérées, des auteurs comme Dioscoride ou Pline expliquent que l'opium de qualité est malléable et dégage un puissant arôme ; à l'état pur, il se dissout facilement dans l'eau et fond sous les rayons du soleil.

Pline assurait que « le pavot [avait toujours été] en honneur chez les Romains », comme en témoignent les préparations concoctées par les médecins pour les empereurs des I^{er} et II^{es} siècles apr. J.-C. Le médecin d'Auguste aurait ainsi composé un remède portant son nom, l'« antidote de Philon » ou *philonium*, avec du poivre blanc, du miel et de l'opium ; Andromaque l'Ancien, médecin de Néron, aurait inventé la thériaque, une composition calmante contenant un tiers d'opium. Même si elles étaient considérées comme des médicaments, ces préparations semblent avoir induit une dépendance chez les patients. ■

JORDI PÉREZ GONZÁLEZ
HISTORIEN

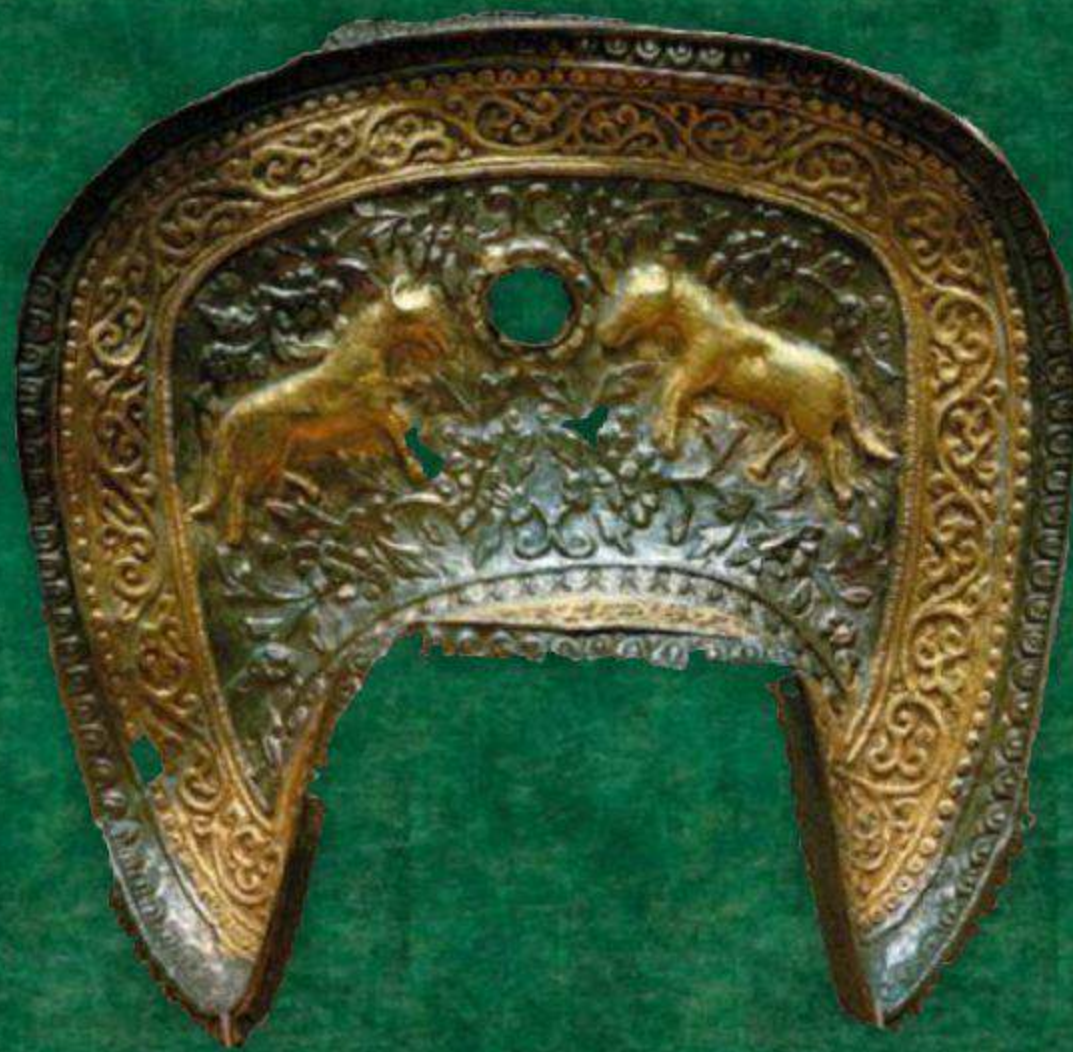
Pour en savoir plus **ESSAI** *Histoire générale des drogues* A. Escohotado, L'Esprit frappeur, 2004.



LE REGARD PERÇANT DU GUERRIER

Une plaque de bronze figure Gengis Khan à Tsenkhermandal, près du lac Bleu, où il fut élu khan par les Mongols. En page de droite, une selle de cheval mongole datée du XIII^e siècle. Musée de l'Ermitage, Saint-Pétersbourg.

GAUCHE : JAMES L. STANFIELD / NGS, DROITE : AKG / ALBUM



LE TOMBEAU DE GENGIS KHAN

LA DERNIÈRE ÉNIGME DU CONQUÉRANT

Il y a près de huit siècles, le grand souverain mongol périssait lors d'une bataille. Les récits légendaires décrivent des funérailles fastueuses... dont toute trace aurait été soigneusement effacée. Les archéologues tentent depuis d'arracher à son mystère cette fabuleuse sépulture.

ANDREW CURRY

JOURNALISTE POUR LE NATIONAL GEOGRAPHIC

AU CŒUR DE L'EMPIRE

L'antique monastère bouddhiste d'Erdene Zuu se dresse à l'endroit où se trouvait Karakorum, la capitale de Gengis Khan, près de la rivière Orkhon, région d'origine de l'Empire mongol.

BRUNO MORANDI / OTRES



Sil'on en croit la légende, ces funérailles seraient les plus spectaculaires jamais célébrées dans les steppes de Mongolie balayées par les vents. Après la mort, en 1227, du grand chef et conquérant mongol Gengis Khan, des milliers de guerriers et d'esclaves parcourent des centaines de kilomètres avant d'arriver au lieu secret de la sépulture.

Chevaux et chameaux sont chargés de trésors pillés dans des villes de toute l'Asie centrale : icônes d'églises orthodoxes russes ; monnaies d'or provenant de Samarkand, le plus important carrefour commercial de la route de la soie ; armes et bijoux remportés après avoir triomphé des puissantes armées chinoises...

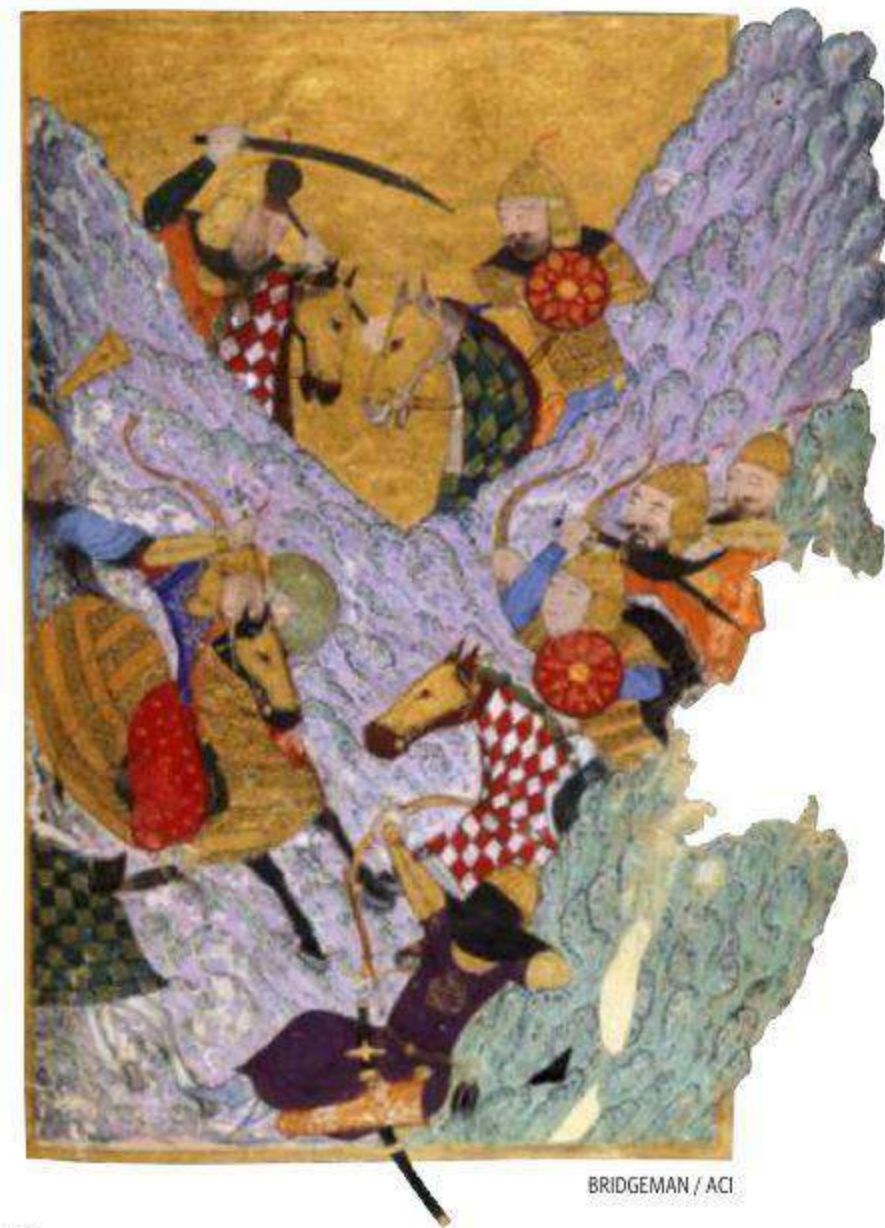
Malheureusement, aucun des spectateurs de ce cortège spectaculaire ne survit pour en parler. Les héritiers du souverain mongol se donnent beaucoup de mal pour que l'emplacement de sa tombe, sans doute située quelque part dans les steppes de Mongolie, reste secret. Selon les récits légendaires, la garde d'honneur qui a accompagné la dépouille jusqu'à sa dernière demeure a ordre de tuer tous les témoins présents lors de la procession funéraire. À leur tour, les gardes sont assassinés afin d'éviter qu'ils parlent.

D'autres récits suggèrent que les efforts déployés pour dissimuler la dépouille de Gengis Khan sont encore plus impressionnants : des chroniqueurs relatent que des milliers de chevaux piétinent la terre autour de la tombe afin d'effacer toutes les traces, ou que des milliers d'arbres sont plantés sur et autour de la tombe. La rumeur veut également que la

sépulture soit cachée sous les eaux du fleuve Onon, dont le lit aurait été détourné à cet effet. La légende perdure ainsi 800 ans.

Au cours du siècle qui s'écoule après la mort au combat de Gengis Khan – survenue probablement alors qu'il est âgé de près de 70 ans –, ses fils et ses petits-fils agrandissent sans discontinuer l'Empire qu'il a créé et en élargissent les frontières, des côtes du Pacifique jusqu'au cœur de l'Europe. Un empire qui finira par s'effondrer sans laisser derrière lui la moindre trace pérenne de ville. La tombe introuvable du chef devient une légende, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur des frontières de la Mongolie ; d'après la tradition mongole, si le repos du grand souverain devait être troublé, ce serait la fin du monde.

Le mystère perdure jusque vers la fin du xx^e siècle. Pendant la guerre froide, il est interdit d'effectuer des fouilles dans le nord-est de la Mongolie – proche de la région frontalière, tendue, entre la Chine et la Russie – pour des raisons militaires. Au cours des décennies écoulées depuis la chute de l'Union



BRIDGEMAN / ACI

▲ LA LUTTE CONTRE LA DYNASTIE JIN

Cette miniature d'un manuscrit persan du xiv^e siècle montre les troupes de Gengis Khan combattant celles du royaume des Jin, leur ennemi le plus acharné en Chine.

CHRONOLOGIE
SOUS LE RÉGNE DE LA GUERRE

1206

Une assemblée de Mongols nomme Gengis Khan (souverain universel) le jeune Temüdjin.

1209-1215

Gengis Khan soumet les Ouïgours et dévaste le royaume chinois des Jin.

1219-1221

Ses troupes envahissent les territoires du puissant shah de Kharezm, sur la route de la soie.

1227

Gengis Khan meurt lors de la campagne contre le royaume des Xia occidentaux.



AKG / ALBUM

MONNAIE FRAPPÉE À BACTRES EN 1221, UN AN AVANT QUE GENGIS KHAN S'EMPRE DE CETTE VILLE.

**LE SOUVENIR
DU GRAND CHEF**

C'est à Ordos, dans le nord de la région chinoise autonome de Mongolie-Intérieure, sur un lieu de culte du héros mongol, que le mausolée de Gengis Khan a été érigé au xx^e siècle.

TONO LABRA / AGE FOTOSTOCK



soviétique, la fierté nationale mongole grandissante a fait de la recherche du tombeau du grand héros national une pratique quasiment interdite, équivalant à profaner son repos éternel et sacré. Pourtant, l'attrait qu'il exerce sur les explorateurs et les archéologues va bien au-delà des richesses qu'il est supposé contenir. L'empereur mongol est en effet l'un des plus grands conquérants de l'Histoire, et la fouille de sa tombe apporterait indubitablement un éclairage sur sa vie, sur ses faits d'armes et sur la civilisation qui a produit une figure aussi singulière.

La volonté de soumettre

Gengis Khan naît vers 1160 près d'Oulan-Bator, la capitale mongole moderne, d'un père et d'une mère appartenant à l'aristocratie nomade. Il reçoit une éducation de prince guerrier, et il est rapidement immergé dans le chaos politique qui voit s'affronter les différentes tribus mongoles. En 1206, grâce aux alliances et aux guerres, il réussit à unir le monde mongol sous la bannière d'un seul dirigeant : la sienne. Par la suite, Gengis Khan mène une série de campagnes militaires foudroyantes contre la Chine et l'Asie centrale, qui caractérisent le début d'un siècle de domination mongole en Eurasie. À la fin du XIII^e siècle, les armées dirigées par les petits-fils de Gengis Khan gouvernent tout le territoire compris entre la côte de l'océan Pacifique et la Hongrie actuelle ; il s'agit alors du plus grand empire que le monde ait connu.

L'homme qui est à la genèse de cet empire est réputé pour sa brutalité et sa cruauté. Entre 1206 et la mort de Gengis Khan en 1227, les Mongols sous ses ordres sillonnent les steppes de Chine et d'Eurasie, et frappent l'Europe et le monde musulman avec des conséquences désastreuses. Montés sur de rapides et robustes petits chevaux des steppes, les Mongols se déplacent plus vite que leurs adversaires. Les habitants des villes d'Asie centrale telles que Samarkand et Boukhara, importantes enclaves commerciales et lieux d'accueil des voyageurs de la route de la soie, sont tués brutalement et massivement. Les Mongols soumettaient parfois leurs ennemis à la pratique dite de

« mesure à l'essieu » : tout jeune homme dont la taille dépassait celle de l'essieu de la roue d'un chariot était décapité.

Depuis quelques années, certains historiens ont adopté un point de vue révisionniste à propos de Gengis Khan et de son empire. Ils en louent par exemple la tolérance religieuse, car chrétiens, juifs, bouddhistes et musulmans pouvaient pratiquer leur religion respective, sous réserve de rester loyaux à leurs seigneurs mongols, et les chefs religieux étaient dispensés du paiement d'un tribut. Sous le règne de Gengis Khan, les Mongols choisissent la diplomatie, en alternative aux conquêtes militaires, et introduisent sur leurs territoires un alphabet facilitant



GENGIS KHAN TOMBE DE SON CHEVAL. MINIATURE TIRÉE DU LIVRE DES MERVEILLES DE MARCO POLO. ÉDITION DE 1412. BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE, PARIS.

GRANGER / ALBUM

LA FIN DU SOUVERAIN

GENGIS MEURT DURANT L'ÉTÉ 1227 pendant le siège de Ningxia, près du fleuve Jaune, la capitale des Xia occidentaux (dynastie fondée par les Tangut, peuple d'origine tibétaine). Les Mongols ont entrepris la conquête systématique et dévastatrice de ce royaume depuis plus d'un an. La mort du souverain, due à une chute de cheval, est gardée secrète jusqu'à la reddition de la ville, dont la population est massacrée.

▼ PROTECTION DE COMBAT

Ce casque en fer et en cuir provient de Mongolie ou du Tibet. XIII^e-XV^e siècle. Metropolitan Museum, New York.

AGE FOTOSTOCK



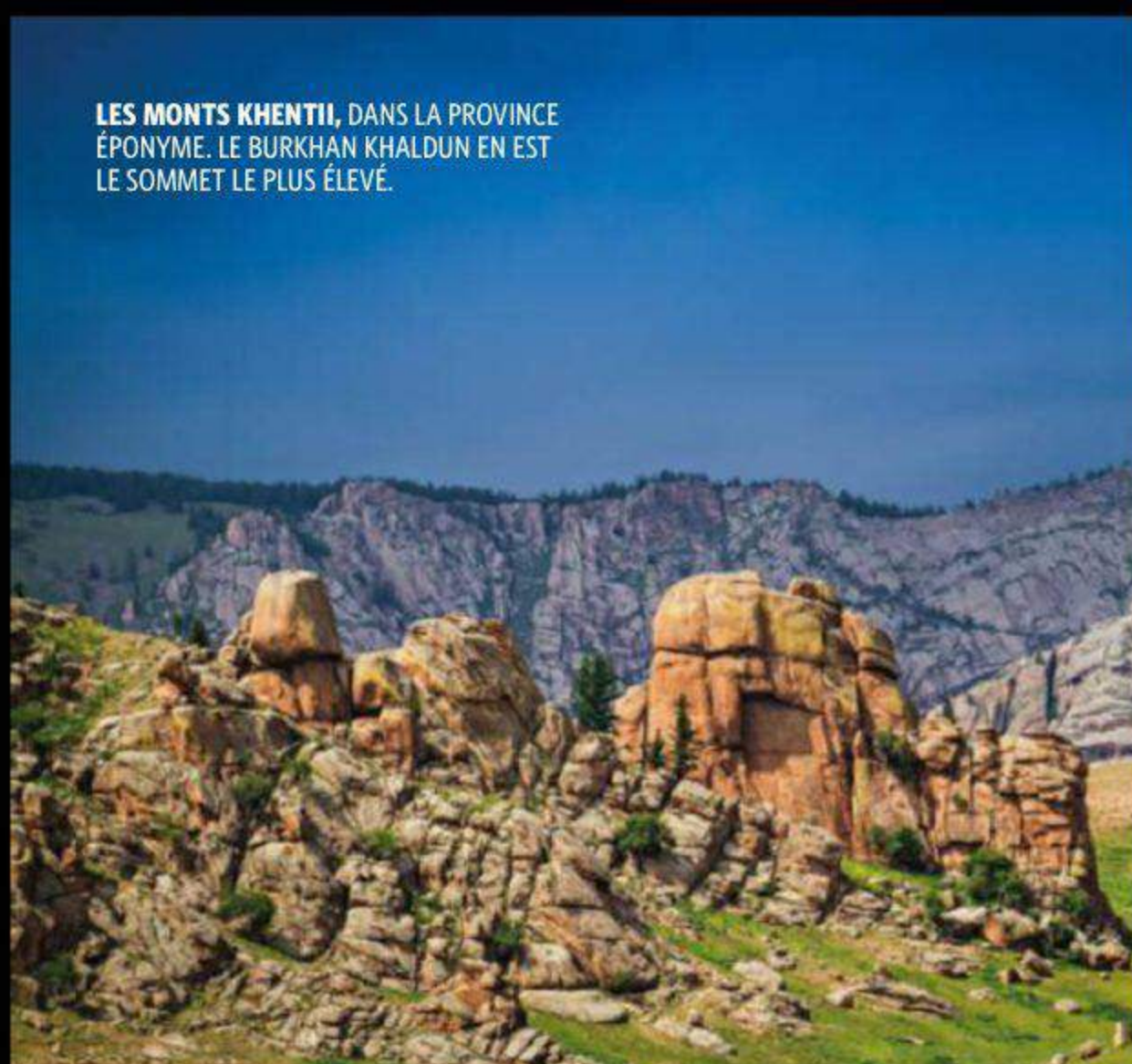
LE BURKHAN KHALDUN CULMINE
À 2 362 M. GENGIS KHAN POURRAIT ÊTRE
ENSEVELI DANS LES MONTS ALENTOUR.



SUR LE MONT DU KHAN

EN 1992, l'Unesco a inscrit sur la liste du patrimoine de l'humanité le Burkhan Khaldun et le paysage sacré alentour, dans la partie centrale des monts Khentii, dans l'actuelle Mongolie. Le Burkhan Khaldun est associé au culte des montagnes, des fleuves et des ovoos, ces tumulus de pierre liés à d'anciennes pratiques chamaniques et bouddhistes. La montagne fut désignée comme sacrée par Gengis Khan lui-même, qui était né dans cette région et y serait peut-être enterré. Albert Lin, explorateur pour le *National Geographic*, a sillonné le territoire par satellite en utilisant des techniques non intrusives, des géoradars et des drones. Les recherches sont interrompues, car les fouilles nécessaires ne peuvent être menées en raison de la sacralité du lieu.

LES MONTS KHENTII, DANS LA PROVINCE
ÉPONYME. LE BURKHAN KHALDUN EN EST
LE SOMMET LE PLUS ÉLEVÉ.



la communication sur de longues distances, ainsi qu'une monnaie, deux éléments innovants dans la région.

Malgré son importance historique et hormis les mesures extrêmes adoptées pour s'assurer du silence de ceux qui l'ont enseveli, il existe des raisons solides pour que le lieu du repos éternel de Gengis Khan n'ait jamais pu être retrouvé. À l'époque, la société mongole était nomade, il existait peu de cités ni de lieux sédentarisés, et les tombes comme les enterrements n'étaient pas des pratiques courantes. Lorsqu'un guerrier mongol mourait, on attachait son cadavre sur son cheval qui était lâché et galopait dans la steppe afin que les charognards se repaissent de la dépouille.

Kravitz, l'excentrique archéologue

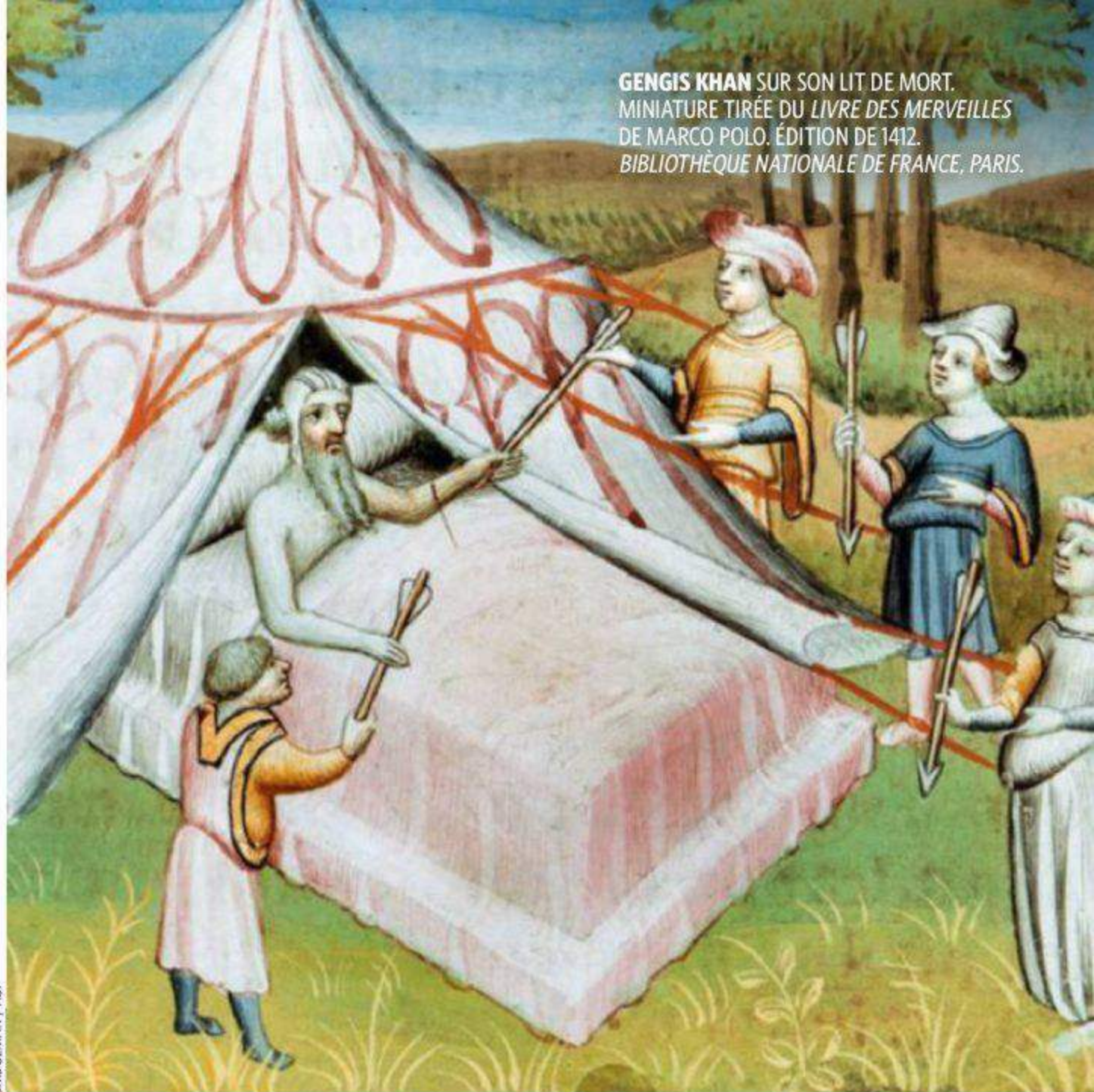
L'engouement moderne pour la recherche de la tombe en Mongolie commence au début des années 1990, avec une expédition japonaise suspendue en raison d'une forte résistance de la population locale. Cependant, un personnage haut en couleur va faire de la recherche de la dernière demeure de l'empereur mongol un événement de portée mondiale. Surnommé « l'Indiana de l'Illinois » — en référence à Indiana Jones, l'archéologue héros de la célèbre saga cinématographique —, Maury Kravitz est un commerçant en matières premières de Chicago, doté d'une solide inclination pour le faux-filet, la vodka glacée et la publicité. Ayant lu plusieurs biographies de Gengis Khan, cet historien amateur est convaincu de savoir où se trouve la tombe et commence en 1996 à réunir le million de dollars nécessaire pour financer plusieurs expéditions en Mongolie, dans les monts Khentii. Le *Chicago Tribune* intitule son équipée : « Indiana Kravitz à la recherche du khan perdu ».

La quête de Kravitz, qui prend un soin extrême à ne pas dévoiler la source de son intuition, se concentre dans une région proche du mont Burkhan Khaldun : l'Ikh Korig (ou « Grand Tabou »). D'après la tradition mongole, la montagne et la région alentour étaient taboues, car les nobles mongols y étaient inhumés depuis des siècles dans une vallée isolée, et nombreux sont ceux qui

pensent que Gengis Khan y est également enterré. Pour contourner le nationalisme mongol, les autorités soviétiques ont décrété cette région « zone d'accès limité ». Kravitz était convaincu que deux fleuves proches du Burkhan Khaldun le mèneraient à l'emplacement de la tombe. Si l'on en croit un récit du xv^e siècle, le jeune Gengis Khan, qui venait de gagner une grande bataille dans les environs, aurait signifié à ses compagnons sa volonté d'être enseveli là.

La recherche du millionnaire excentrique prend fin en 2002 après une série d'obstacles (morsures de serpents, accidents de véhicules...). L'expédition est également perturbée par le nationalisme croissant en Mongolie, où Gengis Khan est vénéré comme le plus grand personnage de la nation. La recherche suscite une forte

GENGIS KHAN SUR SON LIT DE MORT.
MINIATURE TIRÉE DU LIVRE DES MERVEILLES
DE MARCO POLO. ÉDITION DE 1412.
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE, PARIS.



BRIDGEMAN / ACI

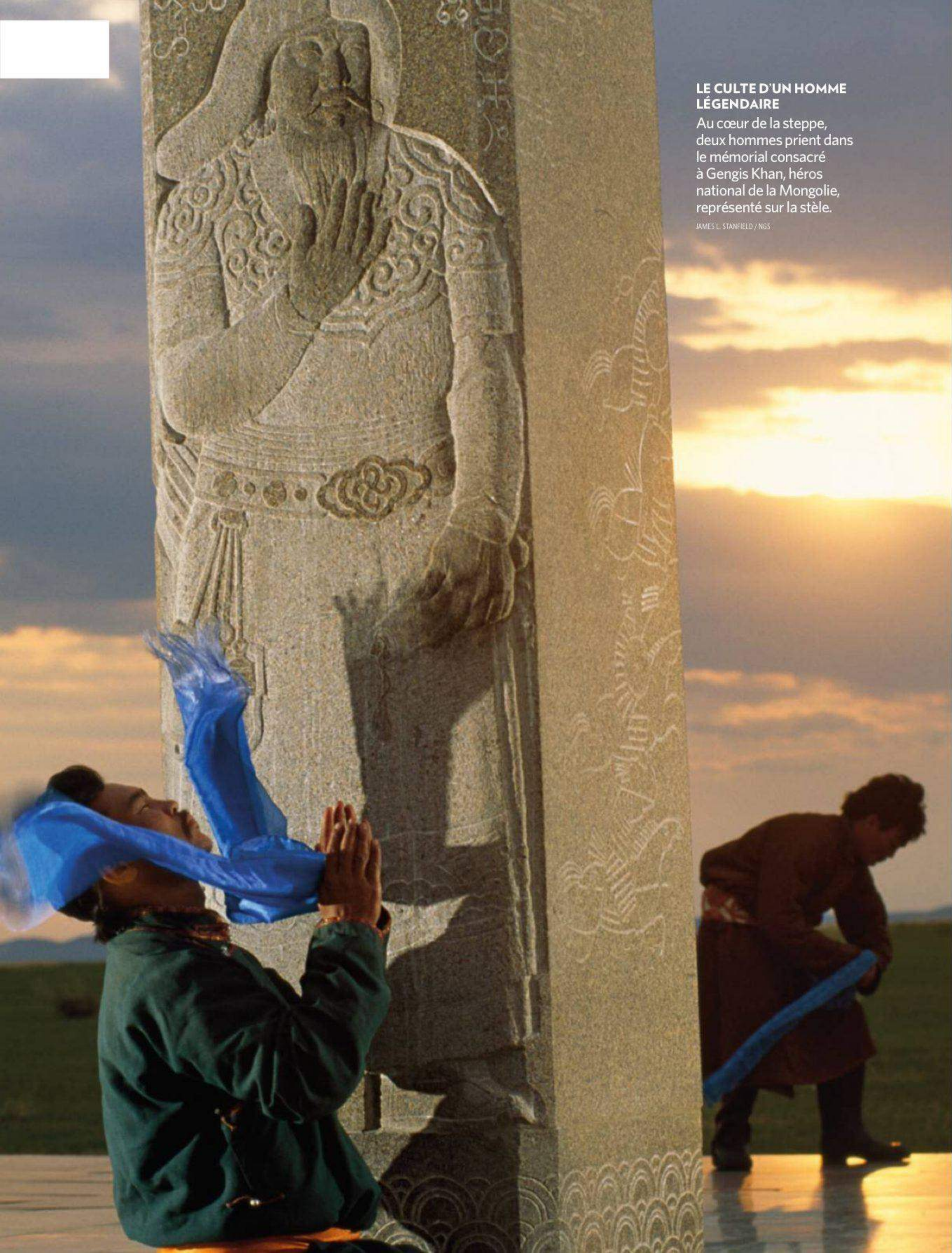
DERNIÈRES VOLONTÉS

CONCERNANT LA MORT DE GENGIS KHAN, il existe plusieurs versions comportant de nombreux éléments à caractère fantastique. La raison en est probablement que sa mort était taboue pour les Mongols. Avant de mourir, le souverain dicte ses dernières volontés : il nomme son fils Ögödei héritier du trône, ordonne la destruction des Xia occidentaux et encourage la guerre contre le royaume des Jin, qu'il combat depuis presque 26 ans.

▼ LE CŒUR DE L'EMPIRE

La carte ci-dessous permet de situer les monts Burkhan Khaldun, l'un des lieux probables où se trouverait le tombeau de Gengis Khan, en Mongolie.





**LE CULTE D'UN HOMME
LÉGENDAIRE**

Au cœur de la steppe, deux hommes prient dans le mémorial consacré à Gengis Khan, héros national de la Mongolie, représenté sur la stèle.

JAMES L. STANFIELD / NGS

hostilité, fondée sur une croyance religieuse traditionnelle qui veut que les lieux de repos des morts soient laissés en paix, et le Premier ministre annule le permis accordé à Kravitz au beau milieu de la campagne de fouilles.

La Mongolie passée au peigne fin

Mais la recherche de la tombe ne s'achève pas avec Kravitz. Parmi les tentatives de localisation, la plus célèbre est celle de la National Geographic Society, menée en collaboration avec Albert Lin, un ingénieur californien de San Diego. Comme Kravitz et bien d'autres, Lin était fasciné à l'idée de découvrir la tombe du Grand Khan. Mais lorsqu'il se rend dans le pays, il se heurte lui aussi à l'opposition des Mongols, qui refusent que des archéologues et des aventuriers étrangers viennent troubler leurs lieux sacrés. Lin collabore alors avec des chercheurs locaux et utilise les outils numériques pour découvrir la sépulture, évitant ainsi pics et pelles. Son projet, qui dure trois ans, associe l'analyse de photos prises par satellite et les systèmes de localisation globale à des sondes par géoradar et des capteurs mesurant les infimes changements des propriétés magnétiques du sol.

Lin se sert aussi du pouvoir de la légende de Gengis Khan – et de celui d'Internet – pour réunir plus de 10 000 collaborateurs. Une partie de son projet, la « Vallée des Khans », implique la collecte en ligne d'images satellitaires du panorama mongol. Les volontaires étudient les photographies d'une région de 6 000 kilomètres carrés et relèvent 2,3 millions de configurations particulières ou de structures, que l'équipe de Lin analyse en détail. Publié dans la revue *PLOS One* en 2014, le résultat confirme la découverte de 55 gisements archéologiques non excavés, dont peut-être le fameux tombeau.

Entre-temps, les archéologues ont découvert d'autres gisements importants liés au fondateur de l'Empire mongol. En 2012, des chercheurs japonais découvrent les ruines de ce qu'ils estiment être les vestiges du palais de Gengis Khan ; ces ruines sont datées grâce à de la céramique en usage à l'époque de son règne. Au cours de la dernière décennie, des chercheurs de l'Institut archéologique



M. SEEMILLER / AGE FOTOSTOCK

UNE AUTRE HYPOTHÈSE

EST-IL ENTERRÉ EN MONGOLIE ? Paul Ratchnevsky, auteur d'une étude remarquable sur Gengis Khan, suggère qu'il a probablement reçu une sépulture sur le territoire des Xia occidentaux. En effet, le khan étant mort pendant l'été, la chaleur a dû rendre inenvisageable le transport du corps jusqu'en Mongolie. Seuls auraient été envoyés quelques objets personnels, ensevelis dans le tombeau. Il s'agirait donc d'un cénotaphe.

allemand ont découvert et fouillé Karakorum, que l'on sait être la « ville de Gengis Khan ». D'après des inscriptions du XIII^e siècle retrouvées sur le site, la ville aurait été fondée en 1220, lorsque l'empereur y installa pour la première fois sa tente.


Si elle est identifiée, la tombe de Gengis Khan ne pourra qu'apporter de plus amples connaissances sur le plus grand conquérant de l'histoire. Un personnage dont l'image est extrêmement politique, comme l'a prouvé la récente polémique franco-chinoise qui a vu l'annulation d'une exposition au musée d'Histoire de Nantes (voir *Histoire & Civilisations* n°68 et histoire-et-civilisations.com). ■

▲ FUNÉRAILLES DE GENGIS KHAN

Les Mongols, en vêtements de deuil, se lamentent à côté du cercueil de leur chef. Miniature d'un manuscrit persan. *Bibliothèque nationale de France, Paris.*

Pour en savoir plus

ESSAI
Gengis Khan et l'Empire mongol
J.-P. Roux, Gallimard (Découvertes), 2002.



Années 1770-1780, une France en crise

AINSI NAISSENT LES RÉVOLUTIONS

Déficit, réformes impossibles, scandales, rancœur patriotique, sentiment d'inégalité... La France d'avant la Révolution est une société où le levain de la crise fait gonfler le mécontentement. Pourtant, la situation n'est pas inédite. Quel engrenage a donc pu transformer la colère populaire en secousse capable d'emporter des institutions séculaires ?

EDMOND DZIEMBOWSKI

PROFESSEUR D'HISTOIRE MODERNE, UNIVERSITÉ DE FRANCHE-COMTÉ, BESANÇON

LA FOULE DU PONT NEUF

Des nobles en carrosse aux marchandes de fleurs, le peuple de Paris vague à ses occupations sur le pont Neuf. Nous sommes en 1777, 12 ans avant que l'effervescence des rues de la capitale devienne insurrection. Par Nicolas Raguenet. Musée Carnavalet, Paris.

LEEMAGE





EN COSTUME DE SACRE

Louis XVI monte sur le trône en 1774, à l'âge de 19 ans. Mais la jeunesse cède ici le pas à l'expression de la majesté royale. Détail d'un portrait par Joseph-Siffred Duplessis. 1777. Musée Carnavalet, Paris.

AGENCE BULLOZ / RMN-GP

Le 5 mai 1789 se tient à Versailles la séance d'ouverture des États généraux, qui offre deux visages contrastés. Le premier, à l'image de la stricte disposition imposée aux trois ordres du royaume dans la salle des Menus-Plaisirs, est celui d'une société aux fondements intangibles. Le second est plus préoccupant pour l'homme – le roi lui-même – qui est à l'origine de cette réunion, la première depuis 1614.

Cette renaissance des États généraux sonne en effet comme l'aveu d'un échec, celui du projet conçu par Richelieu, réalisé par Louis XIV, et préservé plutôt mal que bien par Louis XV puis Louis XVI. Bien avant 1789, de sérieux dysfonctionnements sont en effet apparus dans les rouages de la machine politique. Dès le règne de Louis XV, sourdement mais résolument, le processus révolutionnaire s'est mis en route.

Le 20 août 1786, le contrôleur général des Finances, Charles Alexandre de Calonne, présente à Louis XVI un plan de réforme ambitieux, instaurant une subvention territoriale qui sera payée par tous les Français. Il y a urgence. C'est après avoir découvert que le déficit avait atteint 100 millions de livres que le ministre s'est résolu à mettre fin à ce qu'il regarde comme des « abus » : les privilèges de la noblesse et du clergé.

Le projet de Calonne possède une parenté évidente avec la réforme de l'un de ses prédécesseurs, Machault d'Arnouville. Créé en 1749, le « vingtième » – un impôt direct ainsi nommé car il correspondait à 1/20 des revenus – devait peser sur tous les sujets de Louis XV. La mise en place de la réforme se heurta néanmoins à la farouche résistance

du premier ordre du royaume. Estimant que la mesure allait à l'encontre de ses sacrosaintes « immunités », le clergé adressa de vigoureuses remontrances. Ébranlé par ces protestations, Louis XV lâcha du lest : les ecclésiastiques furent exemptés. Une large partie de la noblesse bénéficia par la suite du même traitement.

En dévoilant la faiblesse de celui qui, en théorie, restait un monarque absolu, la recule royale s'est révélée fatale. De 1751, date à laquelle le clergé échappe à l'impôt, jusqu'au projet de Calonne de 1786, aucune réforme d'envergure n'a pu être lancée sans susciter presque aussitôt une tempête de protestations, forçant la plupart du temps le pouvoir à renoncer à son projet. Dans ce jeu de *stop-and-go* réformateur, l'action des Parlements de France s'est montrée déterminante.

C'est au début des années 1750, à la faveur de la crise janséniste, que s'affirme l'opposition des cours de justice au « despotisme ministériel ». Magistrats propriétaires de leurs charges, les parlementaires peuvent difficilement passer pour des représentants du peuple. Or, investis d'un pouvoir de conseil, ils occupent le vide institutionnel laissé par la non-convocation de l'unique instance



MARIE-ANTOINETTE.
BUSTE D'APRÈS
LOUIS-SIMON BOIZOT.
PORCELAINES, 1782. MUSÉE
DU LOUVRE, PARIS.

PETER HARHOLDT / RMN-GP

CHRONOLOGIE

**LA CRISE
D'UN
RÈGNE**

12 mai 1776

Turgot doit démissionner après deux années de réformes.

1778-1783

La France s'engage aux côtés des insurgés d'Amérique.

19 mai 1781

Necker démissionne. Le déficit des finances s'accroît.

10 avril 1787

Calonne tombe en disgrâce. La crise financière devient alors politique.

8 août 1788

Le roi convoque les États généraux pour le mois de mai 1789.



SUPERSTOCK / LEEMAGE

SEPT ANS D'UNE GUERRE RUINEUSE

Premier conflit mondial de l'Histoire, la guerre de Sept Ans (1756-1763) a pour origine la rivalité coloniale franco-britannique en Amérique du Nord. Dès 1755, le conflit fait rage outre-Atlantique, avant de se propager l'année suivante à l'Europe, puis au monde entier. Entamée avec succès par les troupes françaises, la guerre tourne ensuite au désastre. Sur terre comme sur mer, les défaites succèdent aux défaites. Le traité de Paris de février 1763 sanctionne la formidable montée en force de la Grande-Bretagne, première puissance maritime et coloniale, qui s'empare de la totalité du Canada et de larges parties de l'Inde. La France vit ainsi une humiliation sans précédent depuis le traumatisme de Pavie en 1525, voire depuis les heures sombres de la guerre de Cent Ans. « Nous ne sommes plus une nation propre à la guerre », note un témoin. Ce sentiment d'humiliation se double d'une colère, tantôt sourde, tantôt ouverte, envers ceux qui sont vus comme les responsables de l'effondrement. En première ligne, Louis XV, dépeint dans

les chansons et les poèmes comme un « grand incestueux », un « ivrogne adultère ». Cette mise à nu du monarque se double d'une vague de patriotisme émanant de Français désireux de servir l'État. Le vocabulaire que l'on croit être né pendant la Révolution est déjà d'un usage courant vers 1760 : « citoyen », « patriote », « patriotisme », « nation », « national » reviennent avec insistance sous la plume des contemporains. Le ministre de Louis XV, le duc de Choiseul, semble avoir compris cet esprit nouveau. En 1761, il lance une souscription destinée à relever la marine. Avec adresse, il dissimule l'origine de l'initiative en laissant croire qu'elle est venue spontanément du pays. La France citoyenne répond avec enthousiasme. Symbole entre les symboles, un des vaisseaux nés des souscriptions s'appelle *Le Citoyen*. Sous le coup des défaites, la culture politique a connu une mutation profonde. Désormais, le roi régnera de moins en moins sur des sujets. Il lui faudra apprendre à vivre avec des citoyens qui ont hâte de prendre part à la chose publique.

▲ BATAILLE DE ROGERS ROCK

Cet affrontement, qui a lieu le 13 mars 1758, en pleine guerre de Sept Ans, oppose des Français, alliés à des Amérindiens, à un groupe de rangers britanniques. Par Jean-Léon Gérôme Ferris. Fin du XIX^e siècle.

LES JANSÉNISTES CHERCHENT QUERELLE

Rien ne paraissait destiner le jansénisme, rameau augustinien du catholicisme postérieur au concile de Trente, à devenir une ligne de clivage politique majeure dans la France de Louis XV. En 1713, à la demande de Louis XIV, le pape Clément XI fulmine la bulle *Unigenitus*, qui condamne les propositions du janséniste Pasquier Quesnel. Décidée à faire appliquer la mesure, l'autorité entre en conflit avec le Parlement, qui compte de nombreux jansénistes, mais aussi avec le peuple de Paris, dont le jansénisme ardent s'exprime dans les années 1730 à travers le mouvement convulsionnaire des faubourgs Saint-Marcel et Saint-Antoine, futurs foyers sans-culottes. Au milieu du siècle éclate l'affaire des billets de confession. Ces attestations signées d'un prêtre non janséniste exigées pour l'extrême-onction sont condamnées avec force par le Parlement. Exilés de mai 1753 à septembre 1754, les magistrats ont tout loisir de peaufiner leur stratégie. Sous l'impulsion de l'avocat janséniste Le Paige, l'opposition parlementaire se dote d'une doctrine et d'une organisation. Née d'une querelle théologique, la grande crise politique du règne de Louis XV a commencé.



BRIDGEMAN IMAGES / LEEMAGE

consultative à l'échelle du royaume : les États généraux. Par les remontrances des parlementaires se ferait entendre la voix d'une France muette depuis 1614. Et cette France parle de plus en plus haut et fort. Vers 1760 apparaît dans les remontrances une expression appelée à un bel avenir : « la nation ».

Ces remontrances parlementaires n'ont pas pour seul objet de mettre sous les yeux du roi la voix nationale. La tradition voulant qu'elles aient le souverain pour seul et unique destinataire est désormais caduque. Dans leur bras de fer contre ce qu'ils nomment le « despotisme ministériel », les parlementaires s'adressent directement aux Français. Imprimées clandestinement et circulant dans le royaume, les remontrances se sont transformées en traités politiques qui exposent les prétentions des magistrats à borner l'autorité royale. Principal théoricien de l'opposition des « robes rouges », l'avocat Le Paige a compris que le combat des robins – les membres de la noblesse de robe – aurait pour cadre principal l'espace

public. Et c'est à la conquête de cette opinion que se lancent les magistrats. Avec succès, comme en témoigne la tempête pamphlétaire consécutive à la « révolution Maupeou ».

Maupeou contre les Parlements

Nous sommes en janvier 1771. La tension entre l'autorité royale et les magistrats est à son paroxysme. Beaucoup, dans les cercles du pouvoir, suspectent les parlementaires de mauvaises intentions. Ainsi, le ministre Bertin, qui assure que les magistrats veulent « détruire le système monarchique pour le faire passer en aristocratie ». Mettant fin à deux décennies d'atermoiements, la réponse du chancelier Maupeou est terriblement musclée : arrestation et exil des parlementaires parisiens, création de six conseils supérieurs exclusivement chargés de rendre la justice, limitation du droit de remontrances, abolition de la vénalité des offices et de leur transmission héréditaire.

Ce n'est pas une réforme, mais une révolution. En s'attaquant à l'hérédité des charges,

▲ CONVULSIONS POPULAIRES

Le mouvement des « convulsionnaires », apparu à Paris, est lié à des guérisons miraculeuses sur la tombe du janséniste François de Pâris, dans le cimetière de l'église Saint-Médard. Il devient très vite populaire et atteint son paroxysme vers 1730, comme le montre cette gravure.

LES LUMIÈRES, UNE ILLUSION D'OPTIQUE

Dès l'ébranlement de la Révolution, les contemporains se sont interrogés sur ses liens avec l'évolution intellectuelle du siècle qui l'a précédée. La Révolution, fille des Lumières ? En apparence, oui. L'œuvre de l'Assemblée constituante semble souvent faire écho aux écrits des philosophes : mise en exergue de la volonté générale (Rousseau), limitation du pouvoir exécutif (Montesquieu), tolérance, refonte de l'Église (Voltaire), libéralisation du commerce et suppression des corporations (les économistes) ; la liste est longue...

Le tableau doit néanmoins être nuancé. La dernière génération des Lumières, comme le montrent les exemples de Louis-Sébastien Mercier ou de Condorcet, a certes souvent épousé la cause de la Révolution. Il n'en va pourtant pas de même des survivants de l'époque héroïque. Plusieurs figures de la philosophie connues autrefois pour leur radicalité ont vivement dénoncé la Révolution. Ainsi André Morellet, ancien collaborateur de l'*Encyclopédie* et soldat de choc dans la lutte contre « l'Infâme » (le fanatisme), ou encore l'abbé Raynal, qui dirigea la publication de l'*Histoire des deux Indes*, best-seller anticolonialiste et anticlérical. En mai 1791, Raynal provoque la stupeur de l'Assemblée en lui reprochant d'avoir trahi l'esprit des Lumières.

Vivant dans un Ancien Régime qui, hormis la censure et les séjours à la Bastille, leur était assez confortable, les philosophes ne souhaitaient nullement le mettre à bas. Du reste, ils ne pouvaient imaginer les contours de 1789, phénomène sans précédent dans l'Histoire. Ils n'en furent pas moins, et au prix de grossiers anachronismes, présentés comme les figures tutélaires des temps nouveaux. La panthéonisation de Voltaire en 1791 vit ainsi l'écrivain, qui aurait pourtant poussé des hauts cris devant l'œuvre des constituants, élevé au rang de prophète ! Selon Mounier, témoin des débats à l'Assemblée, les écrits philosophiques avaient le mérite de donner un vernis prestigieux aux décrets votés par les députés : « On ne les a consultés que pour découvrir des arguments en faveur de la théorie qu'on avait résolu de défendre. »



◀ VOLTAIRE NU

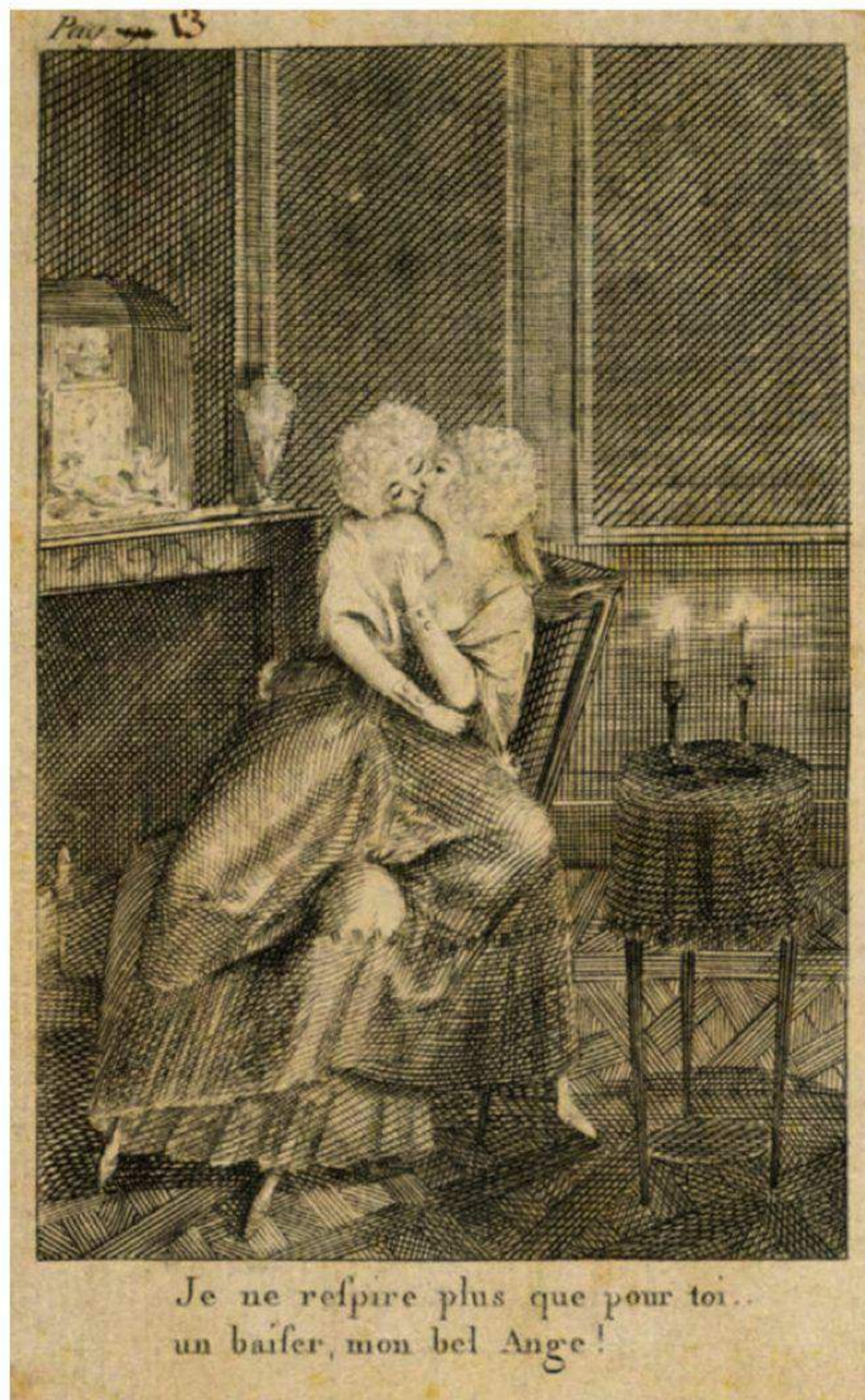
Sculptée en 1776 par Pigalle, cette statue du célèbre philosophe créa un double scandale : par la figuration sans fard du corps nu du vieillard, et parce qu'un écrivain était pour la première fois statufié de son vivant, privilège jusqu'alors royal.

la monarchie a porté le premier coup aux fondements de la société d'Ancien Régime : le mérite se substitue à la naissance. Pour Louis XV, la bataille est pourtant loin d'être gagnée. D'abord, la brutalité de la méthode de Maupeou a choqué. Pour beaucoup de Français, le chancelier est allé trop loin. Mais, surtout, la réforme donne naissance à une guerre pamphlétaire féroce. Et, sur le terrain de l'espace public, le « parti patriotique » des parlementaires l'emporte haut la main sur celui du roi.

Ses écrits témoignent d'une radicalisation spectaculaire de la pensée politique. Face au despotisme de Maupeou, une seule solution : que le roi convoque au plus tôt les États généraux, et des États généraux aux compétences bien plus affirmées que celles des chambres d'enregistrement du passé. C'est ce qu'expose notamment le *Catéchisme du citoyen*. Son auteur, l'avocat Saige, s'approprie le concept rousseauiste de la volonté générale au service d'une lecture révolutionnaire du politique : « Ainsi, la nation peut créer, détruire et changer toutes les magistratures de l'État, modifier la Constitution ou l'anéantir totalement, pour en former une nouvelle. C'est un droit qu'on ne peut lui disputer [...]. » Saige est en train d'inventer 1789. C'est le pouvoir constituant, expression de la volonté générale, qu'il offre à la réflexion de ses lecteurs.

L'ambitieux projet de Turgot

Louis XV a fini son règne littéralement vomé par une large partie de l'opinion. Depuis les défaites de la guerre de Sept Ans, Louis « le Bien-Aimé » a cédé la place au sinistre « Mal-Aimé ». Le bras de fer avec les Parlements ne contribue pas à redorer son blason. La « révolution Maupeou » a donné naissance à un genre littéraire nouveau, au succès prodigieux : celui des chroniques scandaleuses, portraits au vitriol d'une cour faisandée où trône un souverain lubrique, tantôt despotique, tantôt indolent. Après la mort du roi-satyre, les auteurs de ces best-sellers de la fange trouveront vite une nouvelle proie : l'Autrichienne – Marie-Antoinette –, dont la conduite imprudente, colportée et déformée



MUSÉE CARNAVALET / ROGER-VOLLET

par les on-dit, constituera la matière d'une littérature pornographico-politique qui ira en s'amplifiant jusqu'en 1789.

Louis XV meurt le 10 mai 1774. Six mois plus tard, son successeur rétablit les Parlements et l'ancienne organisation de la justice. La « réforme Maupeou » a vécu. S'il a pris cette décision, c'est que Louis XVI estime, comme plus d'un responsable politique, que la réforme du chancelier se rapprochait dangereusement du despotisme. Pour l'heure, les faits lui donneront raison. Sonnés par Maupeou, les parlementaires n'abuseront pas de leurs prérogatives. Du moins jusqu'en 1787.

Le nouveau règne manque totalement de ligne directrice. À l'avènement de Louis XVI, la page confuse des années Louis XV paraît pourtant tournée. L'horizon s'est clarifié :

▲ LES LIAISONS IMAGINAIRES

Durant les années 1780, la reine est traînée dans la boue par des pamphlets qui l'accusent d'entretenir une liaison avec son amie, Madame de Polignac, comme celui ci-dessus. Estampe. Musée Carnavalet, Paris.



▲ WASHINGTON, CHEF DE GUERRE

Le 26 décembre 1776, le général et futur premier président des États-Unis mène ses troupes à la victoire lors de la bataille de Trenton, durant la guerre de l'Indépendance américaine.

place aux réformes de fond. Le jeune roi soutient pleinement l'ambitieux projet du contrôleur général des Finances, Turgot. L'illusion d'un monarque sachant où il va ne durera que deux ans. La disgrâce de Turgot fait resurgir les volte-face du règne précédent : influencé par la partie conservatrice de la cour et par les projets bellicistes du secrétaire d'État des Affaires étrangères, le comte de Vergennes, qui regarde les événements d'Amérique comme l'occasion à ne pas manquer de porter un coup à la puissance anglaise, Louis XVI abandonne la rigueur budgétaire et les réformes de grande envergure.

Arrivé aux affaires par le poste subalterne de directeur du Trésor, puis, à partir de 1777, comme directeur des Finances, le Genevois Jacques Necker est confronté à l'éternelle quadrature du cercle : financer de la manière la moins douloureuse qui soit la guerre qui vient d'éclater. Le succès, semble-t-il, est au rendez-vous. Le budget serait en effet excédentaire. Cette information, la France entière l'apprend en 1781 dans le *Compte rendu* du

ministre, qui connaît un grand succès de librairie. Pour la première fois, la monarchie lève le voile sur ses dépenses et ses recettes. Ce qu'ignorent les lecteurs, c'est que Necker, soucieux de son image publique, dissimule la vérité : avec les emprunts massifs qui ont été souscrits, le déficit s'est mis à gonfler. Lancée par Necker, cette politique d'argent facile se trouve amplifiée lorsque Calonne accède aux Finances, en novembre 1783. Elle est en train de saper les bases du régime.

La crise financière devient politique

Du mois d'août 1786 à l'ouverture des États généraux, c'est à une histoire régressive que l'on assiste. Par étapes, la monarchie quitte ses atours absolus pour remonter le temps jusqu'à l'époque, lourde d'incertitudes, des premières décennies du XVII^e siècle. La première étape se tient en février 1787 lorsqu'est réunie, pour la première fois depuis 1626, une Assemblée des notables.

En lançant une réforme de grande envergure – la réforme fiscale se double d'une

LA RÉVOLUTION AMÉRICAINE : UN PÉRILLEUX PRÉCÉDENT

L'historiographie française a longtemps sous-évalué le poids de la révolution d'Amérique sur celle de France. Les événements qui ont secoué les colonies britanniques doivent être considérés pour ce qu'ils sont : le moment fondateur de notre modernité politique. C'est en 1776, comme l'expriment avec force la Déclaration des droits de Virginie et la Déclaration d'Indépendance, qu'apparaît pour la première fois dans l'histoire un processus révolutionnaire ostensiblement animé par l'idée de progrès et décidé à abattre des pans entiers de l'ordre existant.

Mieux que quiconque, Diderot a tiré les leçons de la révolution d'Amérique : « Nulle autorité politique qui, créée hier ou il y a mille ans, ne puisse être abrogée dans dix ans ou demain. » En 1780, lorsque paraissent ces lignes, la France est en guerre depuis deux ans. Secrétaire d'État des Affaires étrangères, le comte de Vergennes a réussi à convaincre Louis XVI d'intervenir en Amérique pour épauler la cause des insurgés. Non point pour des motifs idéologiques : le but

est d'affaiblir l'Angleterre. Afin de rendre la guerre populaire auprès du public, Vergennes n'hésite pas à faire imprimer dans les gazettes des traductions d'écrits révolutionnaires américains comme le *Sens commun* de Paine, la Déclaration d'indépendance (publiée avec ses passages les plus hardis) ou les Constitutions des États. Tandis que Paris succombe au charme de l'émissaire américain Benjamin Franklin, dont la vêtue fait de lui l'archétype du républicain frugal, les Français découvrent de larges pans d'une littérature au contenu hautement explosif.

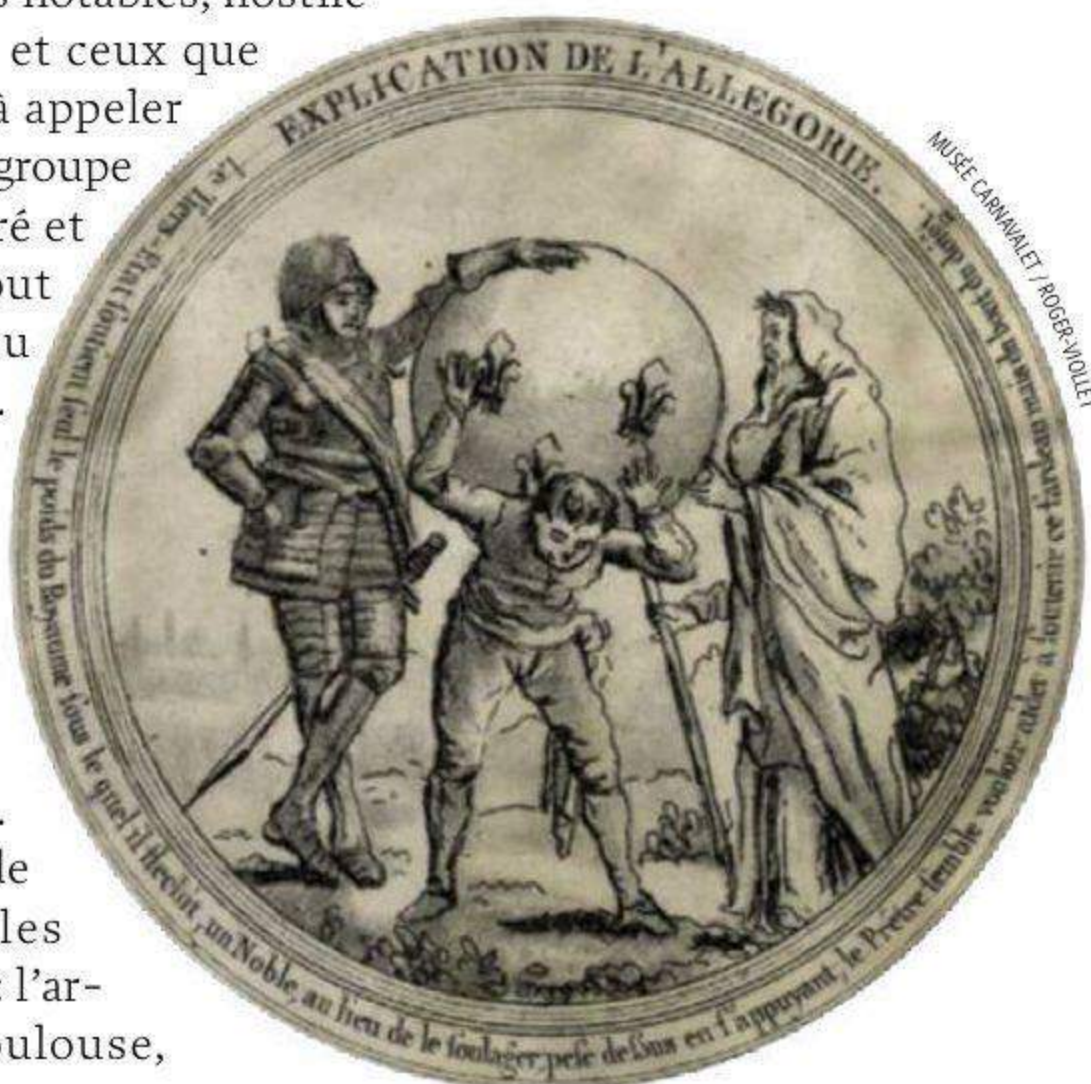
Outre le fait qu'il est étrange qu'un roi aide les sujets révoltés d'un autre souverain, Versailles a activement contribué à l'éducation du public aux idées révolutionnaires venues d'Amérique. En avril 1782, Louis XVI et Vergennes réalisent l'erreur qu'ils ont commise. Marquée ostensiblement par l'exemple américain, une révolution vient d'éclater à Genève. Aussitôt, Vergennes prend la décision d'intervenir militairement pour freiner, dit-il, la propagation d'une « maladie épidémique ». C'est un peu tard.

réforme administrative —, Calonne a ouvert une boîte de Pandore. La crise financière est en passe de devenir politique. Le train de mesures devrait être enregistré par les Parlements, mais Calonne s'attend à une levée de boucliers. Non seulement les robins ont toujours montré de la frilosité face aux nouveautés, mais Calonne, qui s'est montré naguère un agent actif du « despotisme ministériel », n'est pas en odeur de sainteté chez les parlementaires. Que faire alors ? Convoquer les États généraux ? Hors de question : l'autorité royale doit être préservée. Reste le recours à une Assemblée des notables, qui permet de contourner le double écueil des Parlements et des États généraux. Composée de représentants des trois ordres nommés par le roi, l'Assemblée des notables, instance consultative bâtie sur mesure, donnera assurément un blanc-seing aux mesures ministérielles.

Réunis pour la première fois le 22 février 1787 à Versailles dans la salle des Menus-Plaisirs, les 144 notables démentent

aussitôt ce pronostic optimiste. Longtemps étouffée, la parole politique a trouvé une tribune. Elle s'affranchit à la vitesse de l'éclair. Calonne se trouve face à une opposition hétéroclite, rassemblant la frange la plus conservatrice des notables, hostile à toute réforme, et ceux que l'on commence à appeler les « patriotes », groupe non moins bigarré et qu'unit avant tout son hostilité au contrôleur général. L'heure est grave. Tout dépend de l'attitude de Louis XVI. Le roi choisit, le 10 avril 1787, de sacrifier son ministre. Lui succède un de ses opposants les plus déterminés : l'archevêque de Toulouse,

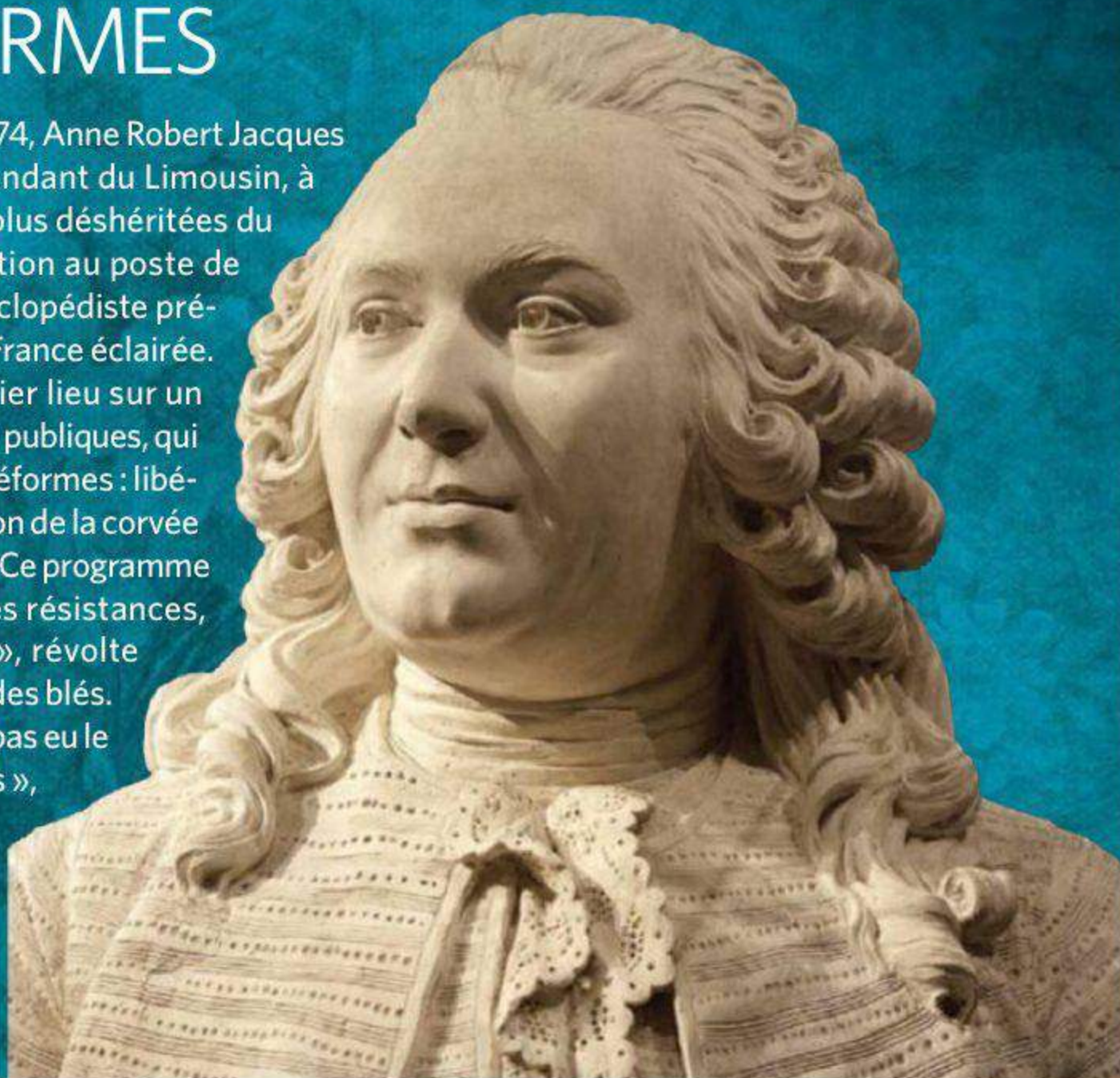
ALLÉGORIE DES TROIS ORDRES : LA NOBLESSE (À GAUCHE), LE CLERGÉ (À DROITE) ET LE TIERS ÉTAT (AU CENTRE).



EVERETT COLLECTION / AURIMAGES

TURGOT LANCE UNE RAFALE DE RÉFORMES

De 1761 à son arrivée au pouvoir en 1774, Anne Robert Jacques Turgot a travaillé, en qualité d'intendant du Limousin, à moderniser l'une des contrées les plus déshéritées du royaume. En août 1774, la nomination au poste de contrôleur général des Finances de cet encyclopédiste précurseur du libéralisme est une victoire de la France éclairée. La politique de Turgot repose en tout premier lieu sur un vaste programme de diminution des dépenses publiques, qui conditionne la réussite de son vaste plan de réformes : libéralisation du commerce des grains, suppression de la corvée royale, suppression des jurandes et maîtrises. Ce programme d'inspiration libérale suscite de nombreuses résistances, la plus grave étant la « guerre des farines », révolte consécutive à la libéralisation du commerce des blés. Lâché par Louis XVI le 12 mai 1776, Turgot n'a pas eu le temps de lancer son projet de « municipalités », qui devait refondre la carte administrative et politique de la France. Le nouveau règne laissait espérer une révolution par en haut. Faute de l'avoir réalisée, le souverain devra en affronter une autre venant d'en bas.



AKG-IMAGES

Loménie de Brienne. La boîte de Pandore est maintenant grande ouverte.

« Tous se sentaient embarqués sur un fleuve qui marchait à une chute de Niagara », notait en 1865 l'historien et homme politique Edgar Quinet. Les faits qui s'enchaînent après la disgrâce de Calonne donnent en effet l'image d'une monarchie à la dérive. Avec le fiasco des notables, ne restent plus que les deux voies que Louis XVI et Calonne se refusaient à emprunter. Celle des États généraux étant la plus risquée, le roi se résigne à la voie parlementaire.

Les cours souveraines se réveillent immédiatement. Tentant d'imposer l'enregistrement des édits financiers, Louis XVI et Brienne se heurtent à la résistance farouche du Parlement de Paris, soutenu par une large partie de la population parisienne. Le 26 juillet 1787, surprenant tout le monde, le Parlement réclame la tenue des États généraux. Louis XVI fait la sourde oreille. Le 19 novembre, croyant calmer les esprits, il promet les États avant 1792. C'est reporter

aux calendes grecques une réunion que le pays attend avec fébrilité. Le roi, qui traverse depuis plusieurs mois une dépression profonde, n'a plus la main sur le cours des choses. À la crise financière, qui ne cesse de s'aggraver, il n'a rien d'autre à proposer que 420 millions de nouveaux emprunts...

Première insurrection à Grenoble

Le pouvoir royal a maintenant grillé deux de ses trois cartouches : l'Assemblée des notables et le Parlement. Comme Louis XVI reste inébranlable sur les États généraux, il lui faut trouver de toute urgence une issue. Elle passe par un coup d'autorité encore plus brutal que celui de Maupeou. Le 8 mai 1788, la réforme du garde des Sceaux Lamoignon prive les Parlements de leur pouvoir politique au profit d'une cour plénière. Une partie des prérogatives judiciaires des magistrats est confiée à la nouvelle juridiction des Grands Bailliages. La « réforme Maupeou » avait provoqué une tempête. Celle de Lamoignon déchaîne un ouragan.

▲ TURGOT LE LIBÉRAL

Nommé par le jeune Louis XVI au début de son règne, Turgot était soutenu par le roi. Jusqu'à ce qu'il tombe en disgrâce. Portrait par Jean-Antoine Houdon.



PHOTO JOSSE / BRIDGEMAN IMAGES

▲ NECKER, SUBTIL DÉMAGOGUE

Très soucieux de l'opinion publique, le banquier genevois fut l'un des ministres les plus populaires de la monarchie. Portrait par Joseph-Siffred Duplessis.

Née en Amérique, la vague révolutionnaire s'est vite propagée en Europe, touchant à des degrés divers l'Irlande, Genève et les Provinces-Unies. L'été 1788 voit la France entrer résolument dans la ronde. À l'annonce de la nouvelle de la « réforme Lamignon », les Parlements de Bretagne, de Pau, de Besançon et de Grenoble se mettent en résistance. Grenoble est le théâtre de la première insurrection de la Révolution. Le 7 juin 1788, juchés sur les toits de la ville, bombardant les soldats de tuiles, les Grenoblois forcent les troupes royales à battre en retraite. Le 21 juillet renaissent de leurs cendres les États de la province du Dauphiné, suspendus depuis 1628. Dominée par la personnalité de Jean-Joseph Mounier, cette Assemblée de Vizille constitue le laboratoire des États généraux de 1789.

À Versailles, rien de va plus. Confronté à la révolte de la province, Louis XVI négocie un virage à 180 degrés. Le 8 août 1788, il promet les États généraux pour le 1^{er} mai 1789. Le 24 août, Brienne est remercié ; sa réforme est enterrée. Revient aux affaires celui que la

NECKER SOUCIEUX DE L'OPINION

Regardé par les uns comme un grand réformateur et un gestionnaire hors pair des finances, et par les autres comme un charlatan, voire un « fourrier de la Révolution », Jacques Necker a le don de cliver. Le premier passage aux affaires (1776-1781) du banquier genevois est marqué par une réforme qui recueille l'approbation des Français : la création de quatre Assemblées provinciales, ballon d'essai d'un ambitieux projet de décentralisation. Son financement de la guerre d'Amérique par des emprunts, indolore pour le contribuable, fait de lui l'un des ministres les plus populaires de l'histoire de la monarchie. Necker est très attentif à ce qu'il nomme « l'opinion publique ». Le salon tenu par son épouse lui ouvre les portes des cercles éclairés. Necker s'inspire aussi du duc de Choiseul, qui, en 1761, s'adressa directement aux Français dans un livre justifiant sa politique. Vingt ans plus tard, si elle renforce le soutien populaire à Necker, la publication du *Compte rendu* sonne aussi sa perte. Le 19 mai 1781, pressé par Vergennes qui regarde ces méthodes comme dangereuses pour la monarchie, Louis XVI lâche son ministre.

France idolâtre depuis son premier ministère, Jacques Necker. L'Histoire s'accélère encore. Le dispositif de censure préalable vole en éclats. La France est inondée de brochures qui, avec les mois, deviennent de plus en plus hardies. Paru en janvier 1789, *Qu'est-ce que le tiers état ?* de l'abbé Sieyès met en garde les ordres « privilégiés ». Les États généraux de 1789 ne seront pas une énième chambre d'enregistrement. Affirmant les prétentions d'un troisième ordre regardé comme le moteur exclusif des États, attaquant frontalement les privilèges, énonçant le principe du pouvoir constituant de la nation assemblée, les idées de Sieyès sont appelées à devenir quelques mois plus tard les tables de la loi de l'Assemblée nationale constituante. ■

Pour
en
savoir
plus

ESSAI
Le Siècle des révolutions. 1660-1789
E. Dziembowski, Perrin, 2019.

LOUIS XVI

FACE AU GOUFFRE

Sa timidité et son goût de l'intimité, associés à un embonpoint peu flatteur, ont donné de Louis XVI l'image d'un benêt apathique. Portrait erroné, car ce roi cultivé tenta ce qu'il put pour apporter les réformes nécessaires au royaume.

JEAN-CHRISTIAN
PETITFILS
HISTORIEN

Qui ne connaît l'image d'Épinal : Louis XVI en bras de chemise, cheveux en bataille, affairé à sa forge dans les combles de Versailles, frappant le fer ou limant une serrure ! S'il n'était pas à son atelier, il passait son temps à la chasse, conjurant l'obésité menaçante par de rudes exercices physiques. Monarque débonnaire, bien intentionné, certes, mais apathique, dramatiquement faible, prisonnier d'une éducation traditionnelle, incapable de comprendre les temps nouveaux.

Ce portrait, il faut le dire et le répéter, est largement faux. Sans doute l'homme était-il timide, hésitant, influençable, mais il était loin d'être un benêt. Intelligent, cultivé, possédant une mémoire prodigieuse, il se passionnait pour les sciences et les techniques, avec un goût prononcé pour l'horlogerie, la cartographie et la marine. Il joua un rôle déterminant dans la reconstitution de la flotte française, laquelle contribua à la victoire sur l'Angleterre et à l'indépendance américaine. C'est lui, par ailleurs, qui rédigea les instructions pour l'expédition de La Pérouse en 1785.

Cessons d'en faire un réactionnaire borné. De son avènement, en 1774, jusqu'aux événements de 1789, il ressentit la nécessité de moderniser l'État. Son contrôleur général des Finances, Jacques Turgot, ancien intendant du Limousin, le convainquit d'entreprendre de profondes réformes, de tailler dans les dépenses inutiles. Sur le plan

économique, celui-ci instaura en 1774 la liberté partielle du commerce des grains, entravée par une réglementation tatillonne et l'existence de douanes d'une province à l'autre. Malheureusement, la récolte de l'année ayant été catastrophique, des révoltes populaires éclatèrent en Île-de-France, en Champagne et en Bourgogne, et il fallut revenir en arrière.

En janvier 1776, toujours avec l'appui du souverain, Turgot décida de remplacer la corvée en nature – l'obligation de réparer les routes pesant exclusivement sur les paysans – par une contribution généralisée, et d'abolir, au nom de la liberté du travail, les jurandes et maîtrises souvent sclérosées, qui faisaient obstacle à l'innovation économique, ainsi que toute espèce d'association entre maîtres, compagnons ou apprentis.

Aussitôt, les magistrats du Parlement de Paris – que le roi, pour son malheur, avait rappelés de leur exil de 1771 – refusèrent d'enregistrer les édits, invoquant, à propos de l'impôt de substitution de la corvée, l'antique division trifonctionnelle de la société : le prêtre devait au roi ses prières ; le noble, son sang ; l'homme du commun, son argent. Il revenait par conséquent à ce dernier, et uniquement à lui, de payer la nouvelle taxe ! Or, cette distinction des rangs était depuis longtemps dépassée par l'émergence de la noblesse de robe, la poussée du monde des officiers (titulaires de charges de police ou de judicature) et la bourgeoisie industrielle et commerçante.



PHOTO JOSSE / LEEMAGE

Fort irrité par cette agitation, Louis XVI imposa au Parlement l'enregistrement des édits et encouragea Turgot à poursuivre les réformes : l'idée était d'instituer un impôt direct proportionnel aux revenus, de supprimer les fermiers généraux, de moderniser la comptabilité publique et de créer un réseau d'assemblées municipales et provinciales, élues par les propriétaires. Esprit ouvert, le jeune roi se montra très favorable à ces idées, mais il ne voulait pas de Premier ministre. Souffrant de l'ambition et des aspérités de caractère de son contrôleur général, il le poussa à la démission le 12 mai.

Necker agace le souverain

L'arrivée à la tête des Finances du banquier genevois Jacques Necker marqua un changement dans le rythme des réformes. Empirique, prudent, celui-ci se garda de heurter de front la haute aristocratie et le Parlement. Il fit des économies, supprima nombre de charges, mit de l'ordre dans la distribution des pensions et des gratifications, rénova

l'administration des finances, s'occupa de l'Hôpital général et des prisons, pour lesquelles il prit des mesures humanitaires, et supprima la torture lors de l'instruction des procès criminels. Louis XVI, bien entendu, appuya ces initiatives.

Critiqué pour sa politique d'emprunts durant la guerre d'Amérique, Necker crut s'imposer au Conseil en publiant, en février 1781, un *Compte rendu au roi* dévoilant les comptes et affichant un surprenant – et douteux – excédent de 10 millions de livres. Le monarque, qui ne voulait pas se laisser manipuler, le congédia.

On n'en continua pas moins les réformes. En août 1786, le nouveau contrôleur général, Charles Alexandre de Calonne, proposa un plan de rénovation de la monarchie, plus audacieux encore que celui de Turgot : on établirait la liberté du commerce des grains, on supprimerait les barrières douanières intérieures, on diminuerait les tarifs de la gabelle (l'impôt sur le sel), on créerait une banque d'État ainsi qu'un réseau

▲ UN PASSIONNÉ DE SCIENCES

Curieux d'esprit, le roi ne s'intéressait pas seulement à la mécanique. C'est lui qui donna ses instructions à La Pérouse pour son voyage autour du monde, comme le montre ce tableau de Nicolas-André Monsiau. 1817. Musée du Château, Versailles.

▼ **INSPECTION
À CHERBOURG**

Soucieux de doter la France de rades adaptées après le désastre maritime de la guerre de Sept Ans, Louis XVI se rend en Normandie en juin 1786 pour inspecter les travaux du port de Cherbourg. Par Louis-Philippe Crépin. Musée du Château, Versailles.

d'assemblées de propriétaires, élues sans distinction d'ordre ni de classe, et chargées d'aider l'intendant à percevoir les impôts directs. Enfin, on instaurerait un impôt de quotité, proportionnel aux revenus de chacun : la subvention territoriale, payable en nature (de façon à ne pas désorganiser l'économie rurale) et frappant tous les revenus fonciers quelle que fût la qualité de leurs propriétaires, roi, ecclésiastiques, nobles ou roturiers. Le plan de Calonne débouchait sur une révolution royale visant à édifier une authentique monarchie administrative et restaurant le pouvoir central dans toute sa puissance.

Ce plan, naturellement, heurtait les intérêts de la haute aristocratie et de l'Église, qui ne payaient que peu ou pas d'impôt. Le meilleur moyen d'obtenir le consentement du

Parlement, pensa le ministre, était de réunir au préalable une Assemblée des notables des trois ordres, triés sur le volet. Devant le consensus des élites, laïques ou religieuses, les magistrats rétrogrades ne pouvaient que s'incliner. Pour la première fois, Louis XVI, ravi, s'investit dans ce beau projet comme il ne l'avait jamais fait. Il sélectionna avec Calonne les 144 membres de cette Assemblée, qui se réunit en février 1787 à Versailles, à l'hôtel des Menus-Plaisirs. Optimiste de nature, le contrôleur général estimait que ces gens seraient sensibles au langage de la raison et que, moyennant quelques sacrifices financiers, ils renonceraient à leur égoïsme de caste.

Quelle erreur ! Très vite, il se heurta à une vigoureuse fronde aristocratique et nobiliaire menée par Monsieur, frère du roi, le duc d'Orléans, les amis de Necker et le haut clergé



L'AFFAIRE DU COLLIER : LA REINE DANS LA TOURMENTE

CETTE HABILE ESCROQUERIE, montée en 1784 par une aventurière, Jeanne de La Motte-Valois, avec la complicité involontaire d'un naïf et ambitieux prélat, le cardinal Louis de Rohan, contribua à la montée dans l'opinion de la vive hostilité à l'égard du pouvoir royal. Pourtant, hormis sa légèreté et son imprudence, Marie-Antoinette n'eut rien à se reprocher. Aimable et fastueux prélat, ancien ambassadeur à Vienne, académicien, grand aumônier de France, Rohan rêvait en effet de se concilier les faveurs de la reine, qui le tenait à distance. Se laissant duper par M^{me} de Valois, persuadé que Marie-Antoinette désirait un somptueux collier de 1,6 million de livres, il l'acheta à crédit aux joailliers Boehmer et Bassenge, et le remit à l'intrigante. Celle-ci, censée remettre le collier à la reine, en vendit au contraire les diamants avec quelques complices et fit chanter Rohan. En août 1785, la supercherie fut découverte, et Rohan fut incarcéré à la Bastille. Louis XVI commit l'erreur de confier son procès au Parlement de Paris, lequel acquitta Rohan pour humilier la reine et laisser croire à son implication dans ce scandale.



ARTOKOLORO / QUINT LOX / AURIMAGES

rangé derrière M^{gr} de Loménie de Brienne, archevêque de Toulouse. La subvention territoriale était pour eux inacceptable. D'ailleurs, clamaient-ils, c'était aux États généraux de se prononcer sur le principe d'un impôt perpétuel. Dans leur esprit, cet antique monument hérité des temps médiévaux, avec sa représentation corporative de la nation (clergé, noblesse et tiers état) votant globalement par ordre, était le meilleur moyen de paralyser toute réforme. Bref, Calonne dut faire face à la mauvaise volonté générale, aux attaques grossières, aux bottes captieuses, y compris des prélats, tous grands seigneurs attachés aux privilèges aristocratiques et qui en aucun cas n'admettaient la « compression des rangs ».

Le roi sombre dans la dépression

Le débat avait gagné l'opinion éclairée. Les salons du faubourg Saint-Germain étaient saisis d'une fièvre nouvelle. Au Palais-Royal, les clubs à l'anglaise discutaient de la subvention territoriale, concentrant leurs attaques sur Calonne. Au lieu d'être satisfaite, l'opinion ne voyait que despotisme dans les propositions du pouvoir. La pression autour du roi fut telle qu'il dut se résigner à renvoyer Calonne et à faire appel à M^{gr} de Loménie de Brienne, chef de l'opposition.

Amer, découragé, perdant confiance, Louis XVI vécut l'échec de sa révolution comme un drame personnel. Il sombra alors dans une profonde dépression, frappé de dégoût et d'une insurmontable aboulie. Il n'aimait pas cet archevêque ; pourtant, il le soutint lorsque celui-ci engagea des réformes humanitaires avec l'aide de Malesherbes. C'est ainsi que, par l'édit de tolérance du 17 novembre 1787, fut défini un statut pour les protestants du royaume, qui n'avaient aucun droit, pas même un état civil, depuis la révocation de l'édit de Nantes par Louis XIV. Des mesures furent prises également en faveur des juifs.

Malheureusement, à son tour, Brienne se trouva aux prises avec ses anciens amis et dut affronter le Parlement. Il finit par être emporté par la vague de réaction nobiliaire. En août 1788, toute la société était en état de révolte ouverte, et le pays menacé d'implosion. Ne pouvant éviter la banqueroute, Louis XVI se résigna à convoquer les États généraux. On connaît la suite. ■

Pour
en
savoir
plus

ESSAI
Louis XVI (tomes 1 et 2)
J.-C. Petitfils, Perrin (Tempus), 2010.

▲ UN PORTRAIT SCANDALEUX

Innocente dans l'affaire du collier, Marie-Antoinette n'en était pas moins provocatrice, comme lorsqu'elle pose en « chemise », dans une robe jugée peu convenable pour une souveraine. Par Élisabeth Vigée-Lebrun. Vers 1783. National Gallery of Art, Washington.



DES ÉTATS GÉNÉRAUX À L'INSURRECTION

LA SEMAINE

OÙ TOUT BASCULA

On pense que la Révolution a commencé avec la prise (symbolique) de la Bastille. En réalité, c'est durant la « semaine sainte » du 17 au 23 juin 1789 que le tiers état, constitué en Assemblée nationale, abolit la séculaire société d'ordres. On entrait dans un monde nouveau.

ENTRETIEN AVEC EMMANUEL DE WARESQUIEL,
PROFESSEUR À L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES (EPHE)



AKG-IMAGES / ERICH LESSING

▲ LES DÉPUTÉS RASSEMBLÉS

Les États généraux s'ouvrent le 5 mai 1789 en présence du roi, réunissant les trois ordres de la société d'Ancien Régime : le clergé (sur la gauche), la noblesse (en haut à droite) et le tiers état (au premier plan). Par Auguste Couder. 1839. *Château, Versailles.*

HISTOIRE & CIVILISATIONS : Quand la Révolution française éclate-t-elle ?

EMMANUEL DE WARESQUIEL : Commençons par rappeler que la Révolution française a été préparée par des évolutions qui concernent toute la seconde moitié du XVIII^e siècle. Les difficultés croissantes de la Couronne, l'expansion des idées des Lumières et la montée en puissance de l'opinion publique sont autant de phénomènes qui contribuent au déclenchement du processus révolutionnaire. Ensuite, plusieurs dates peuvent être choisies comme point de départ de la Révolution. Peut-être commence-t-elle en août 1786, quand Louis XVI prend conscience de la situation catastrophique des finances du royaume et accepte l'idée de réformes. Ou bien en mai 1788, quand il doit se résoudre à convoquer les États généraux. En tout cas, une séquence décisive a lieu du 17 au 23 juin 1789. Au cours de ces sept jours, la France entre véritablement en révolution.

Que se passe-t-il le 17 juin 1789 ?

Ce jour-là, les députés du tiers état se proclament « Assemblée nationale ». En outre,

ils prennent deux décisions importantes : d'une part, ils mettent la dette du royaume sous la protection de la nation, c'est-à-dire d'eux-mêmes ; d'autre part, ils annulent toute la fiscalité royale existante. Ces trois actes posés par les députés du tiers état ont des implications décisives. Ces députés se considèrent comme les représentants légitimes de la nation, alors même que les députés du clergé et de la noblesse ne sont pas présents, et refusent de délibérer en commun. Ils tirent donc un trait sur la société d'ordres, c'est-à-dire sur l'idée que celle-ci est constituée de trois ordres inégaux en droit : le clergé, la noblesse et le tiers état. En se proclamant Assemblée nationale, ils balayent également la conception selon laquelle le roi ne fait qu'un avec la nation et que tout pouvoir émane de sa personne. C'est un véritable renversement de souveraineté : celle-ci n'est plus entre les mains du roi, privé du pouvoir régalien fondamental de décider de l'impôt. Ce qui se joue le 17 juin, c'est donc une révolution à la fois sociale et politique.

PROPOS RECUEILLIS PAR
CYPRIEN MYCINSKI

Comment comprendre ce passage en force des députés du tiers état le 17 juin 1789 ?

Les députés du tiers état ne sont pas révolutionnaires quand s'ouvrent les États généraux. Ils comptent participer sincèrement à cette vieille institution d'Ancien Régime. Néanmoins, ils attendent du roi qu'il leur donne un certain pouvoir de décision. Ils espèrent en particulier l'adoption du vote par tête plutôt que par ordre. Le vote par tête donnerait en effet une majorité aux députés du tiers état, à l'inverse du vote par ordre. En effet, dans ce dernier mode de scrutin, une voix serait

donnée au clergé, une voix à la noblesse et une voix au tiers état, ce qui signifie finalement que le clergé et la noblesse pourraient toujours s'entendre pour défendre leurs intérêts. Or, dans son discours d'ouverture des États généraux, le 5 mai 1789, Louis XVI reste très flou sur les modalités du vote. Pendant le mois de mai et le début du mois de juin, les députés du tiers état se réunissent donc régulièrement pour évoquer cette question. Une minorité de députés, notamment ceux du « club breton », parvient peu à peu à convaincre la majorité de la nécessité d'un passage en force. C'est ce qui explique le basculement du 17 juin.

Qu'est-ce que ce « club breton » ?

C'est un groupe de quelques députés, dont bon nombre – mais pas tous – viennent de Bretagne et dont certains deviendront des ténors de l'Assemblée. Parmi eux, on peut citer Le Chapelier ou Sieyès. La situation de la Bretagne, où une bourgeoisie urbaine gagnée aux idées des Lumières fait face à une noblesse rurale farouchement conservatrice, explique cette « radicalité » des députés bretons. Ces députés bretons ont aussi la spécificité de s'être rapidement organisés en un « club » pour échanger leurs vues, ce qui les rend plus efficaces pour défendre l'idée d'une action unilatérale. D'autres députés, comme Mirabeau ou Barnave, sont également favorables à ce qui s'apparente à un coup d'État. On peut finalement repérer une « aile marchante » d'une vingtaine de députés qui exercent une grande influence sur les presque 600 représentants du tiers état.

Quel portrait peut-on brosser des députés de cette première Assemblée nationale ?

Les quelques inventaires de bibliothèques que l'on possède montrent que ces députés lisaient certains ouvrages des philosophes des Lumières, en particulier ceux de Rousseau ou l'*Encyclopédie*. Sur le plan religieux, sans être athées, ils pouvaient être déistes. Ils nourrissaient en tout cas un certain anticléricalisme. Ces députés ont aussi reçu une formation classique, qui leur donne une excellente connaissance de l'histoire de Rome, et en particulier de la République romaine. Le serment du Jeu de paume, prononcé le 20 juin, s'inspire ainsi beaucoup plus du serment des Horaces – le



LA DISETTE DU PAIN.
PAR LES FRÈRES LESUEUR.
GOUACHE, VERS 1789.
MUSÉE CARNAVALET, PARIS.
JOSSE / LEEMAGE

MAUVAISES RÉCOLTES

À UN ÉTÉ 1788 PLUVIEUX succède un hiver 1789 très rigoureux. Au printemps 1789, à travers tout le royaume de France, les récoltes sont donc fort mauvaises. La disette accable les paysans, et dans les villes, notamment à Paris, le prix du pain explose en suscitant une vive colère au sein du peuple. Ces mauvaises récoltes, sans en être l'unique raison, contribuent à expliquer que la France, à l'été 1789, ait lancé sa révolution.



G. DAGLI ORTI / DE AGOSTINI PICTURE LIBRARY / BRIDGEMAN IMAGES

LE REFLET D'UNE SOCIÉTÉ D'ORDRES

Dans la France d'Ancien Régime, les États généraux du royaume sont une assemblée qui réunit les trois ordres de la société (appelés également les trois états), c'est-à-dire le clergé, la noblesse et le tiers état (ou troisième état). Les États généraux sont donc l'émanation de la société d'ordres, cette représentation d'un monde social divisé en trois catégories inégales : les **oratores**, « ceux qui prient », soit le clergé ; les **bellatores**, « ceux qui combattent », soit la noblesse ; les **laboratores**, « ceux qui travaillent », soit le tiers état. Les États généraux ne sont pas permanents et ne peuvent se réunir que sur ordre du roi. C'est presque toujours dans des situations de crise qu'ils sont convoqués par celui-ci. Les États généraux ont deux compétences principales : ils sont habilités à décider de **réformes de la fiscalité** générale du royaume, et ils sont également aptes à trancher un problème de succession dynastique si, à la mort d'un souverain, celui-ci n'a pas de successeur clairement établi. En revanche, les

États généraux n'ont aucun pouvoir législatif et ne sont donc aucunement une « Assemblée nationale » avant l'heure. Les **députés** des États généraux sont choisis à l'échelle de circonscriptions locales, appelées « bailliages » plutôt dans le nord du royaume, ou « sénéchaussées » plutôt dans le sud. Leur mandat est impératif : leur tâche est uniquement de transmettre au souverain les doléances de ses sujets sans prendre la moindre initiative personnelle. C'est **Philippe IV le Bel** qui crée les États généraux en 1302, afin d'asseoir son pouvoir personnel dans le royaume en recevant l'appui de tous ses sujets. Leurs assemblées sont assez régulières au Moyen Âge et au début de l'époque moderne, mais la montée en puissance de **l'absolutisme** conduit le roi à se passer d'eux pour gouverner. Réunis en 1614, quand Marie de Médicis exerce la régence au nom de Louis XIII, les États généraux ne seront ensuite plus convoqués pendant 175 ans, jusqu'à ce que la crise des finances royales contraigne Louis XVI à faire une dernière fois appel à eux en 1789...

▲ PROCESSION À VERSAILLES

La tenue des États généraux était un événement solennel, donnant lieu à des cérémonies comme cette procession, la veille de leur ouverture, le 4 mai 1789. *Domaine national de Versailles et de Trianon.*



TOPFOTO / ROGER-VIOLLET

▲ **LE BASCULEMENT DU POUVOIR**

Avant d’embraser Paris, la Révolution s’est jouée à Versailles, siège de la Cour, mais aussi lieu de réunion des États généraux. Ci-dessus, la cour royale du château de Versailles, avec, au fond, la cour de Marbre.

serment prêté par trois frères pour défendre la cité de Rome au VII^e siècle av. J.-C. — que des serments féodaux. Néanmoins, le plus important est, selon moi, qu’ils sont des hommes de droit. Ces députés sont souvent notaires, avocats ou juristes. Ils ont l’habitude d’imposer les catégories du droit à des situations de la vie réelle, forcément complexes et fluctuantes. Cela leur donne le goût et l’habitude de l’abstraction. C’est comme cela que j’explique leur défense de principes très abstraits comme la liberté, au détriment des libertés de l’Ancien Régime, libertés beaucoup plus concrètes accordées à des catégories de population, à des métiers, à des territoires...

Quelle est la réaction du roi face à cet événement du 17 juin ?

Louis XVI a perdu son fils, le Dauphin, deux semaines plus tôt, et il porte le deuil au château de Marly. Il n’est donc sans doute pas dans les meilleures dispositions pour réagir promptement et efficacement. Pour autant, il entend répondre au coup de force des députés du tiers

état. Louis XVI réunit donc son Conseil, lequel est très divisé sur la réaction à adopter. Les discussions s’éternisent, et il apparaît déjà que le temps du roi n’est pas celui de la Révolution. Désormais, Louis XVI aura toujours un train de retard sur les événements. Finalement, le souverain décide le 19 juin qu’une séance royale sera organisée très rapidement aux États généraux. Le roi a en tête de mettre en place de nombreuses réformes, mais il ne prévient pas les députés de ses intentions. Cette séance royale a une première conséquence : pour préparer la salle des États généraux à la venue du roi, celle-ci est fermée. Au matin du 20 juin, les députés trouvent donc portes closes. C’est ainsi que commence la deuxième grande journée de la Révolution.

Que se passe-t-il au cours de cette journée du 20 juin ?

Les députés gagnent la salle du Jeu de paume, toute proche de celle des États généraux. Là, ils promettent de ne jamais se séparer avant d’avoir donné une Constitution à la France :

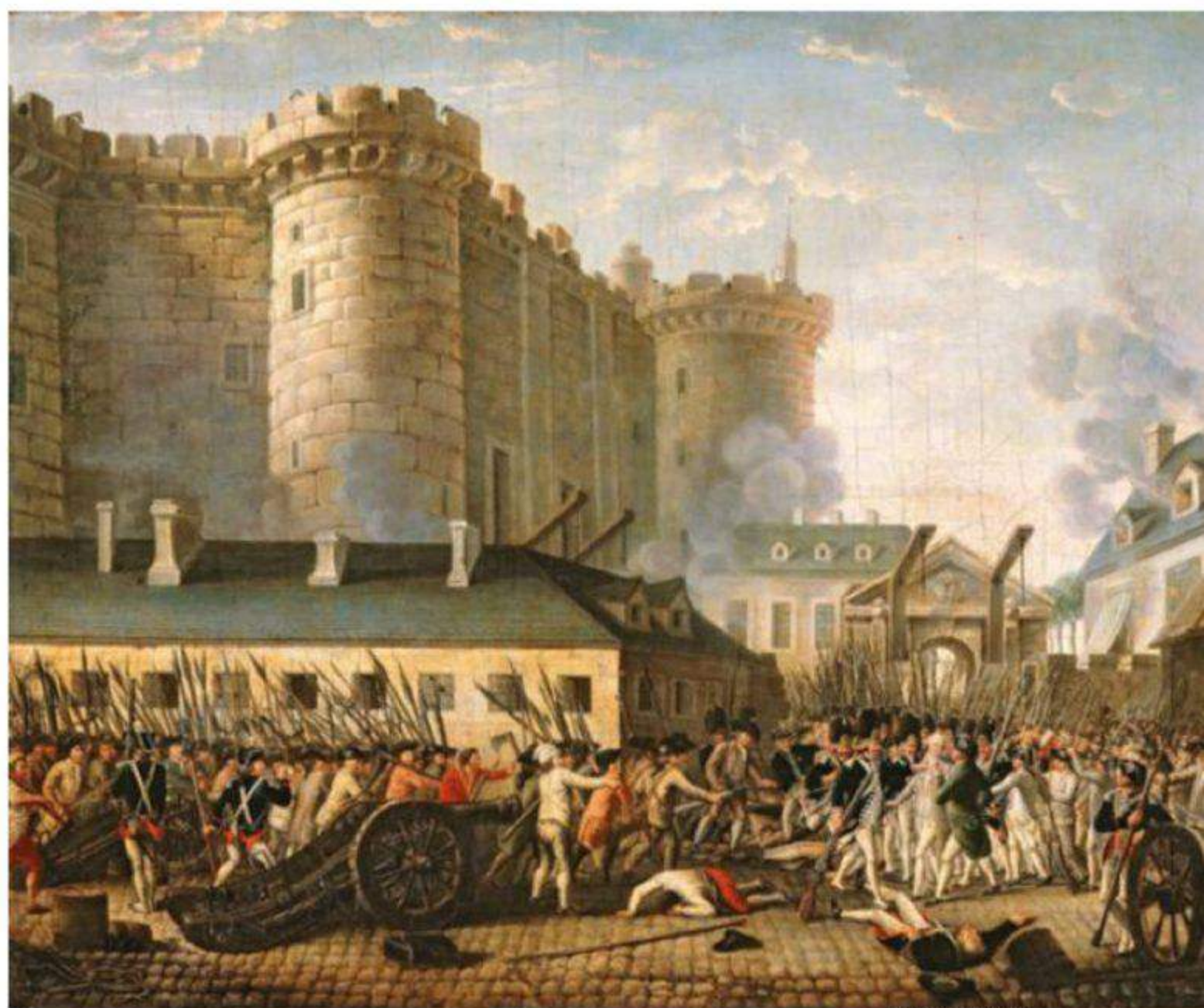
c'est le serment du Jeu de paume. Néanmoins, je crois que l'on fait un peu fausse route quand on considère que l'essentiel, dans ce serment, est l'engagement de donner une Constitution au pays. En vérité, c'est autre chose qui se joue. Il faut avoir en tête que le climat général de ces journées est à la peur et aux soupçons, que les journaux multiplient les alertes sur de prétendus complots de la Couronne ou de la noblesse. Parmi les députés, la rumeur enfle que le roi se prépare à les écraser, et ils craignent pour leur vie. Ce qu'il faut d'abord entendre dans le serment du Jeu de paume, c'est donc que les députés de l'Assemblée nationale se jurent les uns aux autres de rester unis pour se protéger mutuellement. La « Constitution » évoquée – et dont personne ne sait encore ce qu'elle pourrait contenir – est donc secondaire par rapport à ce serment de défense. Ce n'est qu'ensuite que l'on fera de ce moment un acte fondateur, notamment à travers le tableau de David.

Enfin, Louis XVI se présente-t-il devant les États généraux, comme il l'avait annoncé ?

Oui, la séance royale a lieu le 23 juin, troisième grande journée de cette « semaine sainte » qui ouvre la Révolution. Louis XVI fait de larges concessions. Il accepte en particulier de confier le vote de l'impôt aux États généraux qui pourraient même établir le budget du royaume. Cela signifie tout simplement que la souveraineté serait désormais partagée entre le roi et les États généraux. Néanmoins, Louis XVI ne cède rien sur la question du vote, puisqu'il précise que, pour l'essentiel, celui-ci se fera par ordre. À l'issue de sa déclaration, il demande donc aux députés des trois ordres de se retirer et de regagner leur salle respective pour délibérer séparément. Une nouvelle confrontation se met alors en place.

Pour quelle raison ?

Les députés du tiers état et quelques-uns du clergé – qui, rappelons-le, se regardent comme Assemblée nationale – refusent d'obtempérer à l'ordre de Louis XVI. L'histoire a retenu le mot de Mirabeau, qui aurait refusé de quitter la salle des États généraux : « Allez dire à votre maître que nous sommes ici par la volonté du peuple et que nous n'en sortirons que par la force des baïonnettes. » En vérité, les sources



BRIDGEMAN IMAGES

montrent que sa réponse n'avait pas la précision qu'on lui donnera par la suite. Quoiqu'il en soit, l'Assemblée nationale reste sur place et vote alors l'inviolabilité de ses membres. Non seulement elle refuse d'obéir au roi, mais, en plus, elle se proclame inviolable alors que, sous l'Ancien Régime, seul le roi l'est. Pour Louis XVI, c'est un nouvel affront. Il est tenté de réagir, mais il sait que les gardes dont il dispose refuseraient de réprimer les députés. Il laisse donc faire. Plus tard dans la journée, la situation du souverain s'affaiblit encore. La foule et de nombreux députés envahissent le château de Versailles en acclamant Necker, ministre que le peuple adore, mais qui a désobéi au roi en ne se présentant pas à la séance royale. Louis XVI, sous la menace, accepte de conserver Necker auprès de lui. Il apparaît alors évident qu'il n'a plus la main. C'est l'Assemblée nationale, appuyée par le peuple déjà en état d'insurrection, qui détient désormais le pouvoir. À ce moment-là, la Révolution est irrévocablement lancée. ■

▲ LA BASTILLE TOMBE AUX MAINS DU PEUPLE

Si le processus révolutionnaire s'est enclenché dès la fin du mois de juin, la « prise » de la Bastille par le peuple de Paris, le 14 juillet 1789, s'est imposée comme sa première grande victoire symbolique.

Pour en savoir plus

ESSAI
Sept Jours. 17-23 juin 1789. La France entre en révolution
E. de Waresquiel, Tallandier, 2020.



LE SEXE EN ÉGYPTTE

Les Égyptiens étaient-ils pudibonds ? Sur les monuments, le pharaon et le commun des mortels bannissaient toute représentation sexuelle explicite. Des mythes aux rites, la religion se manifeste pourtant sans pruderie ni censure. Et, aux marges de la vie privée, les pulsions érotiques parvenaient à se donner libre cours.

PASCAL VERNUS

ÉGYPTOLOGUE, DIRECTEUR D'ÉTUDES À L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES

ROIS ET DIEUX

Sur ce bas-relief, la reine Hatshepsout, en habits masculins, embrasse le dieu Amon. Chapelle « rouge » d'Hatshepsout, Karnak.



▼ **STATUETTE ÉROTIQUE**

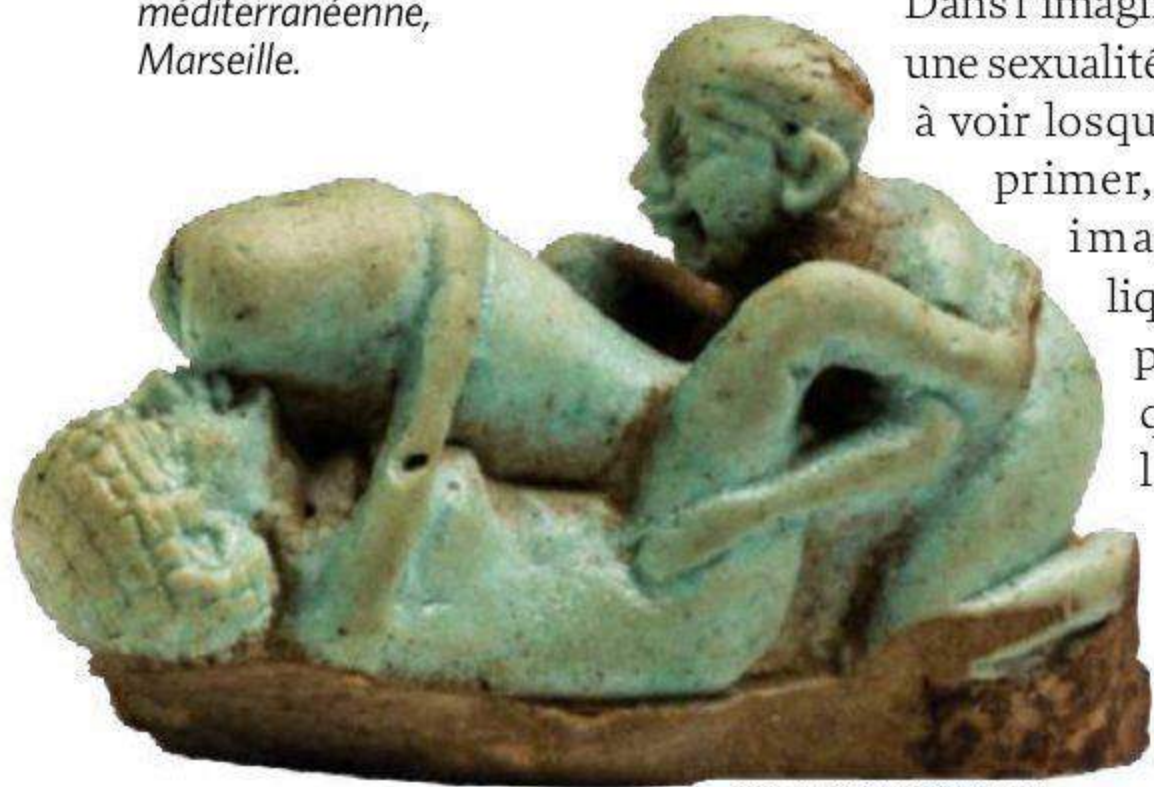
À l'époque gréco-romaine se multiplient les statuette représentant l'acte sexuel accompli par un gaillard au sexe disproportionné. Musée d'Archéologie méditerranéenne, Marseille.

À

contempler tant d'édifices majestueux, tant de composition et de solennité affichées par le pharaon et ses dignitaires, on croirait les Égyptiens flottant entre Ciel et Terre, tous obnubilés par une irrépressible quête de spiritualité. Et pourtant, ils éprouvaient eux aussi les tentations de la chair.

Dans l'imaginaire religieux, une sexualité crue se donne à voir lorsqu'il s'agit d'exprimer, à travers des images symboliques, les grands principes qui règlent la marche du monde. L'une d'elles représente

un homme tenant d'une main son organe viril qui, pourtant, n'aurait guère besoin d'aide pour se dresser dans le déploiement orgueilleux de son insolente vigueur. Il s'appelle Min à Panopolis et à Coptos, Amon dans Opet (Louqsor), à Thèbes. Cette virilité triomphante symbolise le dynamisme nécessaire à la création, ainsi que la capacité à surmonter l'engourdissement et le sommeil. On connaît la belle histoire d'Isis rassemblant les membres éparpillés d'Osiris, son époux assassiné, pour en reconstituer le corps, et concevant sur lui un fils qui le vengera. L'iconographie le représente étendu mort sur sa couche. Mais son phallus demeure superbement dressé, comme pour bien signifier que tout n'est pas perdu, d'abord pour son épouse, ensuite pour lui-même, qui va en quelque sorte renaître grâce à la procréation par ce magnifique organe assurée.



GEB ET NOUT

Nout, la déesse du Ciel, est courbée au-dessus de Geb, le dieu de la Terre, allongé sur le dos, en érection. Décor du sarcophage du scribe Boutehamon. Musée égyptien, Turin.



BRIDGEMAN / ACI

La virilité triomphante entre dans des combinaisons très sophistiquées. Ainsi dans cette représentation où le Ciel, figuré comme un homme ithyphallique, est courbé au-dessus du dieu Geb lui aussi ithyphallique, et qui s'accorde un plaisir oral avec la souplesse d'un contorsionniste. D'ordinaire, la relation entre Ciel et Terre est évoquée par l'association de Geb et de la déesse Nout, divinités de la troisième génération après la création du monde par un démiurge solitaire. Le dernier avait rompu sa solitude primordiale en se masturbant pour faire advenir de sa semence son fils Shou, et en crachant pour faire naître de ses fluides buccaux sa fille Tefnout, l'un et l'autre constituant la deuxième génération. Il y a là un trait transculturel : dans maints imaginaires, les émanations corporelles, quelles qu'elles soient, servent d'ingrédients dans la fabrication des êtres.

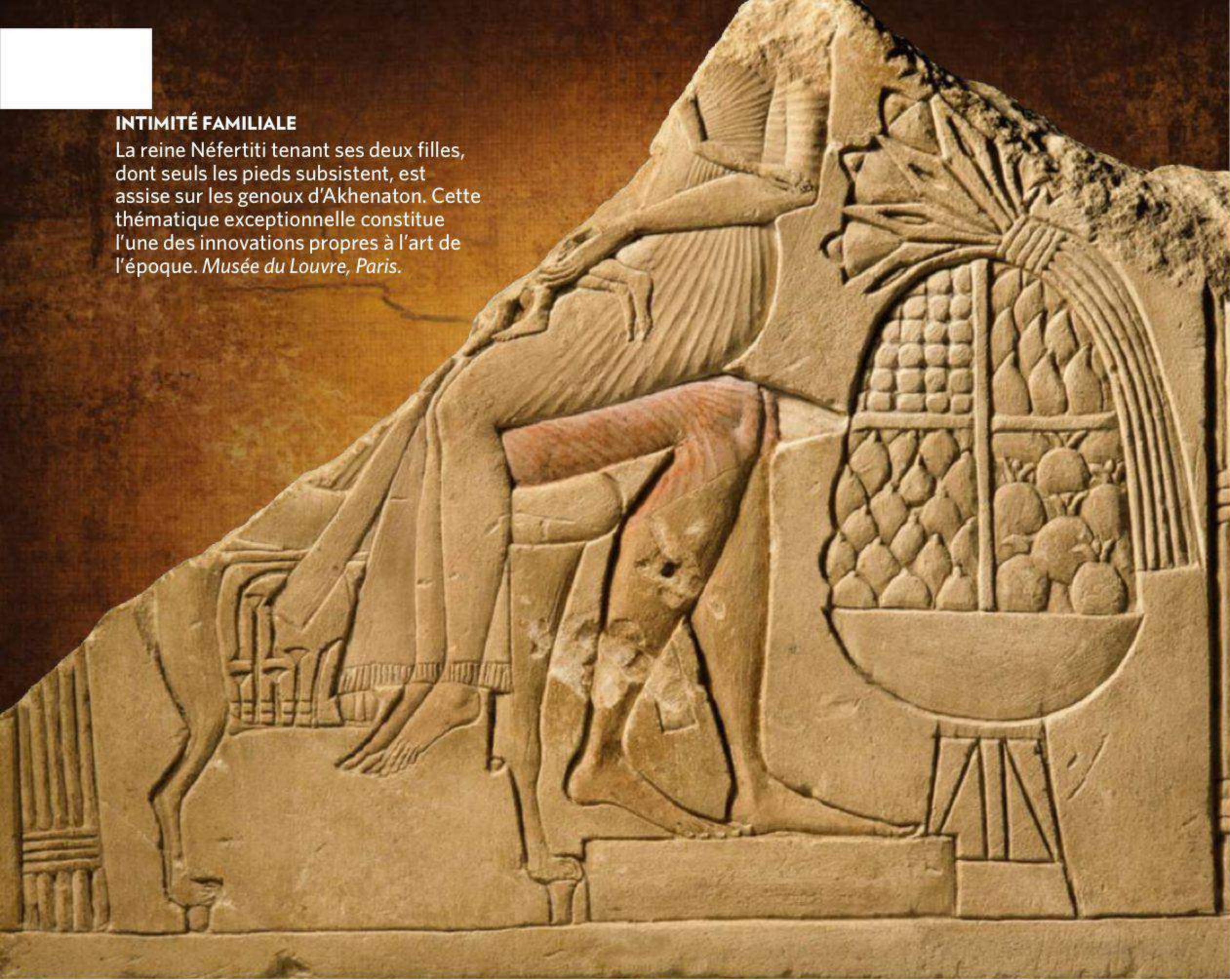
Cela posé, il ne suffit pas de créer le monde ; il faut aussi en assurer la perpétuation face à son inéluctable propension à la dégradation. Le démiurge doit donc chaque jour régénérer sa création en réactivant l'énergie grâce à laquelle il l'avait fait sortir du néant. Il lui faut une amante qui s'emploie sans cesse à réveiller et à stimuler ses ardeurs, et l'incite – ou plutôt l'excite – à maintenir le monde en marche. Cet éros féminin se manifeste, au premier chef, dans la personnalité d'Hathor, déesse de l'Amour. Dans un mythe détourné en conte, *Le Jugement entre Horus et Seth*, la déesse fait preuve de son excellente connaissance de l'éternel masculin, quand bien même il s'incarne dans un dieu solaire. En effet, pour tirer Rê d'une bouderie morose dans laquelle l'a plongé une réflexion blessante, elle entreprend de lui montrer son sexe. Et ça marche ! Le dieu rit, retrouve de la gaillardise

▲ LE DIEU OSIRIS

Osiris symbolise les potentialités de renaissance dans la mort, souvent représentées par une insolente érection, alors même qu'il gît sur son lit mortuaire.

INTIMITÉ FAMILIALE

La reine Néfertiti tenant ses deux filles, dont seuls les pieds subsistent, est assise sur les genoux d'Akhenaton. Cette thématique exceptionnelle constitue l'une des innovations propres à l'art de l'époque. Musée du Louvre, Paris.



▼ ACCOUPLEMENT

Dans cette scène, un lascar au faciès bestial, comme souvent dans la pornographie égyptienne, pénètre une femme qui a passé ses jambes autour de son cou. Deir el-Medineh.

UIG / ALBUM



et sort de sa dépression pour reprendre son activité. C'est la récupération au service de la parodie jubilatoire d'un thème religieux, qui, parallèlement, s'est maintenu comme tel jusqu'à l'époque gréco-romaine. En effet, la foi tardive avait élu parmi les talismans de fécondité la figure d'Aphrodite, transposition d'Hathor, relevant sa jupe pour découvrir son sexe. Plus généralement, Hathor incarne le débriement des pulsions, les plaisirs, l'ivresse, la liesse poussée jusqu'à l'affranchissement des normes dans une jouissance tumultueuse. Voilà pourquoi ses fêtes – et celles des déesses apparentées telles Bastet – donnaient lieu à des orgies.

L'éros féminin a, par ailleurs, de multiples manifestations. Une prêtresse du dieu Amon, la « divine adoratrice », était aussi appelée « main du dieu » parce qu'elle était censée, à travers son rôle sacerdotal, reproduire l'acte du dieu à l'origine du monde. Et le pharaon, en qualité de représentant du créateur, est qualifié de « jeune homme copulateur en érection, qui réjouit le harem par [s]es performances sexuelles ». D'une manière plus générale, l'entourage féminin du pharaon et, par imitation, l'entourage féminin des membres de l'élite assument des fonctions rituelles en tant que « musiciennes », évocation euphémique de la fonction d'éros, la musique étant intimement liée à la sexualité.

L'homosexualité a aussi sa place dans la symbolique religieuse, avec le couple formé par Horus et Seth. Ils sont, d'une part, assignés grosso modo à la même classe d'âge,



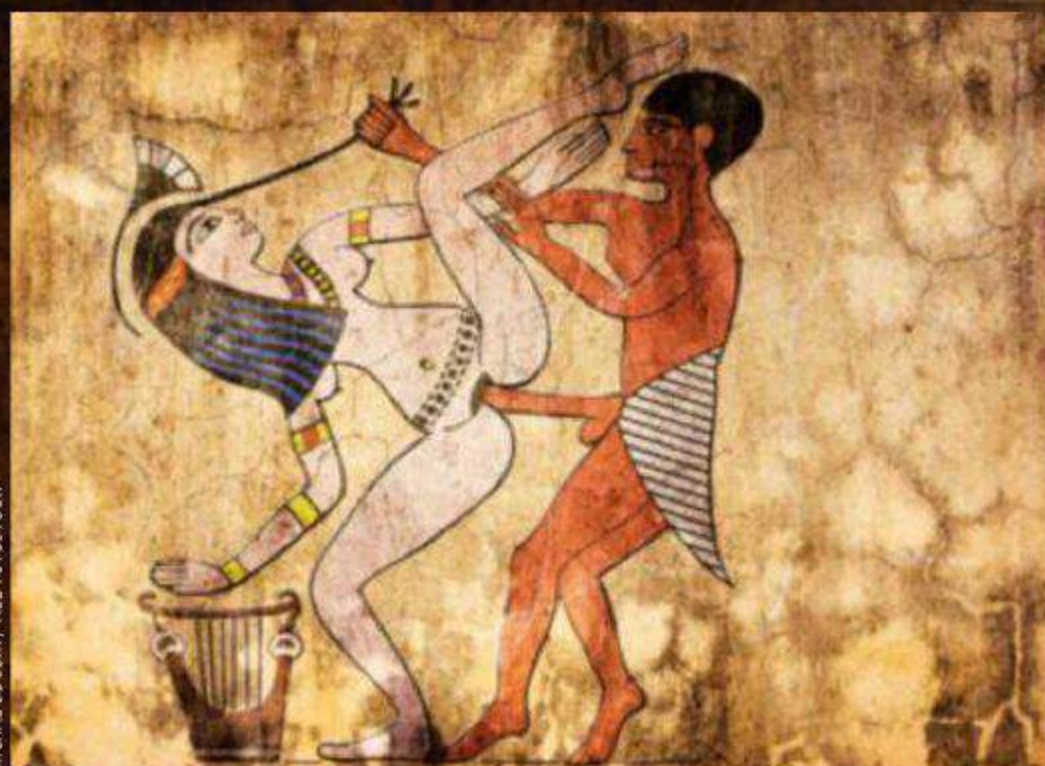
**LE VILLAGE
DES OUVRIERS**

Les ouvriers chargés de la tombe du pharaon constituaient une corporation assignée à résider dans ce village, sur le site dénommé Deir el-Medineh en arabe. De là, un chemin les conduisait à leur ouvrage dans la Vallée des Rois.

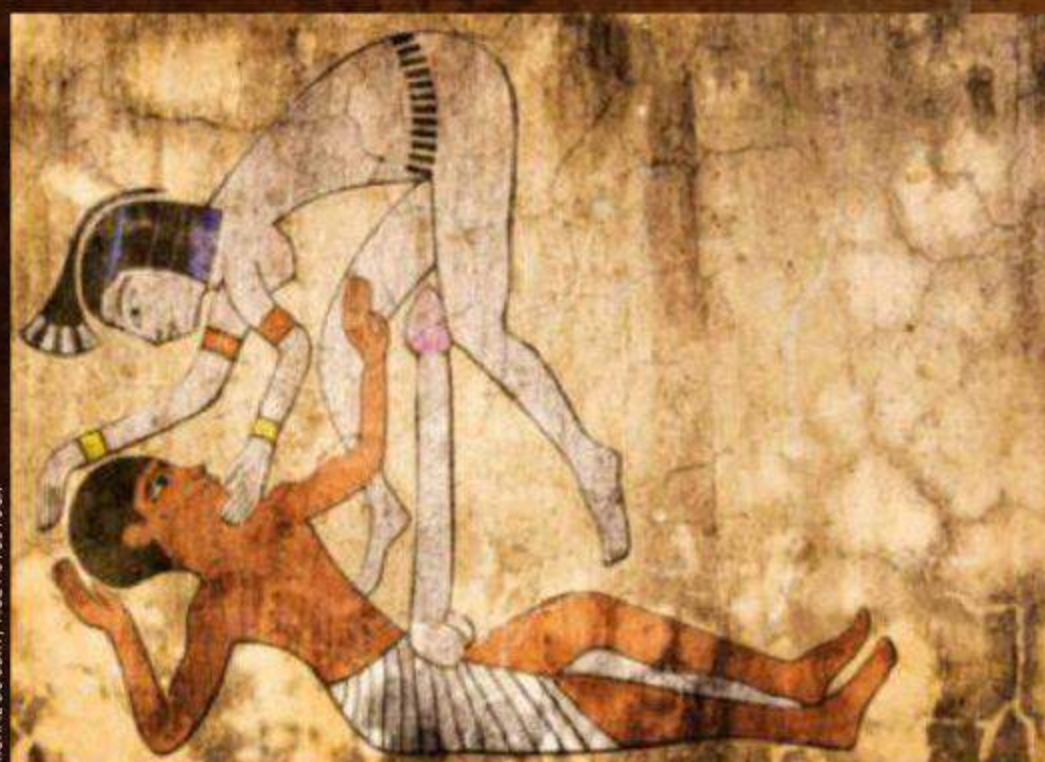
ANGUS MC.COMISKEY / ALAMY / ACI

LE PAPYRUS TRÈS OSÉ DE TURIN

ÉROTISME ET CARICATURE



MICHAL BOUBIN / AGE FOTOSTOCK

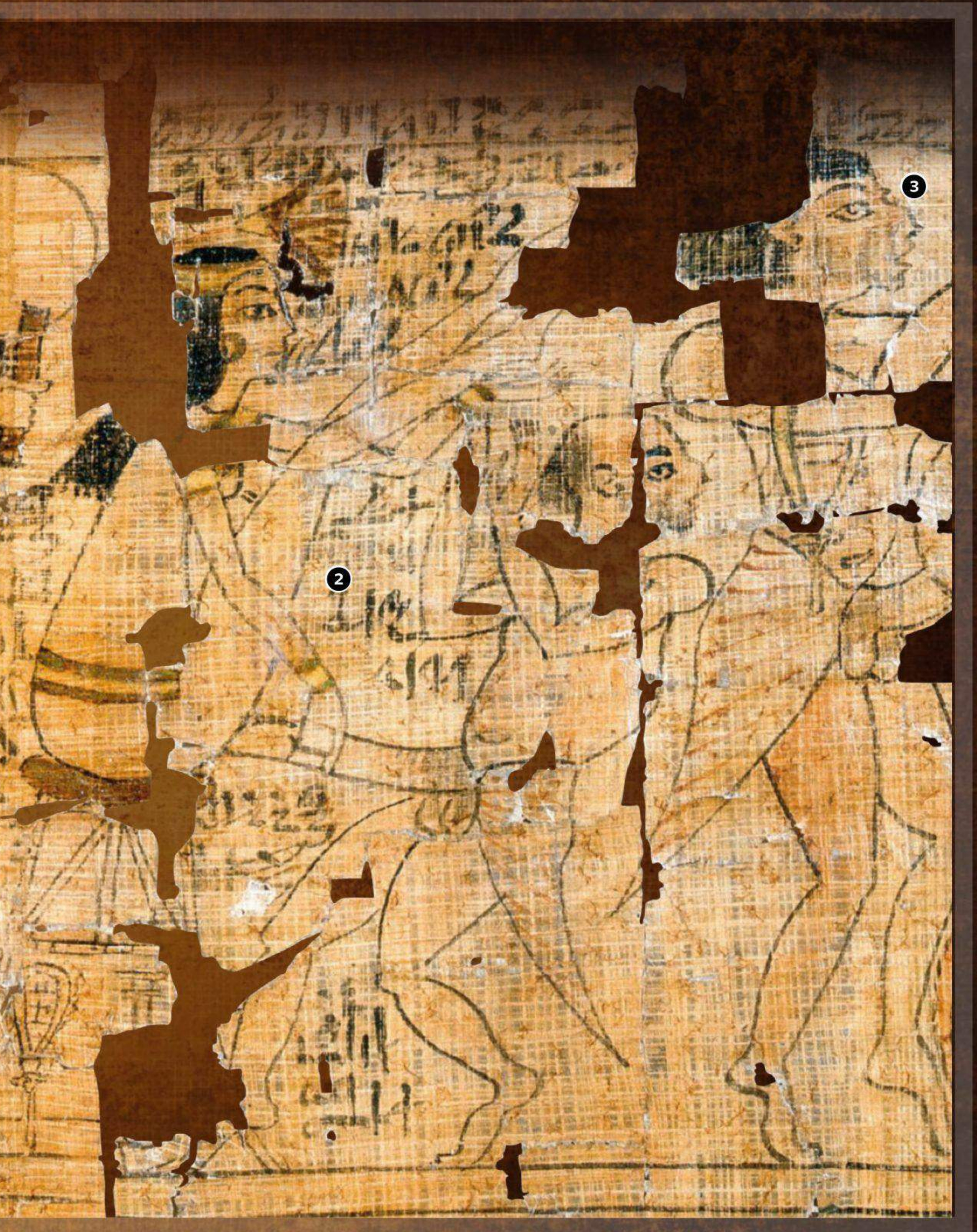


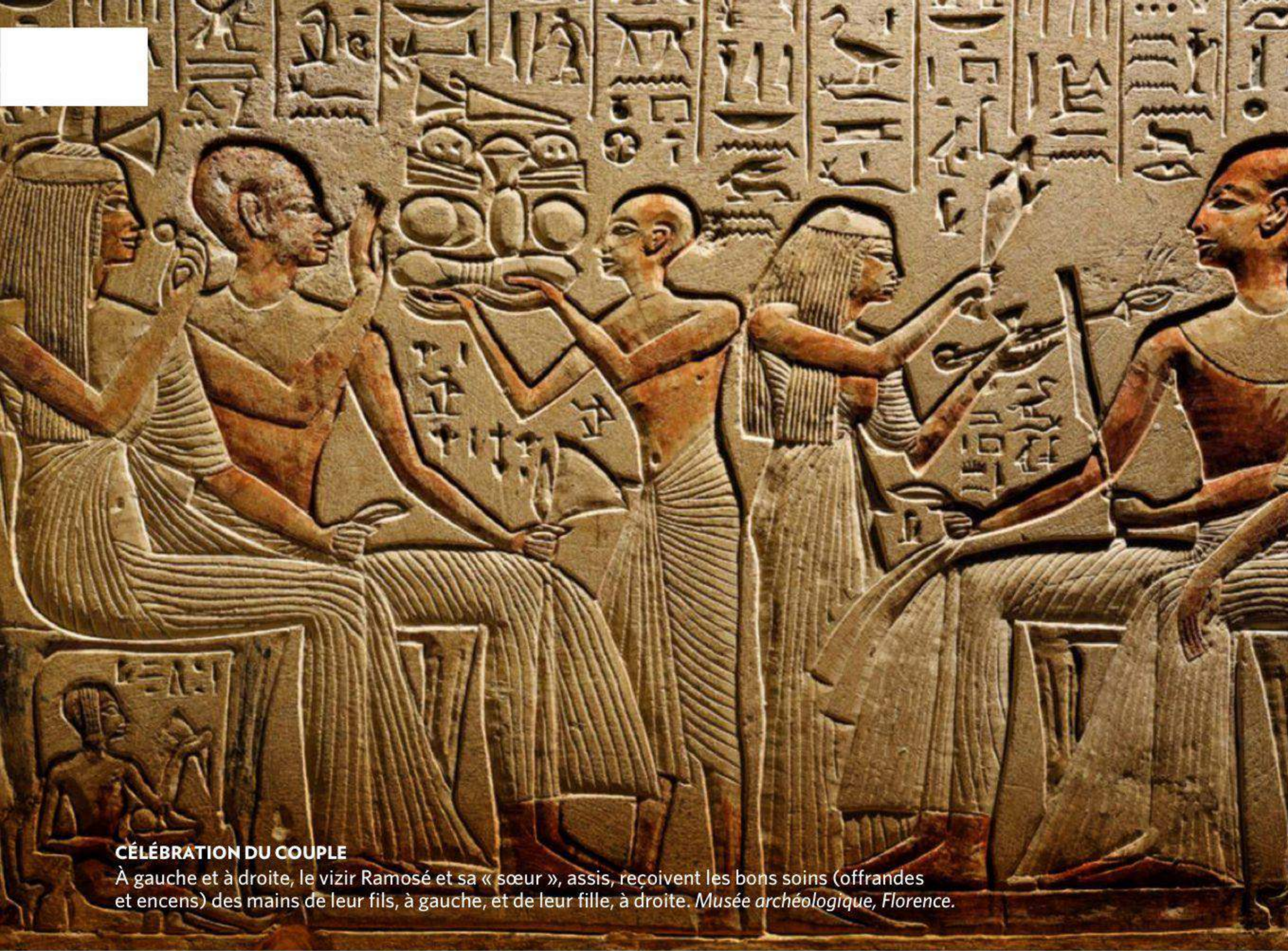
MICHAL BOUBIN / AGE FOTOSTOCK

RESTITUTION (CI-DESSUS) DE DEUX SCÈNES PORNOGRAPHIQUES DU PAPYRUS DE TURIN

LE PAPYRUS « ÉROTIQUE » de Turin est une sorte de longue bande dessinée de 2,59 m, décoré d'un tiers de parodies animalières et de deux tiers de scènes pornographiques, agrémentées çà et là de légendes. Il est actuellement très abîmé, mais des copies faites par Ippolito Rosellini au XIX^e siècle permettent de s'en faire une bonne idée. Quand il en prit connaissance en 1825, l'égyptologue Jean-François Champollion s'offusqua des débauches aussi ostensiblement représentées, et le papyrus fut longtemps relégué dans l'enfer du musée ; il est désormais exposé.

- ① Une prostituée se maquille tout en se donnant du plaisir en se frottant avec un vase au bouchon conique.
- ② Une prostituée aide à la pénétrer un bougre effarouché par sa propre niaiserie.
- ③ Un joyeux drille se prépare à pénétrer l'une de ces dames juchée sur un char, hors champ sur l'image.





CÉLÉBRATION DU COUPLE

À gauche et à droite, le vizir Ramosé et sa « sœur », assis, reçoivent les bons soins (offrandes et encens) des mains de leur fils, à gauche, et de leur fille, à droite. Musée archéologique, Florence.

▼ UN ENFANT ASSOUPI

La pédophilie était réprouvée, à en croire par exemple quelques allusions dans les œuvres morales, comme *l'Enseignement de Ptahhotep*, qui semble en dénoncer les conséquences préjudiciables.

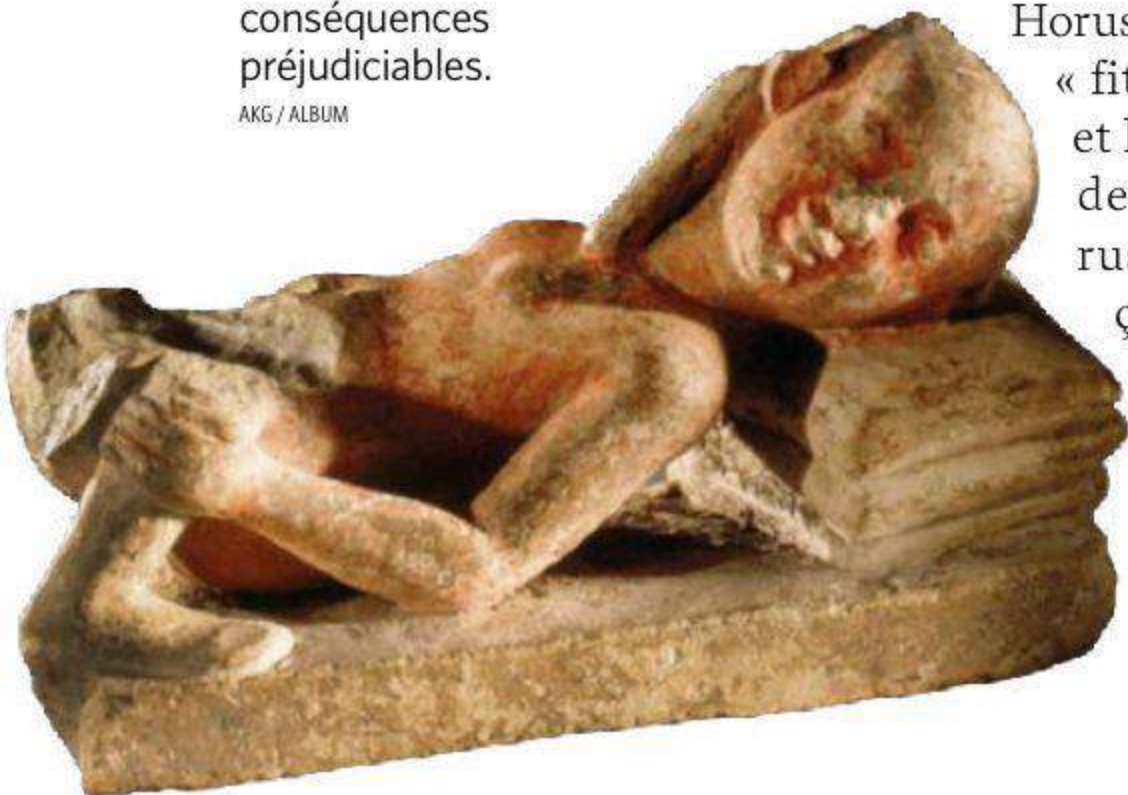
AKG / ALBUM

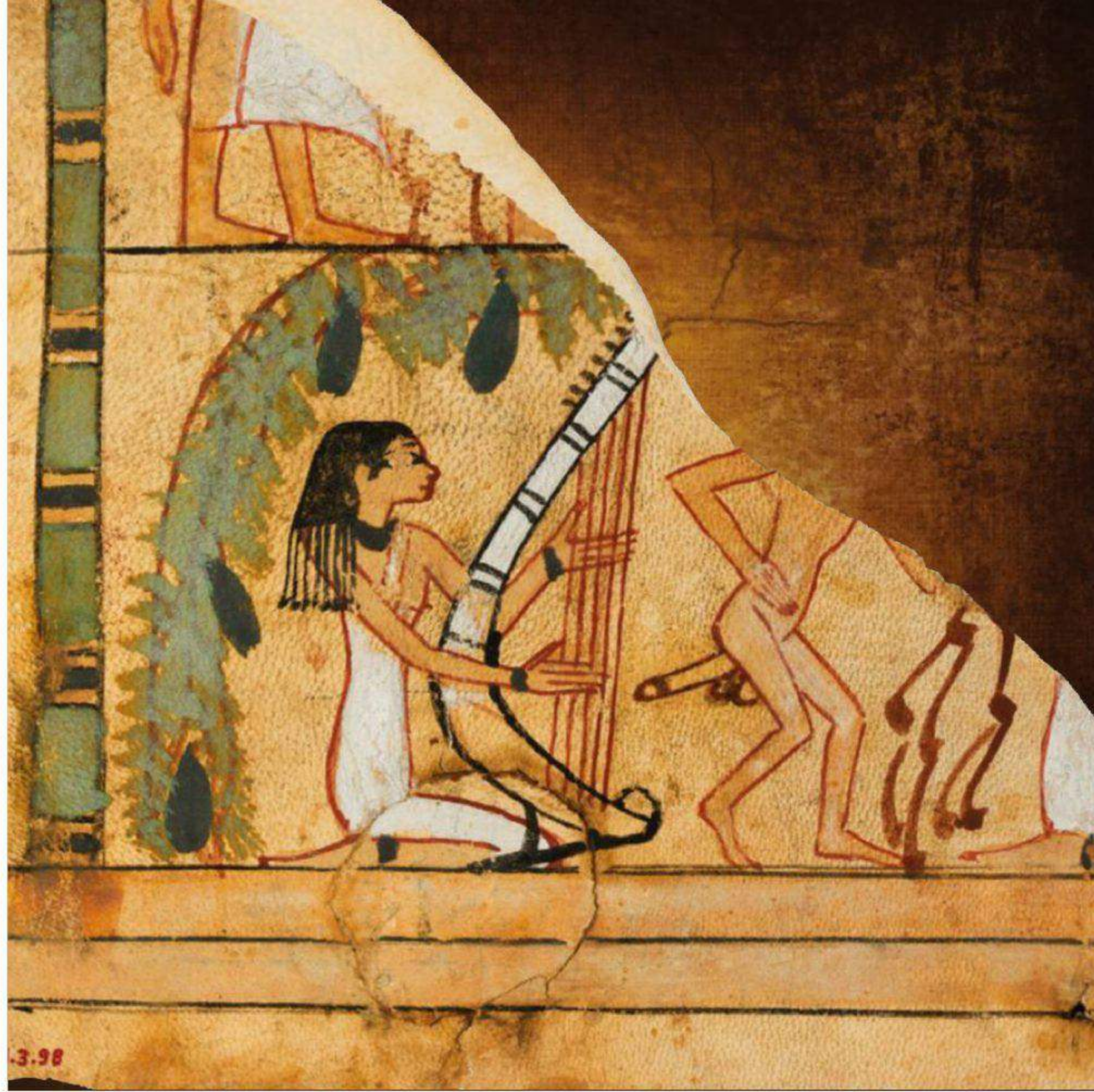
ce qui les prédispose à des relations d'égal à égal, et, d'autre part, opposés par des disparités de force et de parenté : Horus est le fils d'Osiris et donc le neveu juvénile de Seth, maître de la force brutale. Parmi les multiples thèmes mis en œuvre à partir de ce couple, l'un des plus frappants est la relation homosexuelle. *Le Jugement entre Horus et Seth*, texte déjà évoqué, comporte un épisode narratif comment Seth accueillit

Horus dans sa couche, puis « fit durcir son membre et le fit passer entre les deux cuisses d'Horus. Alors Horus plaça ses deux mains entre ses cuisses et il recueillit le sperme de Seth. » Horus se plaint à Isis, sa mère, de ce

traitement. Laquelle remplaça illico la main souillée par une autre, puis recueillit à son tour le sperme d'Horus. Elle en imprégna les laitues dont Seth se délectait, de sorte « qu'il se trouvât enceint à cause du sperme d'Horus ». Message symbolique de l'anecdote : montrer comment la pure force physique, loin d'avoir en elle-même sa propre justification, se retourne contre celui qui en fait un usage abusif ou aberrant, comme Seth qui utilise sa virilité contre son cadet. Le travail sur la nature (la laitue) et l'ingéniosité (Isis) assujettissent malgré elle la force brutale et parviennent à la contenir dans un circuit propice à la bonne marche de la création.

La préoccupation d'une vie sexuelle épanouie se manifeste également dans les croyances funéraires, lorsqu'il s'agit d'assurer celle du défunt une fois parvenu dans l'au-delà. Des formules copiées sur le





sarcophage visaient à assurer à son propriétaire la capacité à forniquer à sa guise quand il aurait retrouvé une seconde vie, quelle qu'elle soit. Par ailleurs, on avait coutume de déposer dans la sépulture des statuettes de femmes tatouées, aux attributs accentués. Appelées « concubines du mort », elles servaient à perpétuer et à satisfaire magiquement les besoins sexuels du défunt.

« Il eut du désir pour elle »

Les tumultes de la libido, l'art égyptien les atténue en général sur les monuments des pharaons et des particuliers, sans toutefois les refouler complètement. Dans le décor des chapelles funéraires, des stèles et des objets d'apparat, la sexualité demeure presque toujours sous le boisseau, au mieux suggérée par quelque code symbolique. Veut-on évoquer les rapports sexuels ? On a recours à des artifices qui permettent

l'allusion sans l'exhibition. Par exemple, si le mythe de la théogamie explique par le texte et l'image que le futur pharaon est né du mariage entre la reine et le dieu Amon prenant l'aspect du roi régnant, l'épisode crucial de leur union physique est bel et bien relaté dans le texte : « Il eut du désir pour elle. » En revanche l'iconographie la représente de manière bien peu réaliste : le roi et la reine sont assis face à face, le dieu tendant le signe de vie (*ankh*) d'une main et posant l'autre sur celle de la reine.

Toutefois, la coquinerie s'insinue çà et là dans le hiératisme ambiant. Parfois, des servantes sont laissées à leur nudité, que vient souligner plutôt que restreindre une jolie ceinture décorée qui laisse apparaître leur sexe. Sur de petits objets comme les coupes ou des cuillers à fard, l'iconographie crée une atmosphère discrètement grivoise, pour ne pas dire égrillarde. Ainsi,

▲ DES ATTRIBUTS EN LIBERTÉ

Conservée sur un morceau de cuir, cette scène montre une femme jouant de la harpe pour accompagner un danseur nu qui se trémousse, faisant brinqueballer en cadence sa virilité déployée. *Metropolitan Museum, New York.*

MMA / RMN-GRAND PALAIS

RAMOSÉ ET SON ÉPOUSE

Ce bas-relief, l'un des chefs-d'œuvre de l'art égyptien, provient de la tombe du vizir Ramosé, qui vécut sous les règnes d'Amenhotep III puis d'Akhenaton. Dans cette scène, encore d'inspiration classique, le vizir est assis à côté de son épouse qui lui serre affectueusement l'avant-bras d'une main, tout en l'enlaçant de son autre bras.

DEA / SCALA, FLORENCE

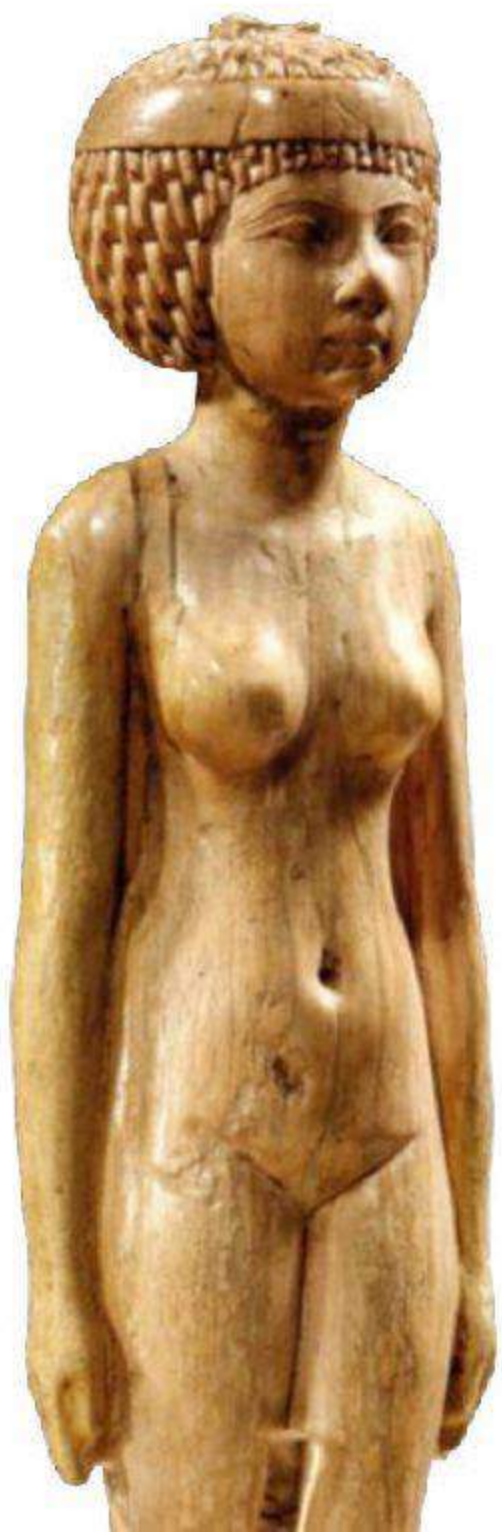






KHNOUMHOTEP ET NIÂNKHKHNOUM

Ils partageaient la même tombe à Saqqarah, où ils mirent en scène l'étroite affection qui les unissait. On a voulu la mettre sur le compte d'une relation homosexuelle, mais elle tiendrait en fait à leur gémellité.



ce vervet dénouant subrepticement la ceinture qu'une jeune fille, jouant du luth, porte pour tout vêtement. Dans des ébauches sur ostraca (des éclats de pierre ou des tessons), des jeunes femmes sont représentées les seins nus et vues de face, en rupture délibérée avec l'un des principes du canon artistique égyptien.

Il arrive que la pulsion sexuelle se donne libre carrière dans des expressions licencieuses, voire tout à fait crues. Outre les graffiti – sur ce point, notre modernité n'a rien inventé –, il existe un papyrus au Musée égyptien de Turin qui associe, d'une part, des parodies animales, et, d'autre part, 12 scènes franchement pornographiques de débauche dans un lupanar. Des gaillards mal dégrossis illustrent un large éventail

de positions amoureuses, de la plus simple à la plus compliquée, mettant en œuvre un char tiré par d'affriolantes donzelles. Si ce document est appelé « papyrus érotique », c'est par un euphémisme dû aux premiers savants qui l'étudièrent, dont Champollion ; l'idée que les anciens Égyptiens aient été – aussi ! – des coquins leur répugnait.

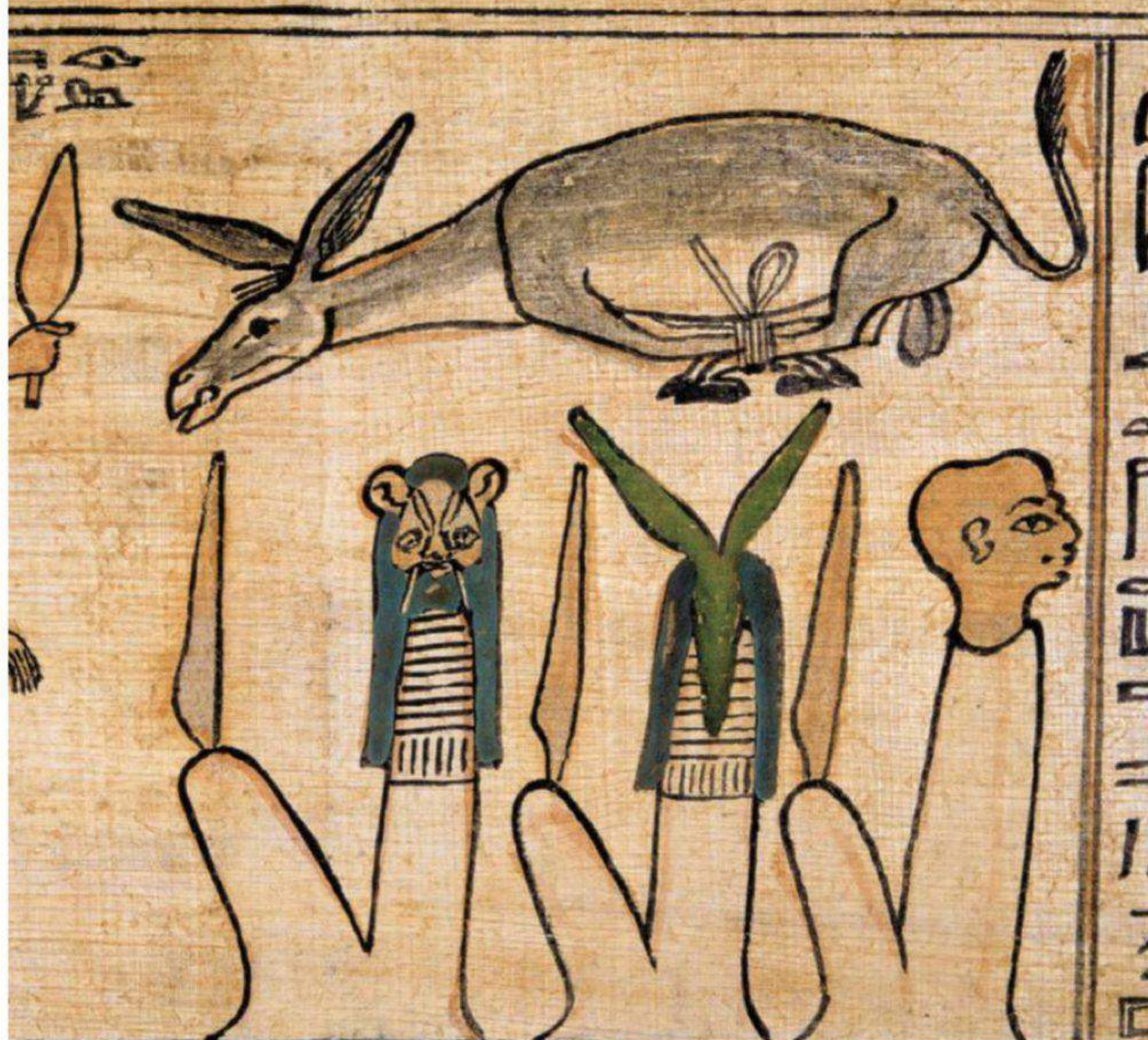
Une libido démentielle

Pardonnons-leur cet angélisme. Pourtant, il n'y avait pas que des anges au pays des pharaons. La littérature dessine quelques portraits de femmes libérées, voire affranchies de tout scrupule. Ainsi, dans le *Conte de Vérité et Mensonge*, une dame de la haute société se prit de désir pour un bel aveugle, tout moribond qu'il fût ; elle s'empressa de lui faire partager sa couche. Mais sa passion s'éteignit au petit matin, et elle relégua prestement son amant d'une nuit au statut de portier. Dans

STATUETTE D'IVOIRE REPRÉSENTANT UNE JEUNE FEMME AU CORPS NU ET GALBÉ, ET PORTANT UNE PERRUQUE OUVRAGÉE. MUSÉE DU LOUVRE, PARIS. BRIDGEMAN / ACI



M. CHAMBERS / AGE FOTOSTOCK



un autre conte, une gourgandine tente vainement de séduire son attrayant beau-frère. Mortifiée de son échec, elle l'accuse de l'avoir violée ; le scénario est connu notamment dans la Bible (histoire de Putiphar).

Les hommes n'étaient pas en reste. Une plainte nous est parvenue qui énumérait les forfaits perpétrés par Paneb, un vaurien néanmoins promu chef des ouvriers qui travaillaient à la tombe du pharaon et résidaient dans le village appelé de nos jours Deir el-Medineh. Parmi les chefs d'accusation, l'adultère commis avec plusieurs épouses de ses collègues. Qui plus est, il savait à l'occasion donner du piquant aux amours prohibées en cumulant coercition brutale et acrobatie, comme en témoigne ce chef d'accusation : « Il dépouilla la femme de son habit et il la jeta sur le faite d'un mur et il la força. » Plus dure fut la chute ! Sinon au sens propre, à tout le moins au sens figuré,

puisqu'il finit très probablement par être destitué de sa prestigieuse fonction de chef d'équipe. Un autre gremlin du même acabit, Penânouqet, qui sévissait plus au sud, à Éléphantine, associait lui aussi sexualité débordante et violence physique, mais en apportant un décalage entre l'une et l'autre. Pour imposer le silence à une femme qu'il avait séduite, il incendia sa maison. Vint-elle se plaindre à lui qu'il l'aveugla, et pour faire bonne mesure, il infligea le même traitement à sa fille. *Me too...* Ce triste sire ne voulait décidément pas s'encombrer des conséquences de sa démentielle libido. ■

▲ L'ÂNE. ANIMAL AMBIGU

Un âne est représenté les pattes liées, prêt à être sacrifié, les bourses bien en évidence. Or, parmi les trois génies couteliers assis sous lui, l'un a une tête d'âne ! Papyrus funéraire de Khonsoumès. Musée d'histoire de l'art, Vienne.

ERICH LESSING / ALBUM

Pour en savoir plus

ESSAIS

Le Sexe au temps des pharaons

J. M. Parra, Culture-Suds, 2006.

Dictionnaire amoureux de l'Égypte pharaonique

P. Vernus, Plon, 2009.

LES CODES DE L'ÉROTISME

DANS L'INTIMITÉ DU COUPLE PHARAONIQUE

Parmi les merveilles entassées à la hâte à l'intérieur de la tombe de Toutankhamon, dans la Vallée des Rois, se trouve un naos en bois recouvert d'or, destiné à abriter une statue. Le décor des parois évoque les relations entre le pharaon et son épouse, Ânkhesenamon, au prix de conventions sophistiquées, masquées derrière une spontanéité factice.

① LA REINE

Assise aux pieds de son époux, elle est vêtue d'une robe plissée laissant voir une poitrine et un ventre galbés. La coiffure complexe, faite d'une perruque surmontée de la couronne à deux plumes, contraste avec la grâce délicate, mais artificielle, de sa gestuelle.

② L'AIGUIÈRE

La reine reçoit dans le creux de sa main l'eau coulant d'une aiguière, évocation d'un rapport charnel. D'une part, par le geste métaphorique ; d'autre part, par le terme égyptien qui le décrit : *séty* (« verser ») est devenu homophone de *sétchy* (« faire l'amour »).

③ LE PHARAON

Hiératique dans ses atours très luxueux, il ne concède qu'une légère inclinaison de la tête. Sa main esquisse à peine le mouvement pour faire pencher l'aiguière. En revanche, le lotus et la mandragore qu'il tient de son autre main connotent l'idée de plaisir.

DÉTAIL DE LA PAROI EXTÉRIÈRE GAUCHE DU NAOS RETROUVÉ
DANS L'ANTICHAMBRE DE LA TOMBE DE TOUTANKHAMON.
MUSÉE ÉGYPTIEN, LE CAIRE.

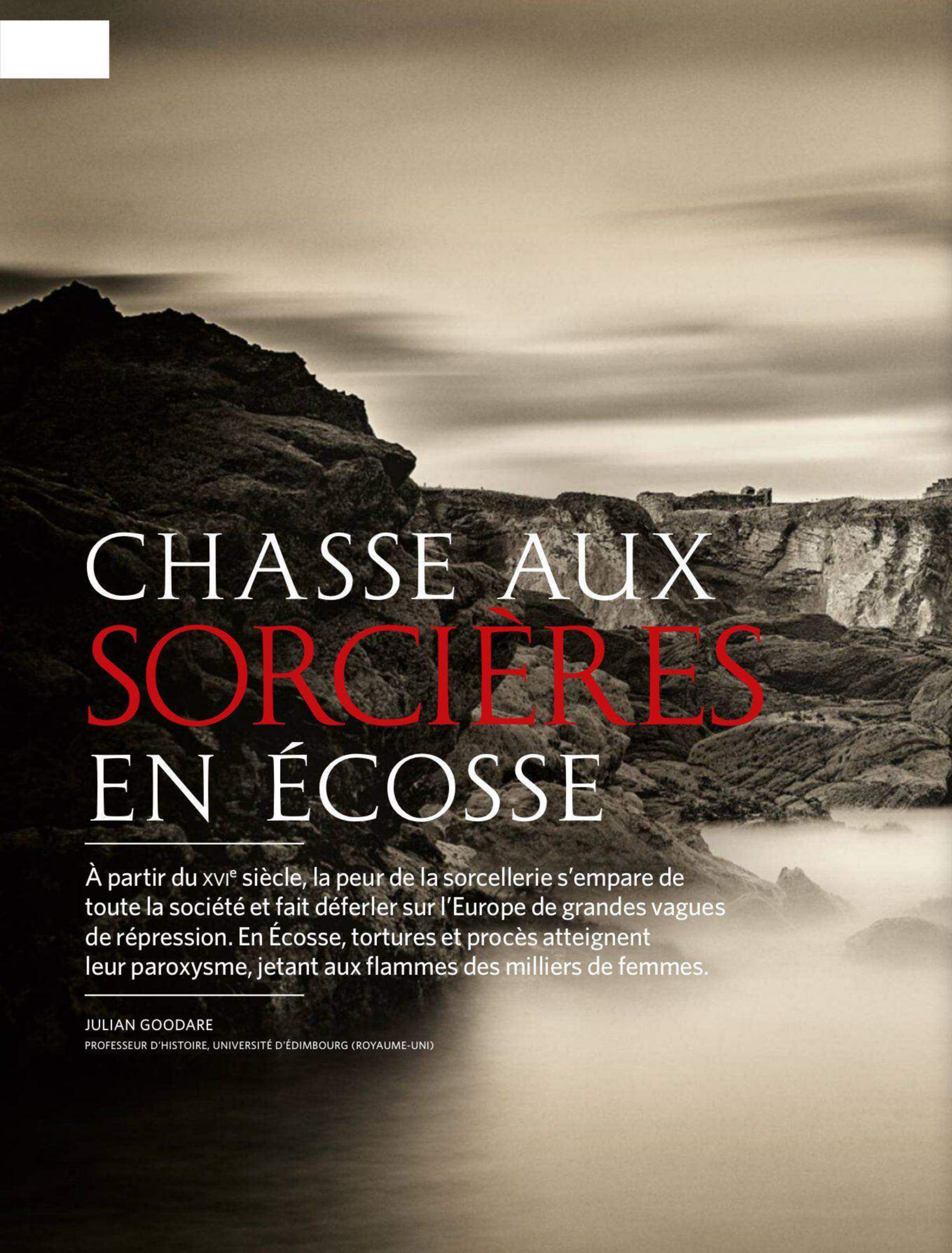




1

2

3



CHASSE AUX SORCIÈRES EN ÉCOSSE

À partir du XVI^e siècle, la peur de la sorcellerie s'empare de toute la société et fait déferler sur l'Europe de grandes vagues de répression. En Écosse, tortures et procès atteignent leur paroxysme, jetant aux flammes des milliers de femmes.

JULIAN GOODARE

PROFESSEUR D'HISTOIRE, UNIVERSITÉ D'ÉDIMBOURG (ROYAUME-UNI)



LE CHÂTEAU DE TANTALLON

Ce château fort érigé vers 1350 se trouve à quelques kilomètres à l'est de North Berwick, où se déroula en 1590 la première vague de chasse aux sorcières, qui entraîna la mise en accusation de plus d'une centaine de personnes.

KEVIN AINSLIE / GETTY IMAGES

CHRONOLOGIE

La folie des sortilèges

1563
Le Parlement écossais approuve la loi contre la sorcellerie peu après la Réforme protestante. C'est le début des procès.

1590-1591
Une première vague de procès a lieu, due notamment à une conspiration supposée contre le roi Jacques VI.

1597
Lors de la deuxième vague de procès, la rumeur évoque une nouvelle conspiration contre le roi, qui publie un traité intitulé *Daemonologie*.

1628-1631
Alors que la chasse aux sorcières gagne l'Europe, en pleine guerre de Trente Ans, une troisième vague de procès touche l'Écosse.

1649-1650
La quatrième vague de procès a lieu sous le régime covenantaire, mouvement plus religieux, dans un contexte de guerre civile.

1661-1662
La cinquième et dernière vague de procès intervient après la restauration de la monarchie, sous le règne de Charles II.

1736
Neuf ans après la dernière exécution, le Parlement britannique abolit la loi contre la sorcellerie de 1563.



▼ ANNE DE DANEMARK

Elle épouse de Jacques VI d'Écosse en 1589. Par Marcus Gheeraerts. 1614. Palais de Holyrood, Édimbourg.

À la fin du xvi^e siècle, les Écossais pensent que le démon sévit dans leur pays. Ils sont convaincus qu'il a le pouvoir de déclencher des tempêtes, de tuer le bétail et de propager des maladies mortelles. Satan veut détruire la société de l'intérieur et recrute des agents à cet effet. Ces intervenants diaboliques sont les sorcières, et les autorités estiment qu'il faut les éliminer pour le bien du royaume.

L'Écosse n'est pas le seul pays à vivre dans la crainte de la sorcellerie à la fin du xvi^e siècle et pendant la première moitié du xvii^e siècle. Depuis qu'au xv^e siècle s'est implantée la conviction que des sorcières adorent le diable, la chasse aux sorcières est devenue épidémique : la Bourgogne, l'Italie, la Suisse, l'Allemagne et la Scandinavie connaissent des épisodes similaires. L'expansion du





ÉDIMBOURG

Les falaises des Salisbury Crags, à Holyrood Park, dominent l'actuelle capitale écossaise. De leur sommet, on aperçoit Dalkeith où, d'après un voyageur anglais, furent « brûlées toutes les sorcières ».

ANDREW MERRY / GETTY IMAGES

UN ROI CULTIVÉ

LE ROI JACQUES VI d'Écosse accède au trône en 1567, à l'âge de 1 an, après la destitution de sa mère, Marie I^{re} d'Écosse. Le roi est élevé dans le protestantisme et reçoit une éducation très soignée : il apprend le grec, le latin et le français, et étudie les plus grands auteurs de l'Antiquité et de la chrétienté. À l'âge adulte, il estime être en droit d'écrire des livres sur des sujets tels que le droit divin des rois (deux ouvrages sont publiés en 1598 et en 1599) et la sorcellerie. Il parraine en outre une célèbre traduction anglaise de la Bible.

JACQUES VI. PORTRAIT ATTRIBUÉ À JOHN DE CRITZ L'AÎNÉ. 1606. DULWICH PICTURE GALLERY, LONDRES.



BRIDGEMAN / ACI

protestantisme depuis le début du xvi^e siècle n'a rien changé, car les protestants persécutent les sorcières avec autant d'ardeur que les catholiques. Quant aux dirigeants, ils veulent montrer leur dévotion à Dieu et considèrent que l'agitation et les troubles sont instigués par le diable. L'Écosse est une illustration de ce processus.

À cette époque, l'Écosse est un royaume indépendant. Même si elle partage à partir de 1603 un même souverain avec l'Angleterre, ce n'est qu'en 1707 que l'union des deux pays forme le royaume de Grande-Bretagne. En 1560, le Parlement d'Écosse adopte le protestantisme et approuve, trois ans plus tard, une loi punissant de mort la sorcellerie. Cette date marque le début d'une répression violente, même si les persécutions de masse ne commencent qu'à la fin du siècle. Entre 1590 et 1662, cinq épisodes terribles de chasse aux sorcières éclatent dans toute l'Écosse : en 1590-1591, en 1597, en 1628-1631, en 1649-1650 et en 1661-1662. Environ 2 500 femmes sont exécutées. Si l'on compare ce chiffre à

une population d'environ un million de personnes, on note un taux d'exécutions cinq fois supérieur à la moyenne européenne.

La première vague débute en 1590, quand Geillis Duncan, une habitante d'un village près d'Édimbourg, éveille la suspicion par ses prétendus pouvoirs thérapeutiques. Torturée, elle révèle le nom de ses prétendus complices. Elle se rétracte par la suite, mais le mécanisme de terreur est déjà enclenché. L'année suivante, Agnes Sampson, l'une des accusées, déclare que pendant la nuit de la Toussaint 1590, 200 sorcières se sont réunies dans l'église de North Berwick, une localité côtière proche d'Édimbourg. Les sorcières seraient arrivées en naviguant sur des filets et auraient rencontré le diable. Dans une harangue, ce dernier les aurait encouragées

▼ LA SORCIÈRE S'ENVOLE...

Cette gravure en bois tirée de *La Chronique de Nuremberg* de 1493 représente le diable et une sorcière montés sur un cheval.



ANG / ALBUM



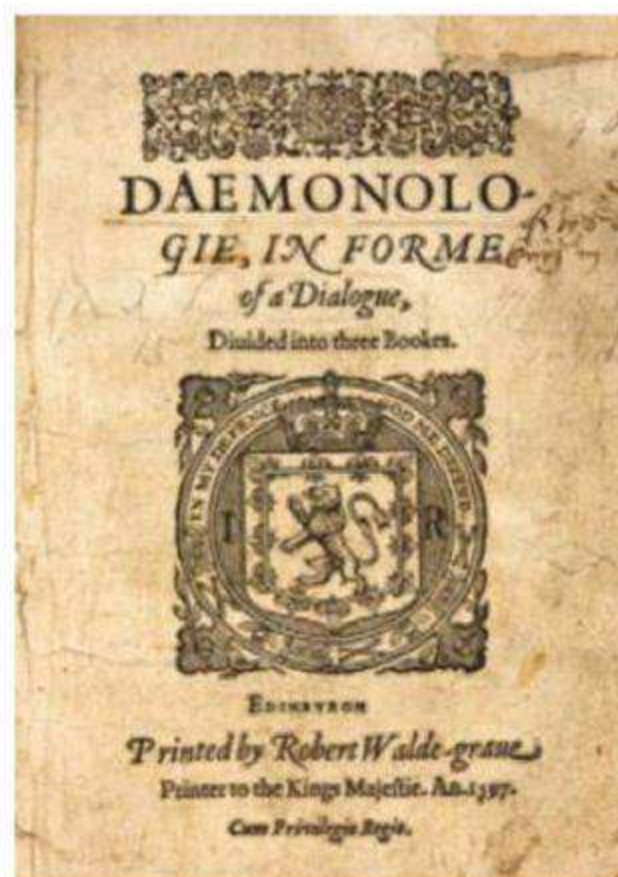
à éliminer le roi d'Écosse, Jacques VI, lors de la traversée en mer qu'il devait effectuer entre l'Écosse et le Danemark, voyage motivé par son mariage avec la princesse Anne de Danemark – la traversée maritime ayant effectivement subi de nombreuses tempêtes. Sampson affirme que certaines des sorcières venaient même du Danemark.

Ayant pris connaissance de ces déclarations, le roi et ses conseillers sont convaincus que des sorcières conspirent contre le royaume. Pour le roi, cela est plutôt flatteur, puisque le diable semble l'avoir désigné comme son plus grand ennemi en ce bas monde. Duncan et Sampson sont deux des femmes exécutées durant la « persécution de North Berwick ». Bien que le nombre total de personnes suppliciées ne soit pas établi, une centaine de personnes furent concernées.

En 1597 déferle une nouvelle vague de terreur. Une fois de plus, la rumeur court sur une conspiration de sorcières

▼ L'ASCIENCE DES DÉMONS

En 1597, le roi Jacques VI détaille ses théories sur la magie noire dans un traité intitulé *Daemonologie*, dont on voit ci-dessous la page de titre.



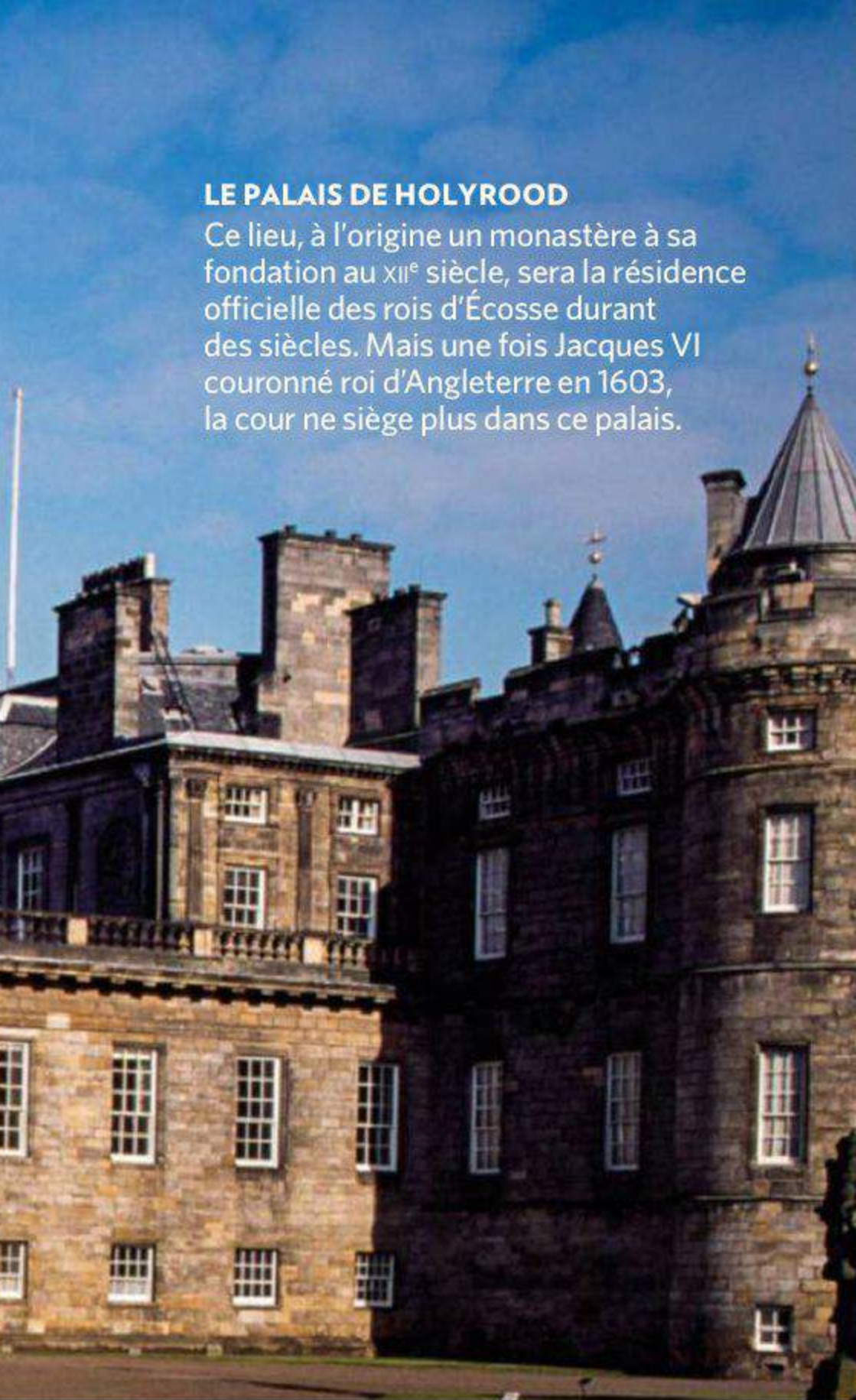
BRITISH LIBRARY / ALBUM

contre Jacques VI. Margaret Aitken, dite la « grande sorcière de Balwearie », affirme posséder un pouvoir particulier lui permettant de détecter d'autres jeteuses de sort. Nombre d'entre elles sont condamnées à mort après avoir été désignées par Aitken. Pourtant, celle-ci se révélera par la suite être une mystificatrice, discréditant de ce fait la chasse aux sorcières. Pour répondre en partie à ce fiasco,

Jacques VI rédige la même année un traité sur la sorcellerie intitulé *Daemonologie*. Il y explique que le diable est à la tête des anges déchus ; ceux-ci, devenus démons, concluent des pactes avec les gens et leur donnent des pouvoirs permettant la pratique d'une magie maléfique. Si l'on en croit le traité de Jacques VI, la sorcellerie serait une conspiration secrète entre hommes et démons prêts à nuire par tous les moyens. Le seul espoir des fidèles confrontés à une conspiration d'une telle ampleur est d'en appeler à Dieu et aux pouvoirs divins de rois tels que le souverain d'Écosse.

LE PALAIS DE HOLYROOD

Ce lieu, à l'origine un monastère à sa fondation au XII^e siècle, sera la résidence officielle des rois d'Écosse durant des siècles. Mais une fois Jacques VI couronné roi d'Angleterre en 1603, la cour ne siège plus dans ce palais.



DES FOYERS LOCALISÉS

LES ÉTUDES relatives à la répartition géographique de la sorcellerie en Écosse sont en contradiction avec l'idée qui associe la pratique de la magie à des régions isolées. Le sud de l'Écosse, aux environs d'Édimbourg, région la plus prospère du pays, est aussi la zone la plus touchée par les chasses aux sorcières qui se succèdent au XVI^e et au XVII^e siècle. En revanche, on enregistre beaucoup moins de cas de persécutions au nord et à l'ouest du pays, dans les zones les plus reculées et isolées des Highlands, les hautes terres d'Écosse.



L'ÉCOSSE, AU NORD DE LA GRANDE-BRETAGNE, SUR UNE CARTE DE GERARD MERCATOR (1595).

Plus de la moitié des chasses aux sorcières en Écosse sont menées lors de brèves périodes à un niveau national. Une nouvelle vague, qui a lieu en 1629, est probablement « importée » en Écosse depuis l'Allemagne, pays où l'essor de la chasse aux sorcières s'accroît à la fin des années 1620, en pleine guerre de Trente Ans. En 1629, le marchand anglais Christopher Lowther est de passage à Édimbourg ; il observe du haut des falaises de Salisbury, qui dominent la ville, « le village où l'on brûle toutes les sorcières », selon ses propres termes. Il s'agit de Dalkeith, une petite localité qui fait état de 14 cas de sorcellerie en 1628 et de 19 cas en 1629. En dehors de ces périodes de crise, on observe des cas de sorcellerie isolés, mais réguliers.

L'obsession du délit sexuel

La persécution s'exerçait généralement à l'initiative des conseils de l'Église d'Écosse, les comités paroissiaux de l'Église protestante. Ses membres, les « anciens », étaient essentiellement des propriétaires terriens locaux,

l'échelon le plus bas de l'élite dirigeante. Ces conseils entendaient durcir la discipline religieuse de leurs paroissiens, notamment dans le domaine sexuel, et châtiaient sévèrement les adultères et les fornicateurs. Cette obsession du délit sexuel se répercutait sur les sorcières, accusées d'entretenir des relations sexuelles avec le diable, un crime dit de « fornication satanique ». N'étant pas des tribunaux pénaux, les conseils ne pouvaient juger personne pour sorcellerie, mais ils pouvaient arrêter et interroger des suspects, obtenir des aveux et rédiger des rapports pour les tribunaux.

Lors des procès, certaines formes de superstition populaire courantes dans la vie des petites communautés locales de l'époque sont interprétées comme des pratiques diaboliques. C'est ainsi que dans les îles Orcades, au nord du pays, une certaine Katherine Craigie est jugée en 1640 pour avoir dit à son voisin Robert Robson, alors souffrant : « J'ai prié pour que vous soyez malade et je vois que ma prière a été exaucée. » Elle finit cependant par



ALAMY / CORDON PRESS

La grande peur de 1591 racontée en images

LE PAMPHLET *Newes from Scotland*, paru en 1591, narre au public anglais les épisodes majeurs de la chasse aux sorcières de North Berwick, qui a eu lieu au cours des mois précédents. Les procès contre Geillis Duncan, Agnes Sampson et John Fian, accusés par les autorités écossaises de pratiquer la sorcellerie, y sont documentés. Le texte était accompagné de plusieurs gravures sur bois illustrant des scènes des aveux obtenus par la torture :

- ① Naufrage d'un bateau devant les côtes écossaises, en raison d'un maléfice lancé par des sorcières. Il s'agit probablement d'une allusion aux tempêtes qu'essuyèrent le roi et la reine lors de leur traversée de la mer du Nord, même si aucun navire royal n'a coulé.
- ② À terre, plusieurs sorcières sont rassemblées devant un chaudron.
- ③ Un autre groupe écoute le diable, tandis que John Fian, un maître d'école, prend des notes. Aussi connu sous le nom de Cunningham, il est l'un des protagonistes majeurs du procès de North Berwick et est violemment torturé.
- ④ Un vendeur ambulant rencontre des sorcières qui le transportent par magie dans une taverne de Bordeaux.

CI-DESSUS, LE ROI JACQUES VI D'ÉCOSSE (ASSIS À DROITE) SUPERVISE LA TORTURE DE SORCIÈRES À ÉDIMBOURG. DÉTAIL D'UNE GRAVURE TIRÉE DE *NEWES FROM SCOTLAND*.

BRIDGEMAN / AGI. COLORISATION : JOSÉ LUIS RODRÍGUEZ





SCOTS

Discovery of VVitchcraft :

PROVING

The common opinions of Witches contracting with Divels, Spirits, or Familiars ; and their power to kill, torment, and consume the bodies of men women, and children, or other creatures by diseases or otherwise ; their flying in the Air, &c. To be but imaginary Erronious conceptions and novelties ;

WHEREIN ALSO,

The lewde unchristian practises of Witchmongers, upon aged, melancholy, ignorant, and superstitious people in extorting confessions, by inhumane terrors and tortures is notably detected.

ALSO {
The knavery and confederacy of Conjurors.
The impious blasphemy of Inchanters.
The imposture of Soothsayers, and Infidelity of Atheists.
The delusion of Pythonists, Figure-casters, Astrologers, and vanity of Dreamers.
The fruitlesse beggerly art of Alchimystry.
The horrible art of Poisoning and all the tricks and conveyances of juggling and Liegerdemain are fully deciphered.

With many other things opened that have long lain hidden: though very necessary to be known for the undeceiving of Judges, Justices, and Juries, and for the preservation of poor, aged, deformed, ignorant people ; frequently taken, arraigned, condemned and executed for Witches, when according to a right understanding, and a good conscience, Physick, Food, and necessaries should be administred to them.

Whereunto is added, a treatise upon the nature, and substance of Spirits and Divels, &c. all written and published in Anno 1584. by Reginald Scot, Esquire.

LONDON,
Printed by Richard Cotes. 1651.

DIVULGATION DE LA SORCELLERIE PAR SCOT

Où il est prouvé que les opinions communes sur les sorcières qui pactisent avec des Diables, des Esprits ou des Familiars, et leur pouvoir de tuer, tourmenter et consumer les corps d'hommes, de femmes et d'enfants et autres créatures, par des maladies ou autres moyens, voler dans les airs, etc., ne sont que des idées et des trouvailles imaginaires et fausses ; en lesquelles l'on détecte aussi les pratiques obscènes et antichrétiennes des chasseurs de sorcières sur des personnes âgées, mélancoliques, ignorantes et superstitieuses auxquelles ils arrachent des aveux par des terreurs inhumaines et des tortures. [...]

LONDRES,

Imprimé par Richard Cotes. 1651.

Plaidoyer pour l'innocence

TOUT LE MONDE ne pensait pas que les sorcières représentaient une menace réelle pour la société. En 1584, 10 ans avant la première chasse aux sorcières, le parlementaire Reginald Scot écrit la *Divulgation de la sorcellerie*. Originaire du comté du Kent, dans le sud-est de l'Angleterre, il argumente en affirmant que de nombreuses « preuves »

de sorcellerie ne sont que de simples superstitions incompatibles avec la foi protestante. Il considère comme innocente toute personne accusée de sorcellerie. Il nie le pouvoir qu'aurait le diable d'altérer le monde physique et avance des explications naturelles à des phénomènes jusqu'alors considérés comme surnaturels. Les supposées

sorcières, plaide Scot, sont en réalité des femmes inoffensives. En 1597, le roi Jacques VI publie son traité *Dæmonologie* en partie pour répondre à Scot. Cependant, le livre de Scot suscite encore beaucoup d'intérêt bien après sa publication, comme l'attestent ses rééditions successives en 1651 (ci-dessus), 1654 et 1665.

LA MARQUE DU DIABLE

La plupart des femmes suspectées de sorcellerie étaient jugées par des tribunaux locaux, mais certaines étaient envoyées à Édimbourg. Avant le procès, il fallait réunir des preuves. La plus irréfutable était la « marque du diable », une lésion laissée par le Malin lorsqu'il passait un pacte avec une sorcière. Les inquisiteurs la recherchaient en piquant le corps avec un poinçon. Ces marques n'étaient souvent que de simples cicatrices, des grains de beauté ou des kystes. Comme elles pouvaient se trouver partout sur le corps, ces « pointages » étaient à la fois douloureux et humiliants pour les victimes. La recherche de la marque du diable faisait partie des pratiques les plus courantes. Elle fut notamment utilisée en 1692 par les chasseurs de sorcières de Salem, une colonie de la baie du Massachusetts, en Amérique du Nord.



BRIDGEMAN / ACI

accepter de l'aider grâce à un rituel destiné à savoir « si celui qui [lui] nuit est un esprit des collines, un esprit de l'église ou un esprit de l'eau » ; celui-ci se trouvait être un esprit de l'église. Pour les inquisiteurs, Craigie a conclu un pacte avec le diable, même si elle n'avait pas envisagé les choses sous cet angle avant d'être arrêtée.

Des contentieux personnels

Au XVII^e siècle, la magie bienfaisante était monnaie courante. En 1605, dans le comté d'Ayrshire, au sud de Glasgow, Patrick Lawrie soigne une fillette malade en pratiquant certains rituels consistant notamment à lui couvrir le visage puis à faire au-dessus le signe de croix. D'autres sortilèges, en revanche, pouvaient être des malédictions proférées à l'encontre de voisins avec lesquels existaient des contentieux d'ordre personnel. En 1605 également, à Prestonpans, près d'Édimbourg, Isobel Grierson déclare à Margaret Donaldson : « Que le feu de l'enfer retombe sur toi et te brûle dans son brasier. » Au cours des

▲ UN EXAMEN MINUTIEUX

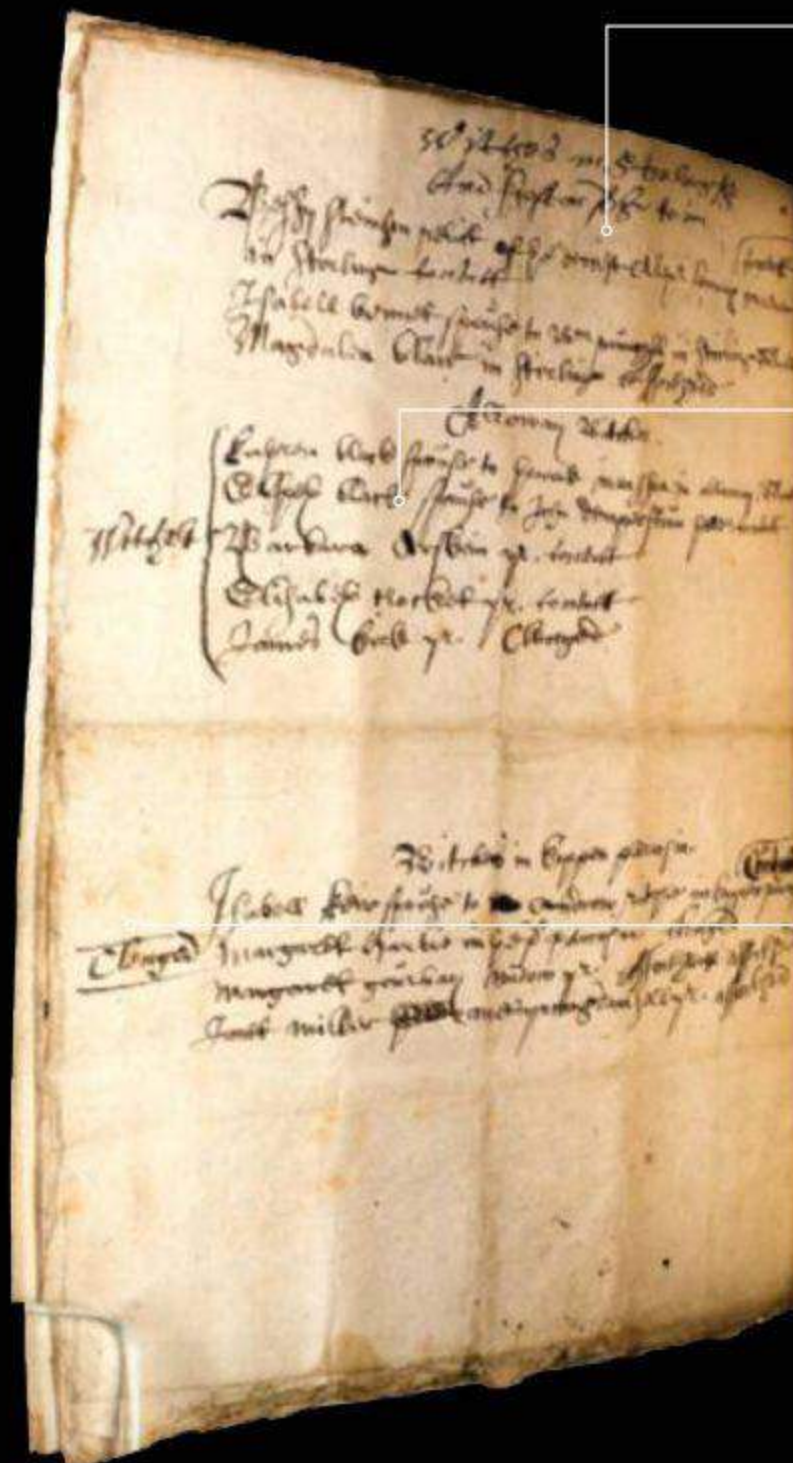
Cette peinture de T. H. Matteson, datant de 1853, reconstitue l'examen d'une femme lors de la chasse aux sorcières de Salem, dans le Massachusetts, un épisode qui fait écho aux événements survenus en Écosse.

neuf semaines qui suivent, la destinataire de la malédiction tombe malade. Lawrie et Grierson seront brûlés sur le bûcher pour sorcellerie. Cependant, il ne faudrait pas imaginer que le peuple souhaitait ce genre de châtiement ; il préférerait généralement résoudre les querelles par la réconciliation et le pardon. Mais personne ne protestait lorsque les autorités optaient pour une extrême rigueur.

La majorité des personnes accusées de sorcellerie en Écosse (environ 85 %) étaient des femmes. On redoutait particulièrement les malédictions émises par les femmes et, si la victime subissait ensuite des mésaventures, cela ne faisait que conforter les croyances des paysans dans la sorcellerie. En outre, les infractions commises par des femmes étaient criminalisées, et l'on traquait l'impiété féminine. Il est d'ailleurs significatif de noter que les sorcières étaient souvent accusées de forniquer avec le diable, mais que les accusations à l'encontre des hommes n'incluaient pas d'élément d'ordre sexuel. La sorcellerie masculine était donc vue comme une version

Sorcières numériques

NOMS DE SORCIÈRES 1658 est une liste de 114 personnes accusées de sorcellerie lors de la vague de procès déclenchée cette année-là. Le manuscrit, qui se trouve à la bibliothèque Wellcome de Londres, a été récemment numérisé. La liste comprend les comtés du sud-ouest et du centre de l'Écosse ; les cas semblent avoir été regroupés pour être présentés à un tribunal régional. Le document, défraîchi par des allers et retours, devait servir au messenger officiel qui allait de paroisse en paroisse pour former des jurés locaux en vue de procès immédiats. Dans certaines paroisses, il recueillait aussi des preuves contre les accusés. Cette liste est l'une des multiples sources numérisées facilitant la recherche relative aux chasses aux sorcières en Écosse. La page Internet de l'université d'Édimbourg *The Survey of Scottish Witchcraft* (« Enquête sur la sorcellerie écossaise ») offre ainsi une très ample base de données avec tous les noms connus de personnes accusées de sorcellerie.



Le document, rédigé par plusieurs personnes, est difficile à déchiffrer. Les noms semblent retranscrits dans un format peu courant.

La liste est organisée par paroisses. Dans celle d'Alloa, du comté du Clackmannanshire, on note cinq noms (quatre femmes et un homme) : Katherine Black, Elspeth Black, Barbara Erskine, Elizabeth Crockett et James Kirk.

La liste contenait des notes postérieures à plusieurs procès et à leurs verdicts. Une femme, Margaret Harvie, est « purifiée », c'est-à-dire acquittée. Un cas peu fréquent, car la majorité des procès pour sorcellerie s'achevaient par des condamnations à mort.

plus modérée et plus bénigne que sa pratique féminine. Hormis certains sorciers dont on croyait qu'ils exerçaient une autorité au sein de leur organisation, composée presque exclusivement d'hommes, la sorcellerie était ainsi une affaire d'ordre patriarcal.

Les aveux des accusées permettaient de prouver l'existence des sorcières et des conspirations qui effrayaient les rois. Des aveux essentiellement obtenus par la torture. Durant les périodes de chasse aux sorcières, les suspects étaient interrogés pour révéler les noms de leurs complices ayant aussi participé aux sabbats, ces rassemblements collectifs avec le diable. La privation de sommeil était la torture la plus courante. Après avoir passé trois jours sans dormir, on perd non seulement la capacité de

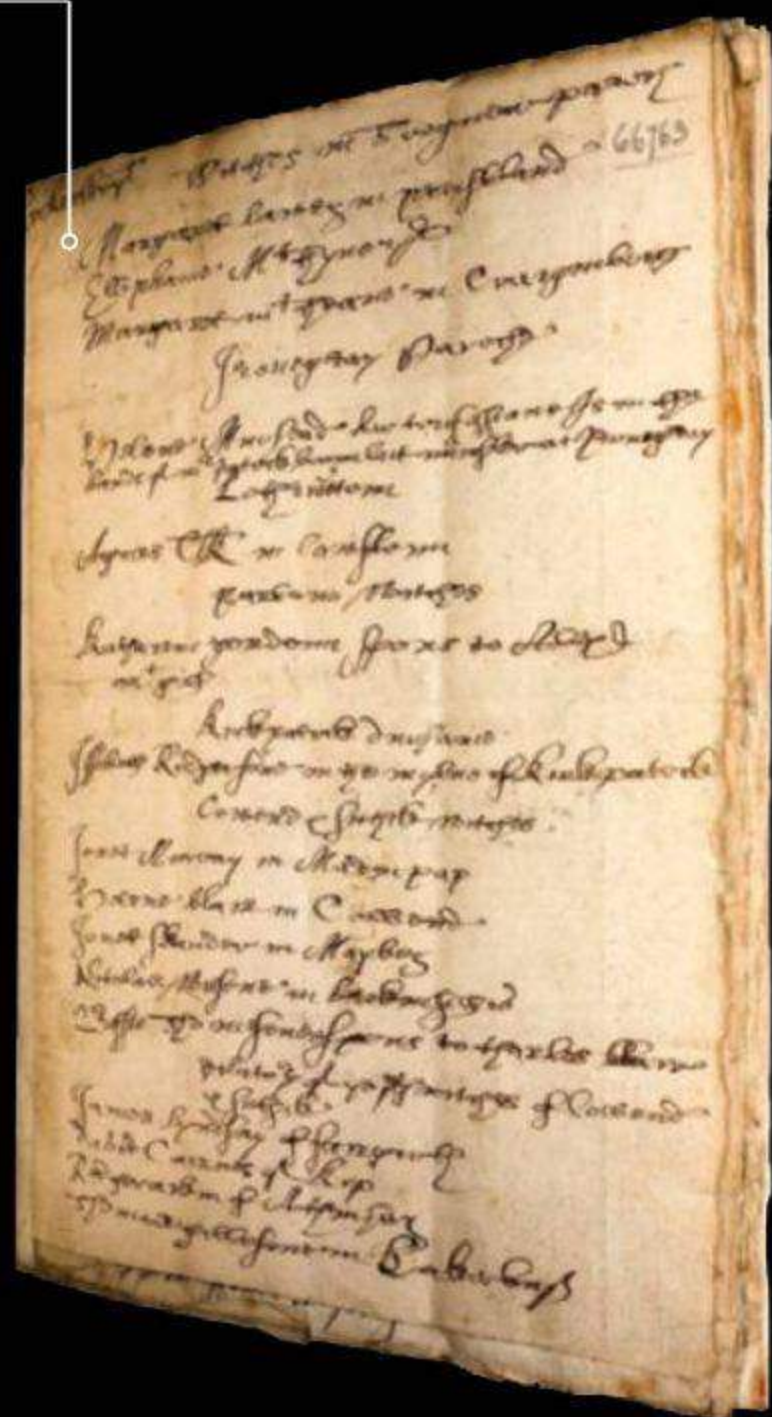
▼ DÉVORÉES PAR LES FLAMMES

La condamnation la plus commune en Europe était le bûcher. En Écosse, cependant, les condamnées étaient étranglées avant que l'on brûle leur corps.

résister aux interrogatoires, mais l'on commence aussi à souffrir d'hallucinations. Il n'est donc pas étonnant que de nombreuses confessions comprennent des détails aussi curieux que de se transformer en animal, de voler sur des balais ou de naviguer sur des filets. Ainsi, le tribunal qui juge Margaret Watson à Lanark en 1644 rapporte la déclaration suivante : « Vous avez avoué que vous avez assisté à plusieurs réunions avec le diable

en compagnie d'autres sorcières ; que vous et d'autres sorcières avez enseveli les corps de personnes mortes auxquelles vous aviez amputé des membres pour réaliser vos desseins diaboliques ; que Mallie Paterson chevaucha un chat, que Janet Lockie chevaucha un coq, que votre tante Margaret Watson chevaucha une





WELLCOME LIBRARY



ALAMY / CORDON PRESS

LYNCHÉE PAR LA FOULE

EN 1705, un dernier épisode localisé de chasse aux sorcières se déroule dans le petit village de pêcheurs de Pittenweem (vue ci-dessus). En 1704, un apprenti forgeron souffre de convulsions dont il accuse six femmes et un homme. Quatre de ces personnes sont arrêtées et torturées. Pour finir, l'homme meurt, et les femmes sont libérées. Mais la foule lynche l'une d'elles en 1705.

aubépine, que vous-même chevauchâtes un tas de paille et que Jean Lachlan chevaucha un vieil arbre. » Il ne s'agit pas là des aveux d'un groupe de personnes réel et structuré, mais des élucubrations d'individus désorientés, angoissés et terrorisés, qui cherchent désespérément à fournir les réponses susceptibles de satisfaire leurs inquisiteurs.

La justice se met à douter

Malheureusement pour les accusés, ces aveux ne faisaient que conforter les inquisiteurs dans leur idée que le diable et ses agents opéraient dans le monde en toute impunité. Plus les sorcières étaient nombreuses à avouer participer aux sabbats en volant dans les airs, plus les inquisiteurs se montraient déterminés à libérer leur patrie de telles infamies. Aucun innocent n'aurait pu reconnaître de telles abominations, ni même les imaginer ; les « coupables » ne confessaient que sous la contrainte. Et leurs aveux constituaient les seules preuves valables, puisque les sorcières pratiquaient leurs activités diaboliques en

secret. C'est pourquoi les tribunaux acceptaient ces aveux sans émettre de réserves.

À la fin du xviii^e siècle, le spectre de la sorcellerie commence à s'estomper en Écosse. Même si les dénonciations et les procès perdurent, la justice remet de plus en plus en question l'authenticité des pactes supposés avec le diable. Sir George Mackenzie, avocat de Sa Majesté d'Écosse de 1677 à 1686, se montre ainsi particulièrement sceptique et fait tout ce qui est en son pouvoir pour que les jugements pour sorcellerie se soldent par un acquittement. Une dernière exécution a lieu en 1727. Neuf ans plus tard, le Parlement britannique abolit la loi de 1563 contre la sorcellerie, qui avaient justifié la persécution de milliers de femmes et d'hommes, torturés et exécutés au nom de la lutte contre le démon. ■


Pour en savoir plus

ESSAIS

La Sorcière au village. xv^e-xviii^e siècle
R. Muchembled, Gallimard (Folio), 1991.

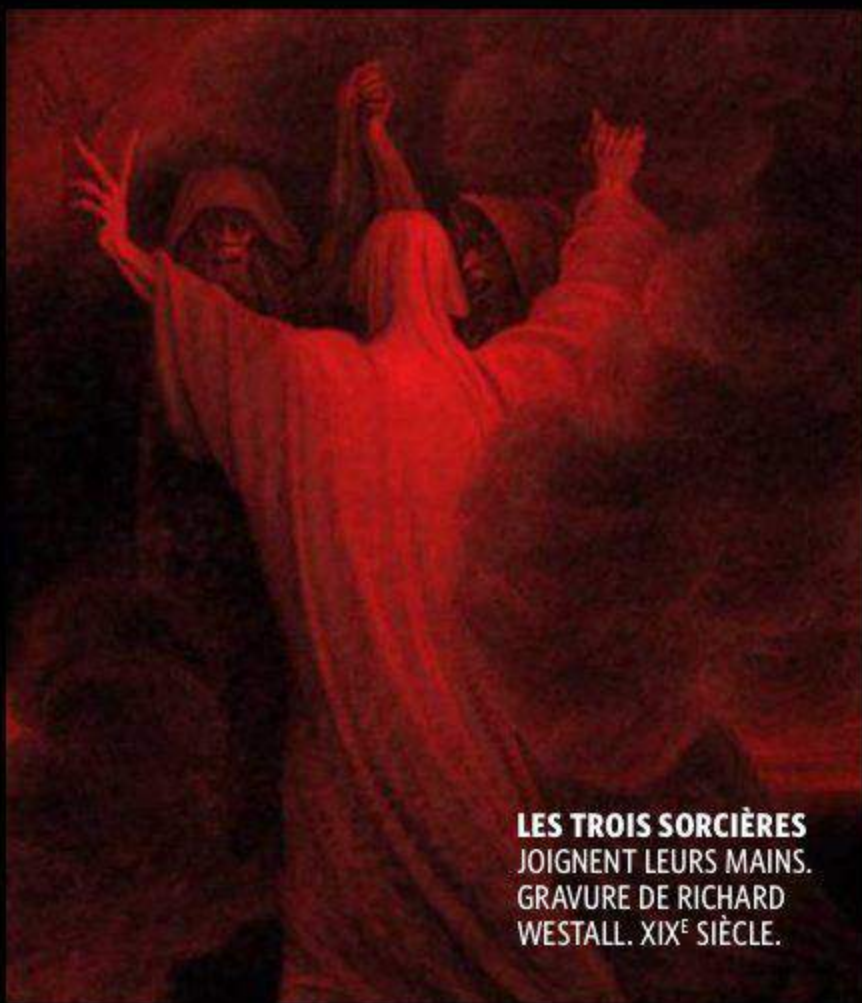
Le Sabbat des sorcières
C. Ginzburg, Gallimard, 1992.

LE SORT DE MACBETH

 *Macbeth*, la célèbre tragédie de William Shakespeare, présente trois personnages fantastiques qui jouent un rôle majeur dans le déroulement de l'histoire : les sorcières qui annoncent au noble écossais sa destinée royale. Macbeth assassine alors le roi Duncan, monte sur le trône et continue de tuer pour garder le pouvoir. Anéanti par son ambition, Macbeth perdra sa femme, ses amis, sa réputation et sa couronne, et finira par être assassiné.

SHAKESPEARE écrit son œuvre en 1606, trois ans après l'accession de Jacques au trône d'Angleterre. La légende voudrait que l'introduction des sorcières ait pu être inspirée par les événements survenus en Écosse durant la décennie de 1590 et que Shakespeare aurait même lu le traité sur les sorcières écrit par Jacques. Il n'existe cependant aucune preuve permettant de conclure à un tel lien.

COMME POINT DE DÉPART de son histoire, Shakespeare recourt à une source historique présentant les « sorcières » comme des êtres fantastiques, des *weird sisters* ou « sœurs du destin » (de *wyrd*, signifiant « destin » en vieil anglais), sorte d'annonciatrices de la destinée dans la lignée des Moires grecques.



LES TROIS SORCIÈRES
JOIGNENT LEURS MAINS.
GRAVURE DE RICHARD
WESTALL. XIX^E SIÈCLE.

BRIDGE MAN / ACI

MUSÉE D'ORSAY / BRIDGE MAN / ACI



LES SŒURS DU DESTIN
ADRESSENT LEUR PROPHÉTIE
FUNESTE À MACBETH. PAR
THÉODORE CHASSÉRIAU. 1855.
MUSÉE D'ORSAY, PARIS.



Aï-Khanoum : une petite Grèce en Afghanistan

En 1961, le roi d'Afghanistan découvre, lors d'une partie de chasse, les vestiges d'une ville hellénistique abandonnée depuis 2 000 ans.

La cité d'Aï-Khanoum (« Dame Lune » en ouzbek) est l'un des sites archéologiques les plus fascinants fouillés dans la région connue dans l'Antiquité sous le nom de Bactriane, dans le nord de l'Afghanistan. La colonie, fondée par des vétérans grecs à la fin du IV^e siècle av. J.-C., est identifiée par certains auteurs comme l'une des célèbres Alexandries asiatiques. Elle se tient au pied de la chaîne des hautes montagnes de l'Hindou Kouch, sur une petite colline dominant la confluence de la Kokcha et de l'Amou-Daria. Pendant deux siècles, elle prospère sur des terres fertiles, riches en ressources minières et idéales pour l'élevage de chevaux, tout en bénéficiant



d'un réseau commercial qui la relie aux civilisations chinoise et indienne.

L'histoire archéologique d'Aï-Khanoum débute un jour de 1961, lorsque le dernier roi d'Afghanistan, Mohammad Zaher Chah, fait une découverte surprenante dans la cour d'une maison du village, au cours d'une partie de chasse : des vestiges de colonnes grecques et d'autres artefacts collectés par les villageois dans les alentours. Le roi fait part de cette

grande trouvaille à Daniel Schlumberger, directeur de la Délégation archéologique française en Afghanistan (Dafa), et propose de parrainer les fouilles. Les premières prospections sont effectuées en novembre 1964 et confirment que, sous la terre accumulée durant des siècles, se trouvent les ruines d'une ville grecque. Le *Kabul Times* du 20 décembre de la même année publie sur sa première page une carte du site, ainsi qu'une interview du professeur Schlumberger en pages intérieures. La nouvelle de la découverte est relayée peu après dans *Le Monde* et dans *The Guardian*.

Sur les pas d'Alexandre

Une bonne partie des informations que nous détenons sur l'hellénisation de l'Orient par Alexandre le Grand et

ses successeurs provient des découvertes réalisées alors à Aï-Khanoum. D'autres fondations d'époque hellénistique en Afghanistan, comme Alexandrie d'Arie ou Alexandrie d'Arachosie,

VUE panoramique d'Aï-Khanoum. On peut distinguer sur la droite les centaines de trous creusés par les pillards.

DANITA DELMONT / ALAMY / ACI



145 av. J.-C.

Après deux siècles de prospérité, Aï-Khanoum est abandonnée après l'invasion des Yuezhi.

1961

Le roi d'Afghanistan découvre des vestiges de colonnes et d'objets grecs au cours d'une chasse.

1964-1979

Les fouilles refont surgir la ville grecque, mais l'invasion soviétique provoque l'arrêt des travaux.

2003

Les archéologues retournent sur le site. Ils constatent les pillages et sa quasi-destruction.

STATÈRE EN OR AVEC LE PORTRAIT D'ANTIOCHOS I^{er}, MIS AU JOUR À AÏ-KHANOUM.



se trouvent toujours sous les villes modernes d'Harat et de Kandahar. Et même après des années de fouilles, les archéologues de la Dafa n'ont rien pu mettre au jour de pertinent dans l'actuelle Balkh, qui fut la plus grande ville de la Bactriane.

Aï-Khanoum est en revanche comme une « petite Grèce » sur les rives de l'Amou-Daria. Les campagnes de fouilles de la Dafa, dirigées par Paul Bernard entre 1965 et 1978,

mettent au jour une multitude de monnaies, d'inscriptions et de mosaïques. On découvre également les vestiges d'un grand gymnase, d'un complexe palatial monumental avec des cours intérieures entourées de colonnes doriques et corinthiennes, et même d'un théâtre pouvant accueillir jusqu'à 6 000 personnes, soit presque autant que celui d'Épidaure, en Grèce. En outre, les ruines sont très bien conservées, puisque la

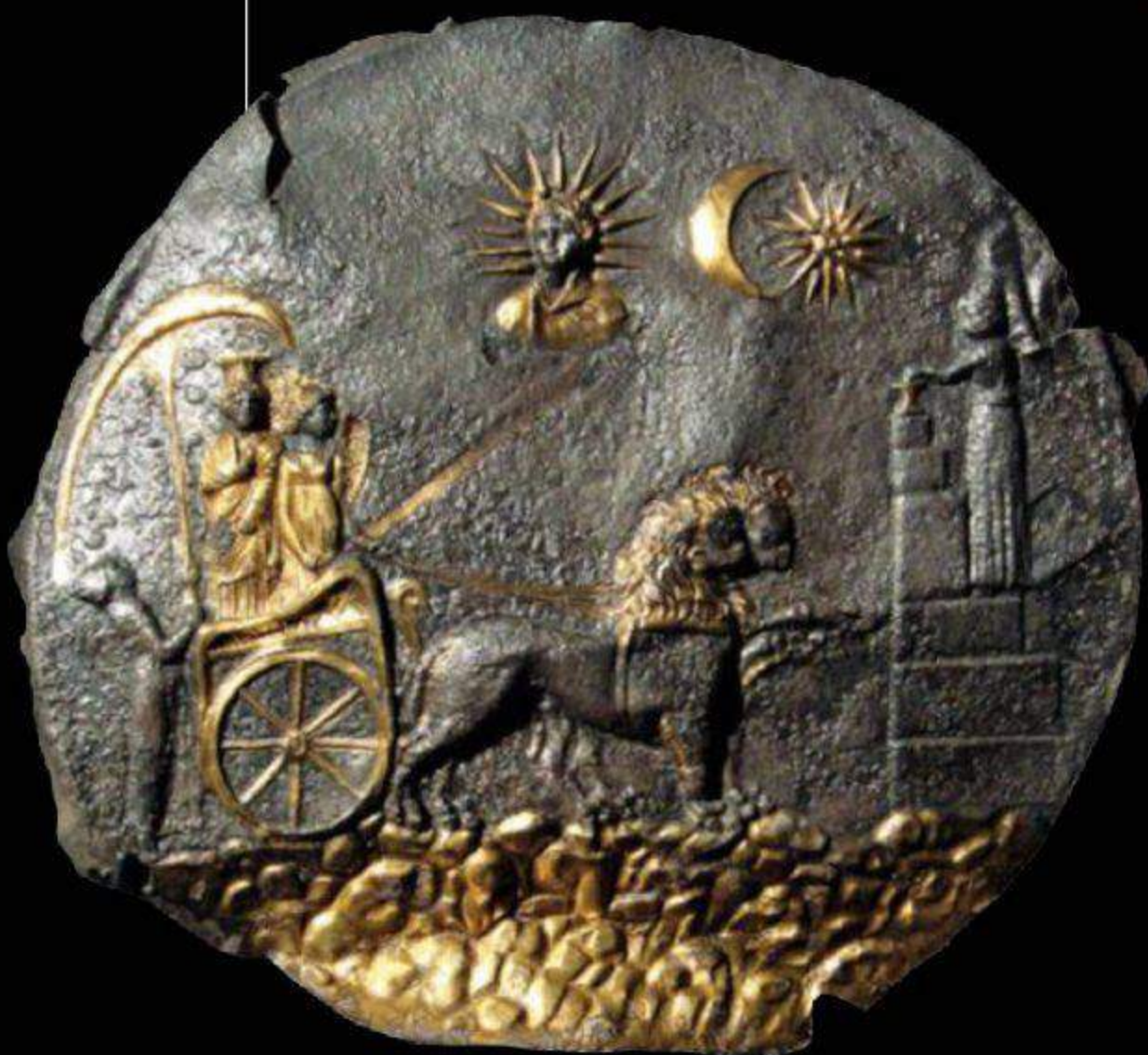
KHOJA BAHAUDDIN

L'ORGANISATION humanitaire française Acted a travaillé en 2001 sur le sauvetage du patrimoine archéologique afghan. Les pièces du site d'Aï-Khanoum qui ont survécu sont réunies dans une maison de thé du village de Khoja Bahauddin, comme les chapiteaux gréco-bactriens présentés ci-dessous.



PATRICK ROBERT / GETTY IMAGES

Disque découvert dans le sanctuaire. On y voit la déesse Cybèle, le buste d'Hélios et un prêtre iranien.



Gargouille imitant un masque de comédie. Elle ornait une fontaine située près du théâtre.

Le sauvetage d'un patrimoine en péril

LE TRAVAIL des archéologues et des conservateurs du Musée national de Kaboul a permis de récupérer des œuvres d'Aï-Khanoum considérées comme perdues. Ainsi, en 2001, Paul Bernard, ancien directeur des fouilles, déclarait que « le buste d'un vieillard barbu sculpté sur un pilier qui était encore au musée récemment n'a probablement pas survécu à la fureur iconoclaste des talibans. » La pièce, retrouvée, a été présentée en 2006 lors d'une exposition à Paris.

ville a été abandonnée vers 145 av. J.-C., après avoir été détruite par les Yuezhi, un peuple nomade venu de Chine. Les archéologues ont ainsi trouvé une pile de squelettes humains datant de cette époque dans l'orchestre du théâtre.

Une autre trouvaille intéressante est la stèle découverte en 1966 dans le tombeau de Kinéas, considéré comme le fondateur de la ville. Le philosophe Cléarque de Soles y a fait graver, vers le milieu du III^e siècle av. J.-C., une partie des maximes de Delphes. Apollon, divinité honorée dans cette cité grecque, semble parler directement à travers son

oracle: « Dans l'enfance, sois modeste. Dans la jeunesse, sois robuste. À l'âge mûr, sois juste. Dans la vieillesse, sois judicieux. À l'heure de la mort, sois sans affliction. »

Lors de campagnes ultérieures, des ostraca (tessons de poterie) de caractère administratif et rédigés en grec sont mis au jour dans la « trésorerie du palais », ainsi que les fragments

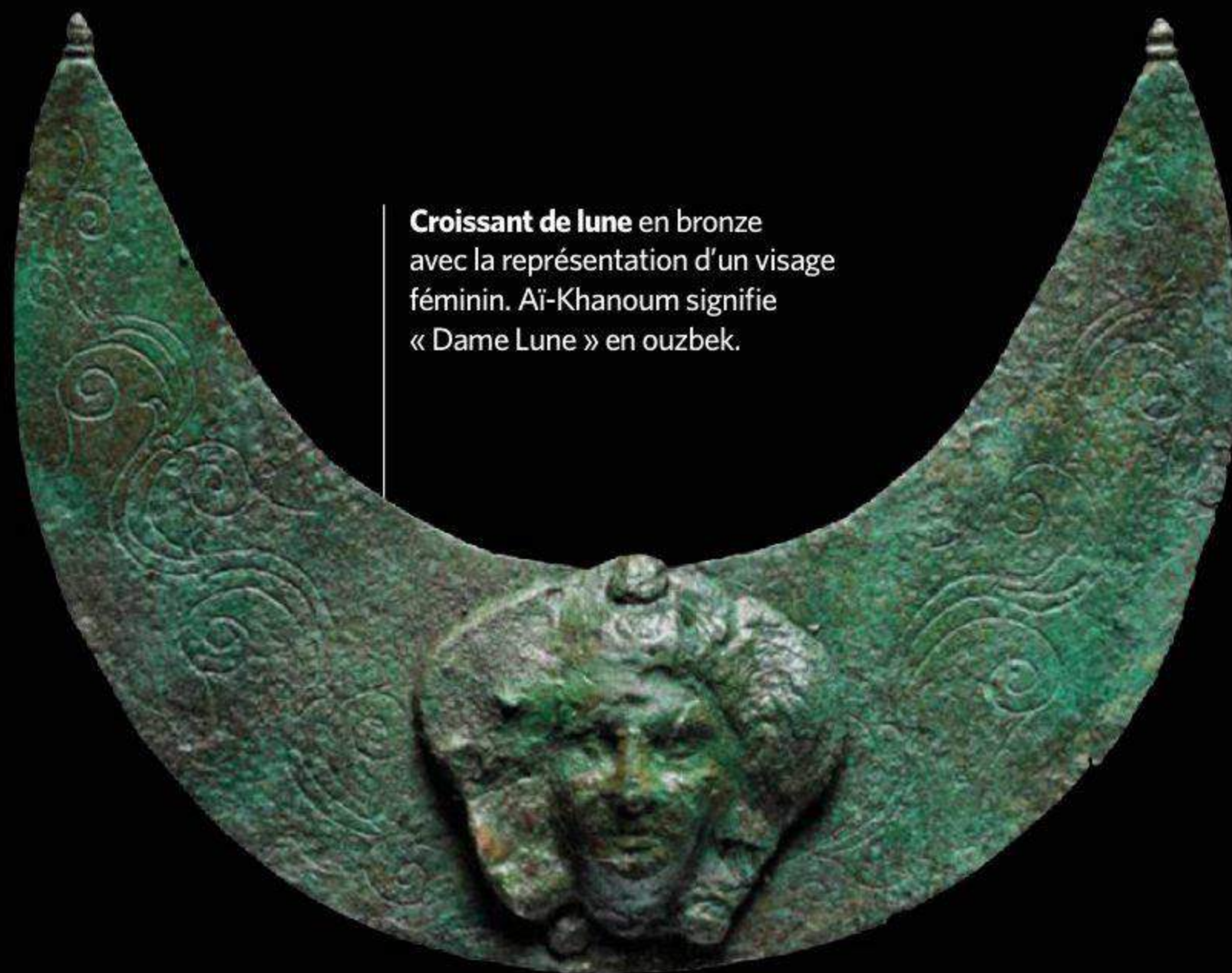
d'un papyrus contenant un dialogue perdu d'Aristote, à la grande surprise des archéologues. Lors de ces années de fouilles, des statuettes, des terres cuites et des dizaines de monnaies grecques portant le nom de rois gréco-bactriens et indo-grecs ont été mises au jour. Toutes ces trouvailles ont été cataloguées et remises au Musée national de Kaboul, sauf quelques artefacts, ainsi que les photographies et les journaux de campagne, qui ont été envoyés au musée national des Arts asiatiques (Guimet) de Paris.

La forte identité grecque d'Aï-Khanoum n'est pas

Outre les vestiges et les objets d'art, les archéologues ont découvert un texte d'Aristote jusque-là perdu.

FRAGMENT DU PIED D'UNE STATUE DE ZEUS, DÉCOUVERT DANS LE TEMPLE D'AÏ-KHANOUM.
AKG / ALBUM



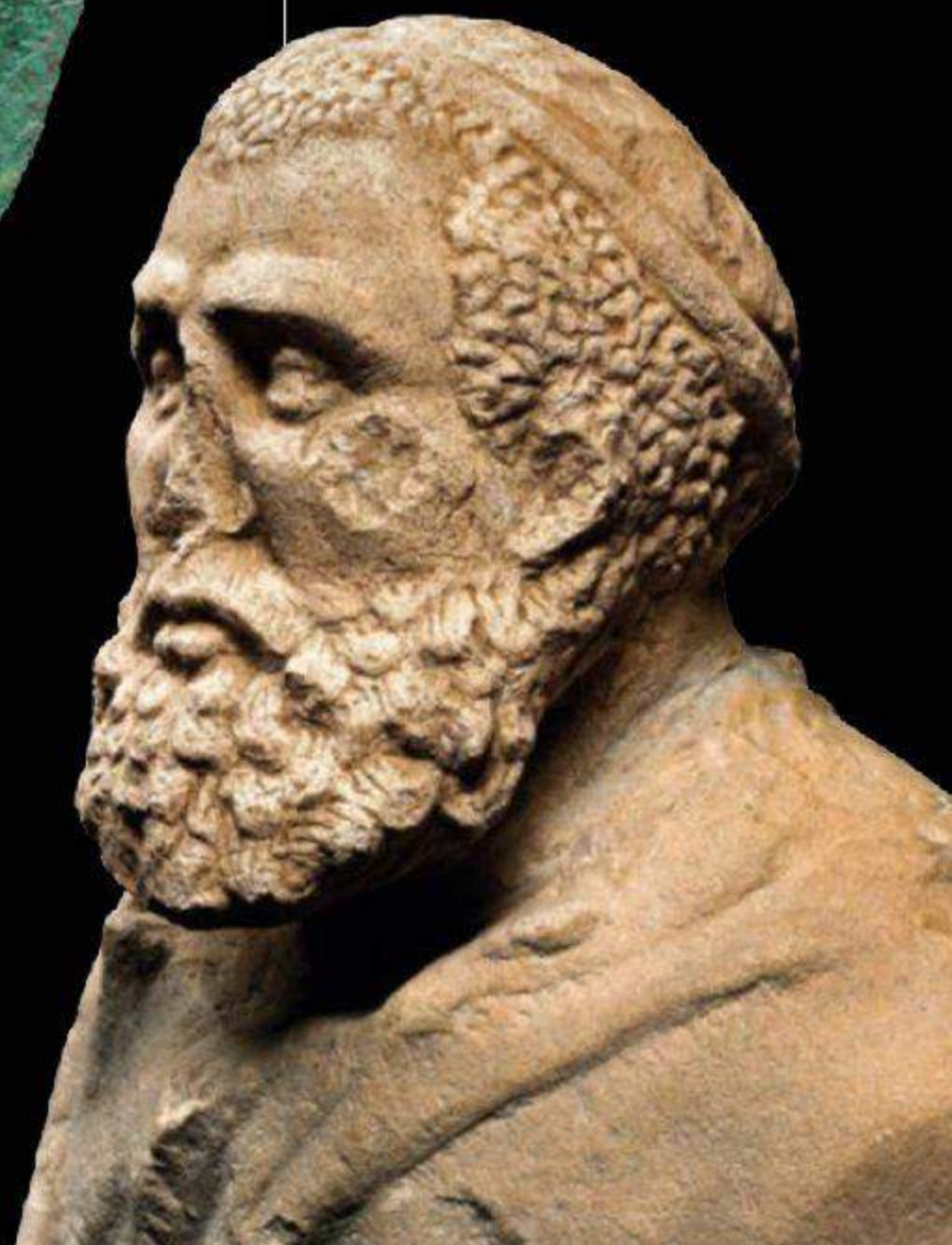


Croissant de lune en bronze avec la représentation d'un visage féminin. Aï-Khanoum signifie « Dame Lune » en ouzbek.

Buste d'homme barbu mis au jour dans le gymnase d'Aï-Khanoum, peut-être le maître du lieu.



Monnaie du II^e siècle av. J.-C. avec la légende « roi Agathocle » en grec et en brahmi. Deux dieux hindous sont représentés : Krishna et Balarama.



DISQUE : FINE ART IMAGES / ALBUM. GARGUILLE : THIERRY OLLIVIER / MUSÉE GUIMET / GETTY IMAGES. MONNAIE : AKG / ALBUM. LUNE ET BUSTE : THIERRY OLLIVIER / MUSÉE GUIMET / GETTY IMAGES

incompatible avec le caractère cosmopolite de la ville : les noms iraniens et bactriens côtoient les noms grecs dans les inscriptions et dans le principal temple de la ville, dédié à Zeus et à Mithra (ou Ahura Mazda), qui semble s'inspirer des zigourats mésopotamiennes. De fait, un objet singulier a été découvert à l'intérieur : un disque représentant Hélios, Cybèle et un prêtre iranien faisant une offrande sur un autel où brûle un feu.

Aï-Khanoum a toujours été opulente, notamment grâce à l'exploitation des mines de lapis-lazuli du proche Badakhchan, dont

on a découvert des pierres brutes dans le trésor du palais. Mais elle prospère également sur le plan économique grâce à ses relations commerciales avec la Chine et l'Inde, d'où arrivent des épices et des objets en agate et en ivoire — accompagnés d'idées scientifiques et de croyances religieuses de tradition hindouiste et bouddhiste.

Guerres et pillages

Malheureusement, le destin du site d'Aï-Khanoum est intimement lié à celui de l'Afghanistan, et il a souffert autant que ce pays des guerres continues qui ont

ravagé la population et le patrimoine. Les fouilles françaises ont dû s'arrêter en 1979 en raison de l'invasion soviétique. Puis il a été impossible d'entrer dans le pays pendant des dizaines d'années : à ce dramatique conflit, qui a duré jusqu'en 1992, a succédé en effet une violente guerre civile jusqu'en 2001.

Lorsque la Dafa est retournée à Aï-Khanoum en 2002, le désastre était total : des trous grands comme des cratères témoignaient de l'ampleur des pillages. Seuls quelques chapiteaux ont survécu dans les maisons de thé des environs. Les

pièces conservées au Musée national de Kaboul ont aussi souffert de la campagne iconoclaste des talibans, même si, par chance, une partie de la collection avait été mise sous clé en 1989 dans les chambres fortes de la Banque centrale d'Afghanistan. Ces chambres ont été rouvertes en 2003, et une exposition itinérante, organisée par la National Geographic Society, a traversé les États-Unis et l'Europe, nous permettant de redécouvrir certains trésors d'Aï-Khanoum que l'on croyait perdus à jamais. ■

JUAN PABLO SÁNCHEZ
DOCTEUR EN PHILOGIE CLASSIQUE

Le Moyen Âge croyait-il que la Terre était plate ?

Au XIX^e siècle, une curieuse théorie scientifique s'enracine dans les esprits, qui conforte la vision obscurantiste des temps médiévaux.

En 1919, les étudiants américains pouvaient lire ce qui suit dans leurs manuels d'histoire : « Du temps de Colomb, les gens pensaient que la Terre était plate ; ils croyaient que l'Atlantique était rempli de monstres assez grands pour dévorer leurs navires et se terminait par d'effrayantes chutes d'eau. Colomb dû combattre ces croyances absurdes pour convaincre ses marins de le suivre ; lui était sûr que la Terre était ronde. » Quel meilleur moyen d'inculquer l'idée que le Moyen Âge fut une époque de retard culturel et de superstitions, qui n'a pris fin qu'avec l'arrivée des héros modernes ?

Et il est vrai que cette idée a continué de circuler. Dans les années 1980, on la trouve encore dans des livres scolaires américains, et *Les Découvreurs*, un ouvrage de vulgarisation de Daniel Boorstin très lu à cette époque, dédie tout un chapitre au « retour de la Terre plate » au Moyen Âge. Or, la recherche historique actuelle a montré que rien de tout cela n'est vrai : au Moyen Âge, on sait que la Terre est ronde. Et si Colomb rencontre de nombreux opposants à son voyage, ce n'est pas parce qu'ils croient que la Terre est plate. Si la Terre plate est un mythe, l'idée que l'on y croyait au Moyen Âge en est également un. La question

qui se pose alors est de savoir quand et comment a surgi cette fausse idée.

L'héritage antique

Dès l'Antiquité, des hommes comme Platon ou Aristote ne doutent pas de la sphéricité de la Terre. Au IV^e siècle av. J.-C., l'idée d'une Terre plate est rejetée sur la base de preuves empiriques telles que le mouvement du firmament et l'apparition de nouvelles étoiles lorsque l'on voyage sur la superficie terrestre. Au III^e siècle av. J.-C., le savant grec Ératosthène calcule même, avec une précision stupéfiante, la circonférence de la Terre. Au Moyen Âge, Aristote est une autorité indiscutable,



UN MISSIONNAIRE chrétien dépasse les limites de la Terre, représentée comme une surface plane recouverte de la voûte céleste. Gravure, 1888.

SCIENCE SOURCE / ALBUM

comme l'est également le géographe Ptolémée, qui affirme lui aussi que la Terre est ronde. De même, des auteurs chrétiens tels que saint Augustin au V^e siècle, Isidore de Séville et Bède le Vénérable au VII^e siècle, ou encore Thomas d'Aquin au XIII^e siècle affirment sans aucun doute possible que la Terre est ronde.

Il est vrai que certains auteurs se sont écartés de cette idée. Au début du IV^e siècle, le Romain Lactance



LOOK AND LEARN / BRIDGEMAN / ACI

COPERNIC ET LACTANCE

POUR NICOLAS COPERNIC (portrait ci-contre), Lactance est un « illustre écrivain, mais [un] piètre astronome qui parle de manière infantile de la forme de la Terre quand il se moque de ceux qui déclarent qu'elle a la forme d'un globe. » En écrivant cela, Copernic veut dire que ceux qui rejettent sa théorie héliocentrique sont aussi rétrogrades que Lactance et sa conception erronée de la Terre plate.

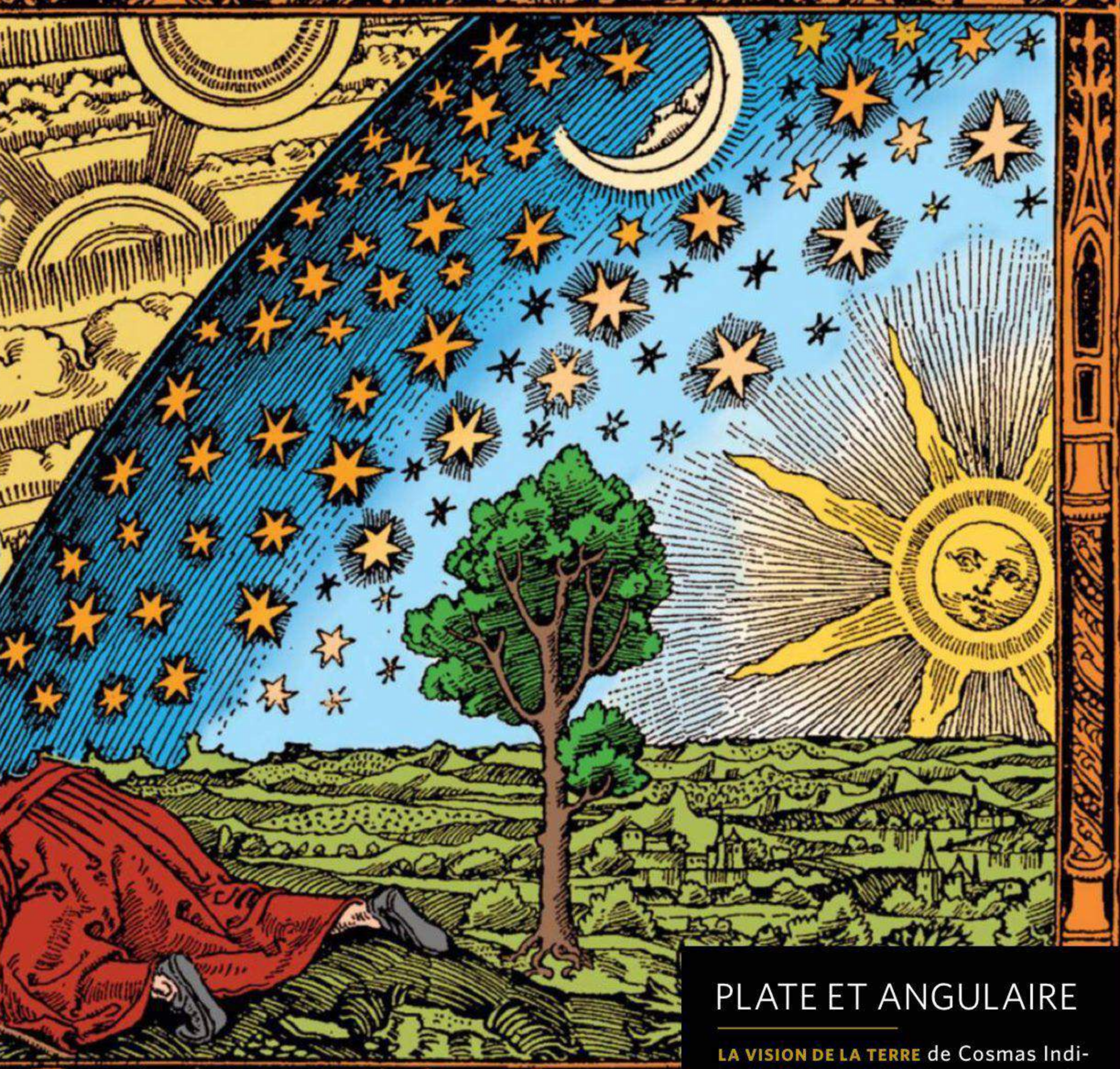


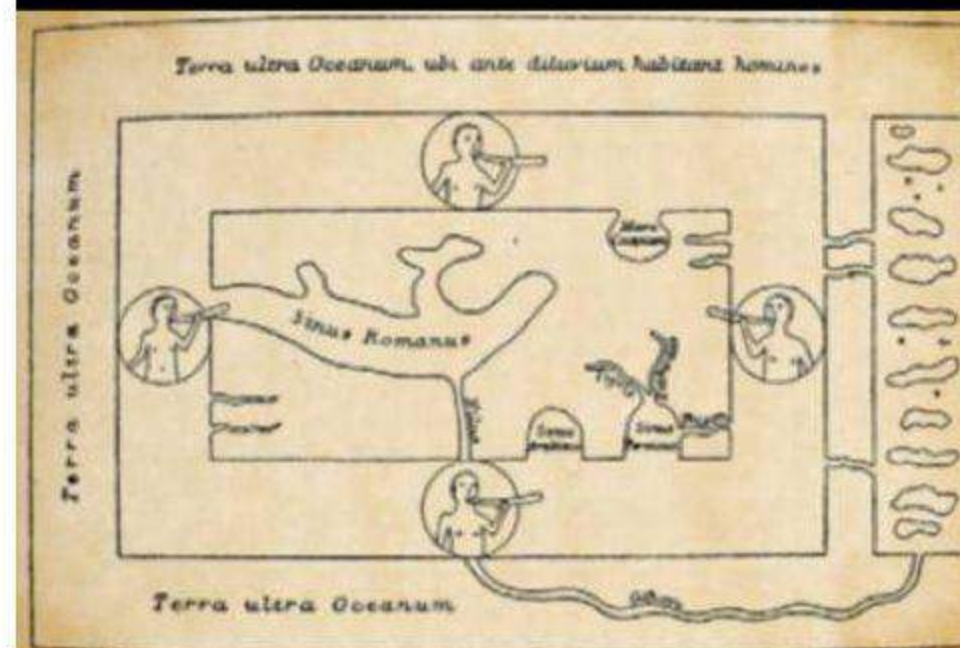
PLATE ET ANGULAIRE

LA VISION DE LA TERRE de Cosmas Indicopleustès se fonde sur l'interprétation littérale de passages de la Bible, comme celui de l'*Apocalypse* : « Je vis quatre anges qui se tenaient aux quatre angles de la Terre, et qui retenaient les quatre vents de la Terre. » Ci-dessous, sa représentation de la Terre.

se moque de la croyance dans les Antipodiens, les habitants de l'hémisphère Sud. Pour lui, ce serait comme de croire qu'il existe « des hommes dont les plantes des pieds sont au-dessus de leurs têtes ». Au ^{vi}e siècle, le Syrien Cosmas Indicopleustès réfute la cosmologie de Ptolémée à partir de l'interprétation littérale de la Bible ; selon celle-ci, non seulement la Terre est plate, mais elle est aussi rectangulaire, comme le tabernacle

qui abrite l'arche d'alliance des Israéliens au temps de Moïse. Néanmoins, il s'agit de croyances isolées qui ont peu d'influence en leur temps, notamment celle de Cosmas, un auteur qui tombe immédiatement dans l'oubli — son œuvre écrite en grec n'a pas été traduite en latin avant le ^{xviii}e siècle.

Au ^{xvi}e et au ^{xvii}e siècle, les géographes et les astronomes rejettent de nombreuses idées héritées du Moyen Âge pour créer une nouvelle



GETTY IMAGES



CHRISTOPHE COLOMB
DEVANT LE CONSEIL DE
SALAMANQUE EN 1486.
GRAVURE DU XX^E SIÈCLE.

UIG / ALBUM

vision du monde : c'est le temps de la « Renaissance ». Mais le cœur de la polémique est, à cette époque, la place de la Terre dans l'Univers, et non la thèse de la Terre plate que personne ne défend, pas même l'Église. En effet, si

Galilée est accusé d'hérésie, c'est pour avoir soutenu que la Terre tourne autour du Soleil, niant ainsi le système hérité de Ptolémée, sur lequel repose la doctrine officielle de l'Église : la Terre est une sphère immobile entourée d'autres corps célestes sphériques qui tournent autour d'elle. Même au XVIII^e siècle, lorsque les philosophes dénoncent les « impostures superstitieuses » propres au Moyen Âge, personne n'inclut parmi elles la croyance de la Terre plate.

Cette idée ne commence à circuler qu'au XIX^e siècle. Le premier à la lancer avec succès est l'écrivain américain Washington Irving. Dans sa biographie de Christophe Colomb, publiée en 1828, il narre de manière dramatique le conseil de Salamanque, durant lequel le navigateur présente son projet de voyage à des sages espagnols présidés par Hernando de Talavera, archevêque de Grenade. Selon Irving, les érudits invoquent l'autorité de la Bible pour s'opposer à Colomb en disant que la Terre n'est pas ronde : « Ils lui objectaient qu'il était dit dans les Psaumes que les

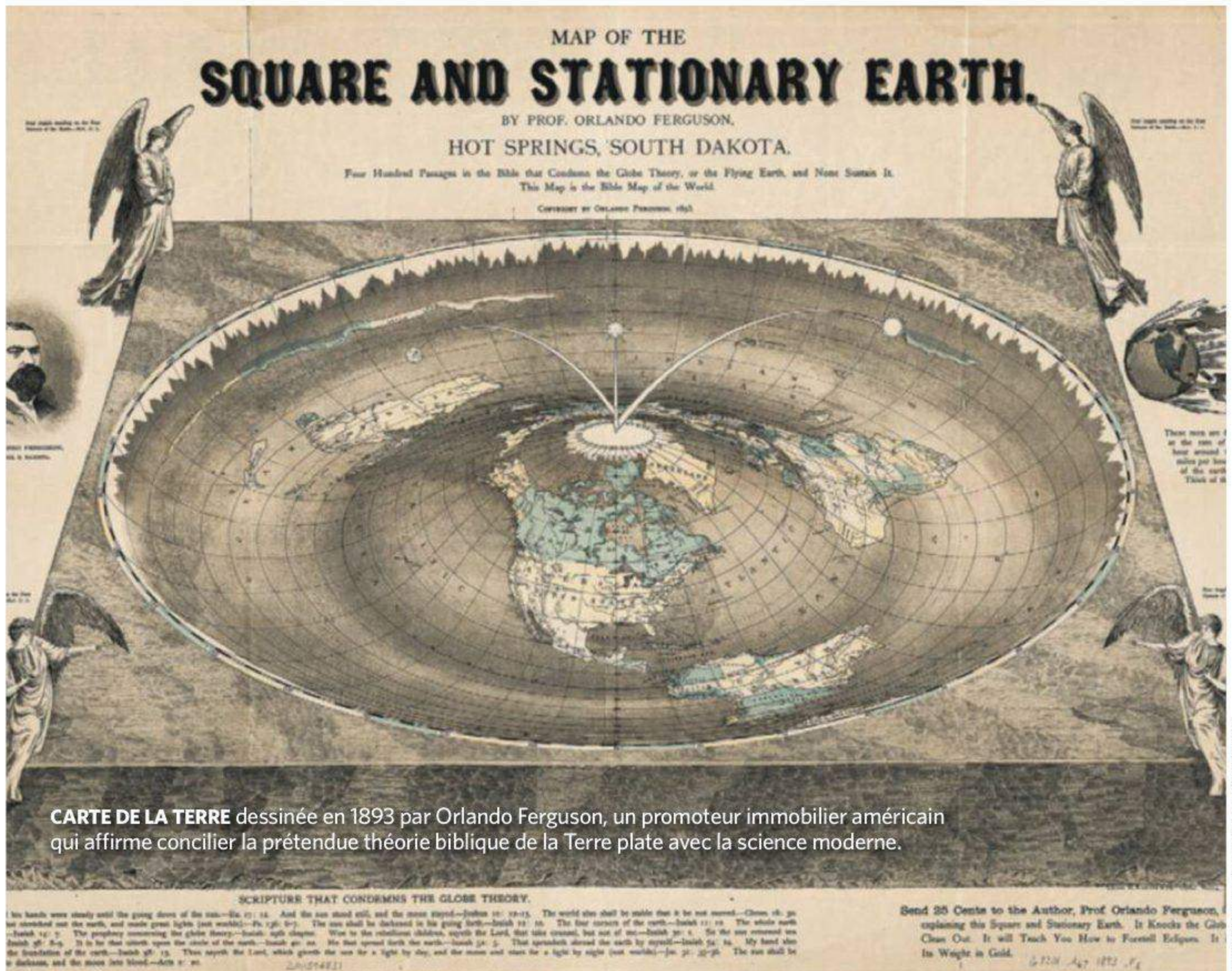
cieux sont étendus comme une peau ; c'est-à-dire, suivant les commentateurs, comme le rideau ou la couverture d'une tente [...] et que saint Paul, dans son Épître aux Hébreux, compare les cieux à un tabernacle, ou tente, étendu sur toute la Terre, d'où ils inféraient qu'elle devait être plate. De sorte que Colomb, qui était un homme plein de religion, se vit en danger d'être convaincu, non seulement d'erreur, mais d'hétérodoxie. »

En réalité, Irving imagine un affrontement dialectique qui ne s'est jamais produit dans ces termes. Les



WASHINGTON IRVING. PORTRAIT
DU DIVULGATEUR DE LA THÉORIE DE
LA TERRE PLATE. GRAVURE, XIX^E SIÈCLE.

LOOK AND LEARN / BRIDGEMAN / ACI



membres du conseil sont conscients que la Terre est ronde, et ils connaissent même à peu près ses dimensions. La seule chose qu'ils signalent est que l'Asie – l'objectif de Colomb – est trop lointaine pour être atteinte d'une traite. À aucun moment, ils ne motivent leur opposition par l'autorité de la Bible. L'ouvrage d'Irving est un énorme succès, et la scène du conseil de Salamanque exerce notamment une forte fascination, même si certains historiens signalent qu'il s'agit d'une affabulation. D'ailleurs, Irving lui-même déclare que seule une minorité soutenait que la Terre

était plate afin d'aller à l'encontre des idées de Colomb.

L'erreur prend racine

À la suite d'Irving, d'autres auteurs appuient le supposé « platisme » médiéval. En 1834, l'helléniste Jean-Antoine Letronne assure que les théories de la Terre plate se reproduisent « de siècle en siècle, depuis Lactance et saint Augustin, jusqu'au moment où la découverte de l'Amérique et le voyage autour du monde de Magellan » et, plus tard, les « immortelles découvertes de Kepler, de Huygens et de Newton eurent repoussé de proche

en proche dans l'absurde toutes ces idées puérides qu'on avait défendues pied à pied comme orthodoxes ». En 1874, le chimiste américain John William Draper déclare dans *Les Conflits de la science et de la religion* : « Ce furent trois navigateurs, Christophe Colomb, Vasco de Gama et surtout Ferdinand Magellan, qui réglèrent définitivement la question de la sphéricité de la Terre. » Et, en 1894, l'historien Andrew White soutient à propos de Colomb : « Même après son triomphe, après que son voyage eut affirmé la théorie de la sphéricité de la Terre [...], l'Église, par sa

plus haute autorité, s'entêta et persista dans son erreur. »

Pour défendre leurs thèses, ces auteurs s'appuient sur les témoignages de Lactance et de Cosmas, les considérant comme représentatifs des idées dominantes au Moyen Âge. Ainsi, la croyance (ou plutôt l'idée calomnieuse) que le Moyen Âge vit sur une Terre plate est une histoire juteuse, qui s'enracine dans l'imaginaire populaire comme une nouvelle preuve de l'obscurantisme médiéval. Injustement, car au Moyen Âge la Terre était ronde. ■

GIORGIO PIRAZZINI
HISTORIEN

SIÈGES EN SOIE ET BANCS EN BOIS

Le train : avoir ou non la classe

Révolution des transports au XIX^e siècle, le train devient vite le reflet des écarts sociaux, des trains de luxe aux voitures de troisième classe.

Le 15 septembre 1830, un engin transforme la vie quotidienne de millions de personnes : la machine à vapeur, qui tracte les premières voitures sur les 48 km allant de Manchester à Liverpool à la vitesse trépidante de 35 km à l'heure. Le romancier britannique Charles Dickens s'inquiète de l'événement, affirmant qu'il s'agit de la transformation la plus profonde de l'expérience humaine depuis les grandes migrations de peuples.

De fait, le chemin de fer révolutionne les moyens de communication. Il ouvre l'intérieur des terres à une forme de voyage massive, rapide et avantageuse pour les passagers et les marchandises. Il unit aussi des pays, comme aux États-Unis, où il permet de relier la côte est à la côte ouest en passant par les grandes plaines. En Allemagne, il

crée l'axe Berlin-Hambourg, qui s'étendra ensuite à Cologne et à Munich et servira de moteur pour la réunification du pays. Dans l'Empire austro-hongrois, la ligne Vienne-Budapest sert à relier les capitales de la double monarchie – et il devient un thème des poèmes de Valéry Larbaud. En Russie, la ligne Saint-Pétersbourg-Moscou est le décor du roman d'amour le plus émouvant de la littérature russe : *Anna Karénine*, de Tolstoï.

Le voyage en train devient une forme de divertissement culturel pour les classes privilégiées européennes. À cette fin sont créés les luxueux trains transcontinentaux, tel le célèbre Orient-Express inauguré en 1883. Outre son confort, la première classe offre un ensemble de plaisirs spécifiques : une excellente nourriture préparée

sur les fourneaux d'une cuisine installée dans le train, servie dans la voiture-restaurant par des serveurs élégamment vêtus ; une cave soignée permettant de verser des vins de grande qualité dans des verres en cristal qui égalent en éclat les couverts en argent ; des compartiments spacieux et privés, bien éclairés la nuit et accueillants dans la journée, avec des baies vitrées à travers lesquelles défile le paysage, un bon chauffage en hiver et une excellente ventilation en été.

L'invention de la gare

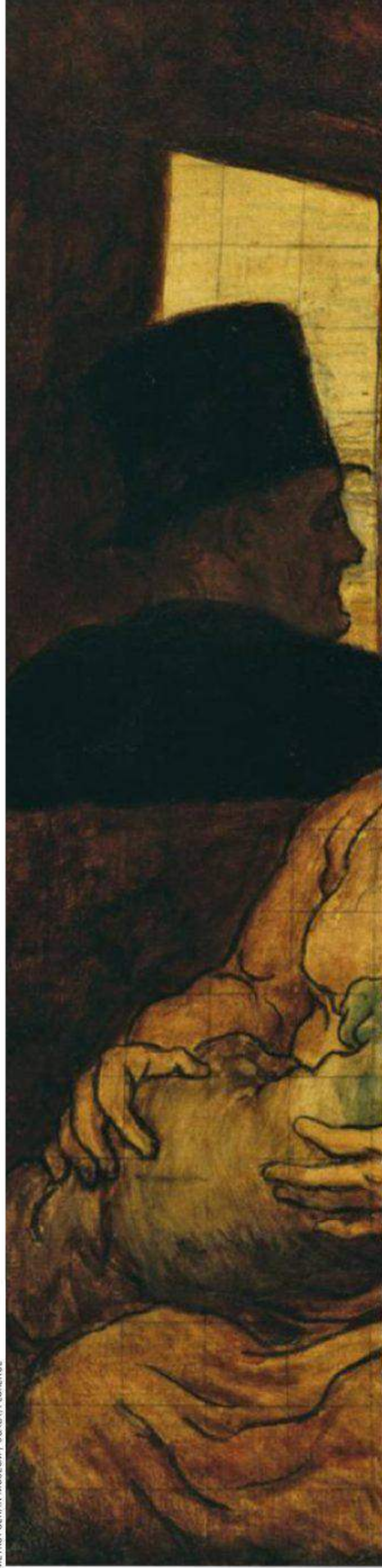
Le train matérialise ainsi la situation sociale du moment : les classes aisées se déplacent avec rapidité, confort et élégance. Une réalité qui affecte aussi la nouvelle architecture créée pour l'arrivée des trains : la gare urbaine. Comme en témoigne le peintre Monet dans sa série *La Gare Saint-Lazare*, la façon d'allier le fer, l'acier et le verre donne aux gares leur apparence moderne. On y trouve des salles d'attente de première classe, qui reflètent le

confort des voitures ; à Paris, dans la gare de Lyon, l'une de ces salles a été conservée sous le nom de Train bleu, un restaurant renommé.

Cependant, le voyage en train est bien différent si l'on considère les voitures

Le voyage en chemin de fer devient une forme de divertissement pour les classes aisées. À cette fin sont créés les grands trains de luxe.

METROPOLITAN MUSEUM / SCALA, FLORENCE





LA MISÈRE ENTASSÉE

Dans ce détail du tableau *Wagon de troisième classe*, Honoré Daumier a représenté le voyage en train des plus modestes. Vers 1862-1864. Metropolitan Museum of Art, New York.

sur les bateaux ou, actuellement, à certains transports en commun ; des voyageurs qui, tous, offrent l'image d'une promiscuité sociale nouvelle et qui sont, de ce fait, condamnés à un frôlement permanent et inévitable avec des personnes qu'ils ne connaissent pas.

Un dommage collatéral de cette forme de voyage dans les voitures de troisième classe est la consommation d'alcools forts pour lutter contre le froid qui pénètre par les interstices des fenêtres. Car, dans ces compartiments, le chauffage brille par son absence. En Angleterre, le whisky – l'alcool des ouvriers irlandais qui travaillent sur les voies, aux fourneaux ou dans les wagons de marchandises – remplace le gin, qui est alors la liqueur des classes supérieures. Dans d'autres pays, les différentes formes de marc, des distillats du raisin, imprègnent de leur odeur caractéristique les premières heures du jour dans les voitures de troisième classe. ■

JOSÉ ENRIQUE RUIZ-DOMÈNEC
UNIVERSITAT AUTÒNOMA DE BARCELONA

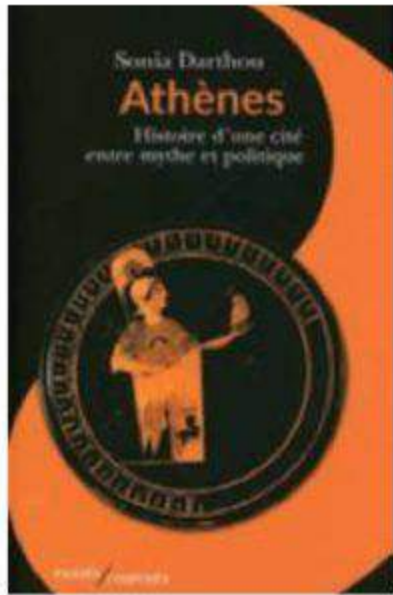
de troisième classe. C'est là que prennent place les personnes qui disposent de peu de moyens, dans certains cas pour se lancer sur le chemin de l'émigration vers des pays leur offrant un avenir meilleur ; dans d'autres,

pour aller travailler depuis les banlieues où ils vivent – peuplées de familles arrivées de la campagne – jusque dans les centres-villes, où se concentrent la plupart des emplois. En 1864, l'artiste Honoré

Daumier, figure du réalisme, peint *Le Wagon de troisième classe* pour attirer l'attention sur les conditions du voyage en train des petites gens. Des conditions en partie comparables à celles des voyageurs de l'entrepont

ANTIQUITÉ GRECQUE

L'identité mythique d'Athènes



ATHÈNES. HISTOIRE D'UNE CITÉ ENTRE MYTHE ET POLITIQUE

Sonia Darthou

Passés Composés, 2020, 288 p., 22 €

Spécialiste de l'histoire des religions et maîtresse de conférences à l'université d'Évry, Sonia Darthou met à profit dans son nouvel ouvrage ses qualités scientifiques et pédagogiques. Son histoire d'Athènes est une plongée dans les mythes : la dispute entre Athéna et Poséidon, la naissance d'Érichthonios ou encore la geste de Thésée. Mais il ne s'agit pas de raconter des histoires : les mythes sont analysés dans leur contexte d'énonciation et livrent leur symbolique éminemment politique et identitaire.

Athéna est au centre d'une première partie intitulée « mythe et identité politique ». Évinçant Poséidon, la divinité est devenue la protectrice de la communauté ; « déesse politique », elle accompagne les décrets du peuple concernant les alliances ou les octrois de citoyenneté. Deux chapitres novateurs étudient les attributs d'Athéna – la chouette et l'olivier – et leurs différents usages, notamment monétaires et judiciaires.

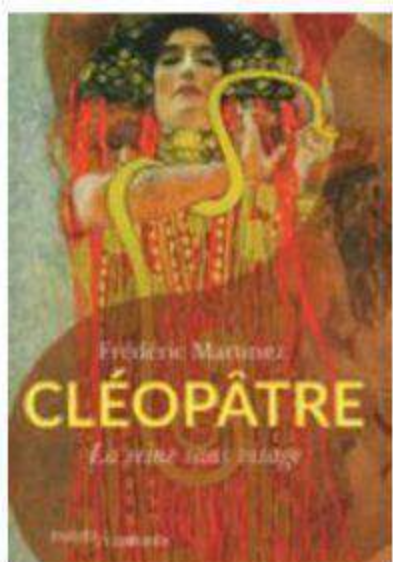
Dans une deuxième partie consacrée aux rapports entre mythes et citoyenneté, Sonia Darthou revient

sur l'autochtonie et sa signification identitaire, mais aussi sur le rôle politique de Thésée, à la fois figure et modèle de l'éphèbe, fondateur de la communauté ou encore héros du nouvel impérialisme maritime d'Athènes. Les personnages mythologiques sont enfin convoqués dans une dernière analyse portant sur les discours judiciaires et les vers comiques. L'ouvrage offre ainsi une belle synthèse des usages historiques de la mythologie par les Athéniens de l'époque classique. ■

AURÉLIE DAMET

ANTIQUITÉ ROMAINE

Cléopâtre, puissance du fantasme



CLÉOPÂTRE. LA REINE SANS VISAGE

Frédéric Martinez

Passés Composés, 2020, 396 p., 22 €

Livresse. C'est le premier mot qui vient à l'esprit pour décrire l'ouvrage *Cléopâtre*, de Frédéric Martinez. Ses mots emportent le lecteur comme une musique entêtante. Des images se forment sur la toile blanche de l'imagination. La reine se dévoile dans toute son intimité. On vit ce livre plus qu'on ne le lit. Quel talent de conteur ! Quelle plume déliée ! L'ouvrage est pensé comme une pièce de théâtre dramatique classique : un prologue, un épilogue et cinq actes entre les deux. Ceux-ci sont aussi

courts que des scènes et donnent une vive cadence au récit.

Hélas, l'auteur n'est pas historien, et le lecteur averti s'en rendra compte dès la deuxième page. *Cléopâtre* est une matière hautement inflammable, et il faut bien comprendre la propagande romaine à son encounter pour esquisser son portrait. Mais c'est sans doute Marc Antoine qui souffre le plus des lacunes historiques de l'écrivain. Comment ne pas serrer les dents lorsque l'auteur raconte que le fier Romain est « aveuli par le

vin et les plaisirs ». Ainsi, Marc Antoine aurait trahi Rome par amour, par faiblesse de la chair. C'est bien mal connaître un cœur qui ne bat que pour le pouvoir.

Ainsi, ce livre écrit par un docteur ès lettres n'est pas fait pour les historiens et ne doit pas être lu comme un ouvrage de vulgarisation scientifique. D'ailleurs, les rares notes de bas de page renvoient essentiellement à l'œuvre de Plutarque. En revanche, s'il y avait écrit « roman » sur la couverture, il serait assurément excellent. ■

VIRGINIE GIROD

VOYAGEZ TOUS LES MOIS AU CŒUR DE L'HISTOIRE !

ABONNEZ-VOUS À HISTOIRE & CIVILISATIONS



2 ANS (22 N^{OS}) POUR 79€ SEULEMENT :
48% de réduction soit 10 numéros offerts

BULLETIN D'ABONNEMENT

À compléter et à renvoyer avec votre règlement par chèque à l'ordre d'Histoire & Civilisations à l'adresse suivante :
Histoire & Civilisations - Service relations abonnés - 67/69 av. Pierre-Mendès-France - CS 21470 - 75212 Paris Cedex 13

Oui, je m'abonne à *Histoire & Civilisations*, je choisis :

L'abonnement pour 2 ans (22 n^{os}) pour 79€ seulement
au lieu de 151,80€* soit 48 % d'économie ou 10 numéros offerts.

91E03

L'abonnement pour 1 an (11 n^{os}) pour 44€ seulement
au lieu de 75,90€* soit 42 % d'économie ou 4 numéros offerts.

91E04

M. Mme

Nom

Prénom

Adresse

Code postal [] [] [] [] [] [] [] [] [] []

Ville

Téléphone []

Email@.....

*Prix de vente au numéro. Offre valable jusqu'au 31/05/2021, réservée à la France métropolitaine, pour un 1^{er} abonnement.
Pour les offres en Belgique : www.edigroup.be et en Suisse : www.edigroup.ch - Pour connaître les offres Dom-Tom ou étranger,
nous contacter au 33 1 48 88 51 04.

Je souhaite être informé(e) des offres de *Histoire & Civilisations* des offres des partenaires de *Histoire & Civilisations*

En retournant ce formulaire, vous acceptez que Malesherbes Publications (Groupe Le Monde), responsable de traitement, utilise vos données personnelles pour les besoins de votre commande, de la relation Client et d'actions marketing sur ses produits et services. Pour connaître les modalités de traitement de vos données ainsi que les droits dont vous disposez (accès, rectification, effacement, opposition, portabilité, limitation des traitements, sort des données après décès), consultez notre politique de confidentialité à l'adresse <http://confidentialite.histoire-et-civilisations.com> ou écrivez à notre Délégué à la protection des données - 67/69 av. Pierre-Mendès-France, CS 11469, 75707 Paris Cedex 13 ou dpo@groupelemonde.fr

AMÉRIQUE PRÉCOLOMBIENNE

L'heure de gloire des Olmèques

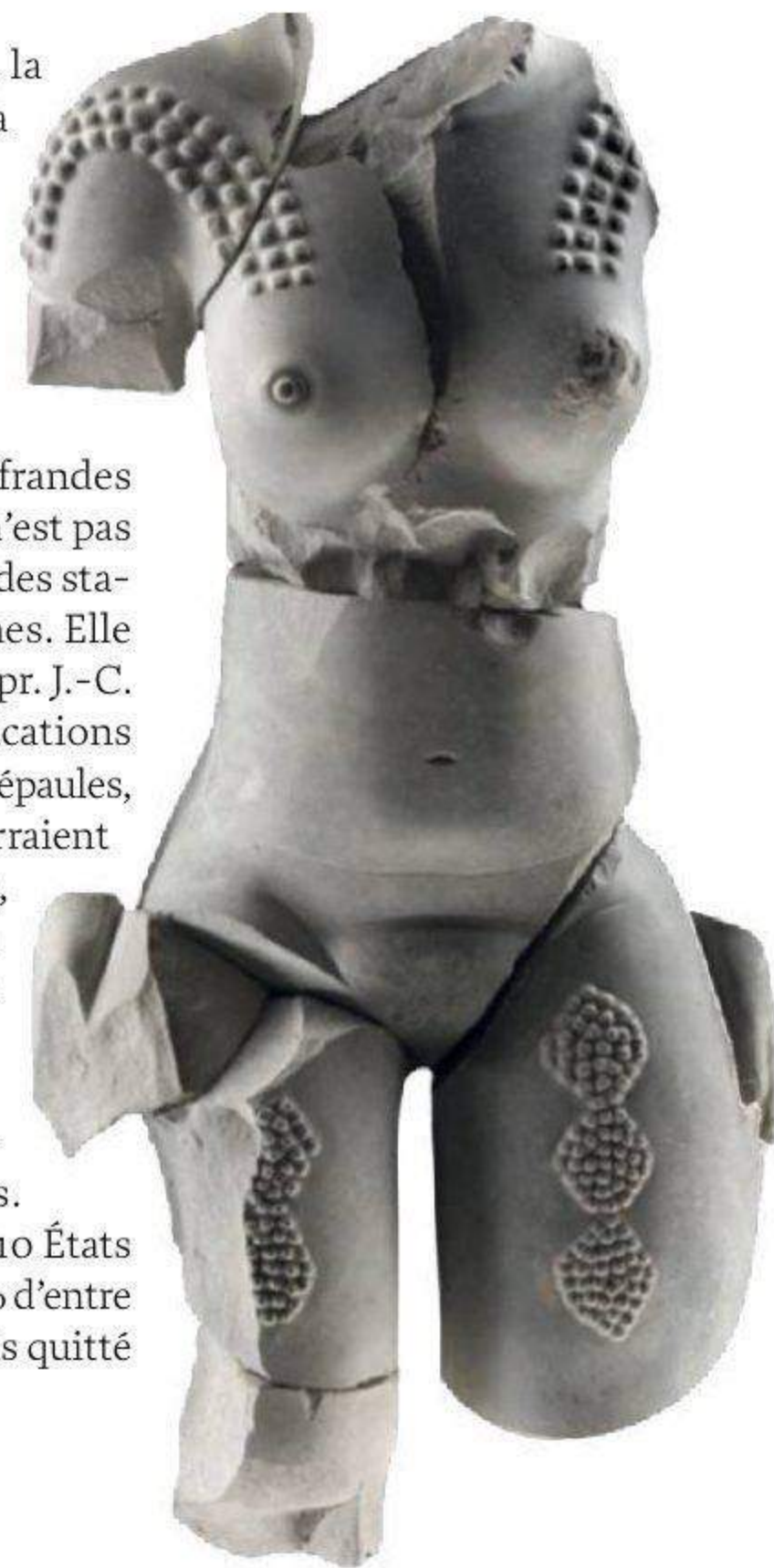
Les Olmèques, moins connus que les Aztèques ou les Mayas, restent encore mystérieux. Leur culture, la plus ancienne de Mésoamérique (l'Amérique centrale précolombienne), le long de la côte du golfe du Mexique, s'est développée entre 1600 et 400 av. J.-C. Elle ne fut identifiée comme telle qu'en 1927 et révèle une puissance d'invention peu commune, comme le montre l'exposition que lui consacre le musée du Quai Branly, à Paris. À commencer par les têtes colossales emblématiques de son art statuaire, sculptées pour la plupart dans du basalte. Celle qui accueille le visiteur mesure 1,80 m de hauteur. Symboles de pouvoir ? Hommage à un défunt ? On l'ignore encore.

D'autres œuvres variées évoquent la mythologie, comme cette stèle montrant un personnage qui se perce la langue. Les dieux se seraient sacrifiés pour créer le monde. Comme l'explique Steve Bourget, cocommis-saire de l'exposition, le dirigeant sacrifie une partie de son anatomie pour marquer le lien entre son pouvoir et le monde des dieux, une façon pour lui de se diviniser. Des gestes aussi connus chez les Aztèques et les Mayas.

Scarifications

L'exposition s'intéresse aussi à d'autres cultures du golfe du Mexique, comme celle des Huastèques, qui connurent leur apogée entre 1250 et 1519 apr. J.-C. ; ils vivent encore aujourd'hui et parlent le teenek, apparenté aux langues mayas. Sur

leur site principal, la cité de Tamtoc, on a retrouvé une sculpture intentionnellement brisée : la « femme scari-fiée », qui reposait dans un bassin d'eau dédié aux offrandes et dont le modelé n'est pas sans rappeler celui des statues gréco-romaines. Elle daterait vers 200 apr. J.-C. et porte des scarifications sur les cuisses et les épaules, dont certaines pourraient évoquer le maïs, métaphore de la fertilité agricole et humaine. Au total, 300 objets sont présentés, étonnants et puissants. Ils proviennent de 10 États du Mexique, et 80 % d'entre eux n'avaient jamais quitté le pays. ■



▲ **SCULPTURE FÉMININE**
PORTANT DES SCARIFICATIONS
SUR LES ÉPAULES ET LES CUISSSES.
VERS 200. SITE DE TAMTOC.

◀ **OFFRANDE DE LA VENTA** COMPOSÉE
DE 16 FIGURINES OLMÈQUES EN JADE, EN
SERPENTINE ET EN GRANIT, AINSI QUE DE
6 HACHES. VERS 800-600 AV. J.-C. **MUSÉE
NATIONAL D'ANTHROPOLOGIE, MEXICO.**

PHOTOS : SERGIO ANTONIO ORTIZ SUAREZ / SECRETARÍA DE CULTURA-INAH / ARCHIVO DIGITAL DE LAS COLECCIONES DEL MUSEO NACIONAL DE ANTHROPOLOGÍA-INAH-CANON / COLECCIÓN ZONA ARQUEOLÓGICA DE TAMTOC / SERVICE DE PRESSE



Les Olmèques et les cultures du golfe du Mexique

LIEU Musée du Quai Branly, 37 quai Branly, 75007 Paris
WEB www.quaibrantly.fr
DATE Jusqu'au 25 juillet

Dans le prochain numéro



TAJ MAHAL : LE MAUSOLÉE DE L'AMOUR

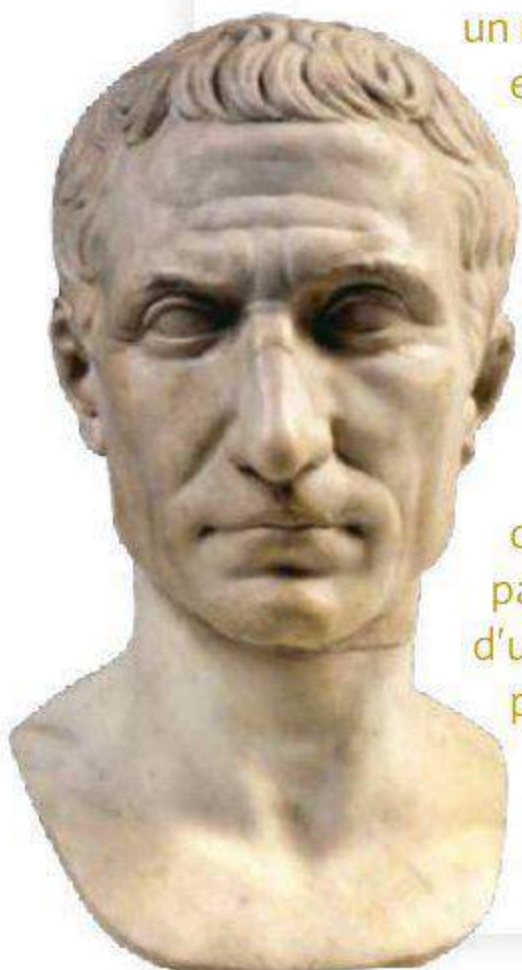
LE TAJ MAHAL est l'une des œuvres d'art les plus connues au monde et l'un des édifices emblématiques de la dynastie des Moghols en Inde. L'histoire qui se cache derrière sa construction est aussi l'une des plus belles. Car il ne s'agit ni d'un palais ni d'un temple, mais d'un mausolée, édifié par Chah Jahan au début du XVII^e siècle pour accueillir le corps de sa défunte épouse adorée, Mumtaz Mahal.

MICHELE FALZONE / AWL IMAGES

LE COMLOT QUI COÛTA LA VIE À CÉSAR

À L'ÂGE DE 56 ANS, Jules César devient un roi sans couronne : si Rome est encore une République, le glorieux général a été élu dictateur à vie et détient en son pouvoir l'avenir de la « tête du monde ». C'est du moins ce qu'il croit. Car, parmi les élites romaines, un groupe de mécontents n'entend pas laisser dans les mains d'un seul homme les décisions politiques. Bientôt germe l'idée d'un assassinat...

BUSTE DE CÉSAR. MUSÉES DU VATICAN.
BRIDGEMAN / ACI



Sorge, maître espion du KGB

En 1933, les talents d'écrivain et de journaliste de Richard Sorge l'ont déjà rendu célèbre. Malgré cette célébrité, et peut-être à cause d'elle, personne alors ne peut soupçonner qu'il est en réalité l'un des plus importants espions du 4^e bureau de l'Armée rouge...

Le destin des communards

Il y a 150 ans, une partie du peuple de Paris, refusant la paix avec la Prusse, proclamait la Commune. Artisans qualifiés, intellectuels, bourgeois... Ces communards n'ont rien du cliché misérabiliste. Qu'advint-il d'eux après l'écrasement de ce mouvement dans le sang ?

La Terre vue par les Grecs

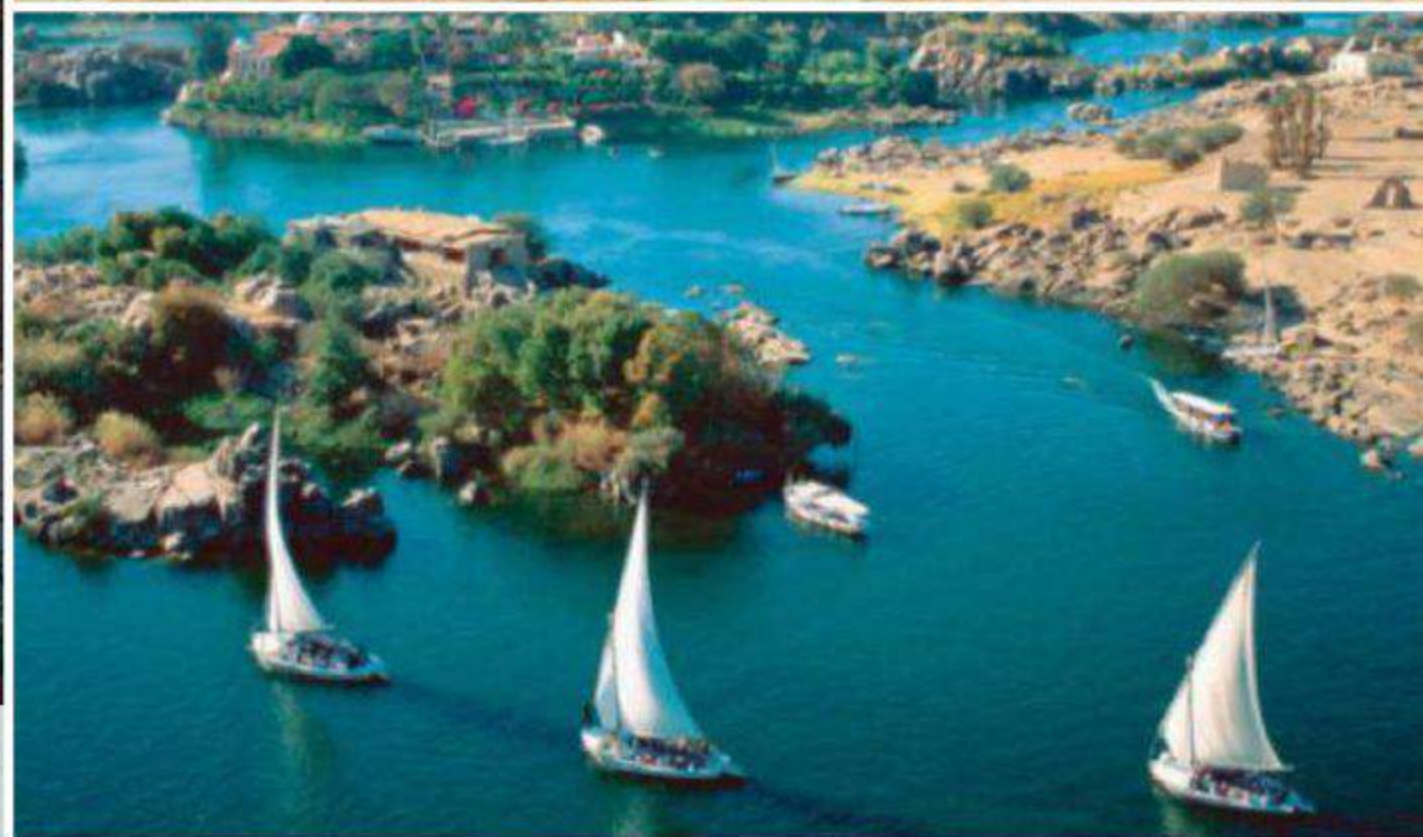
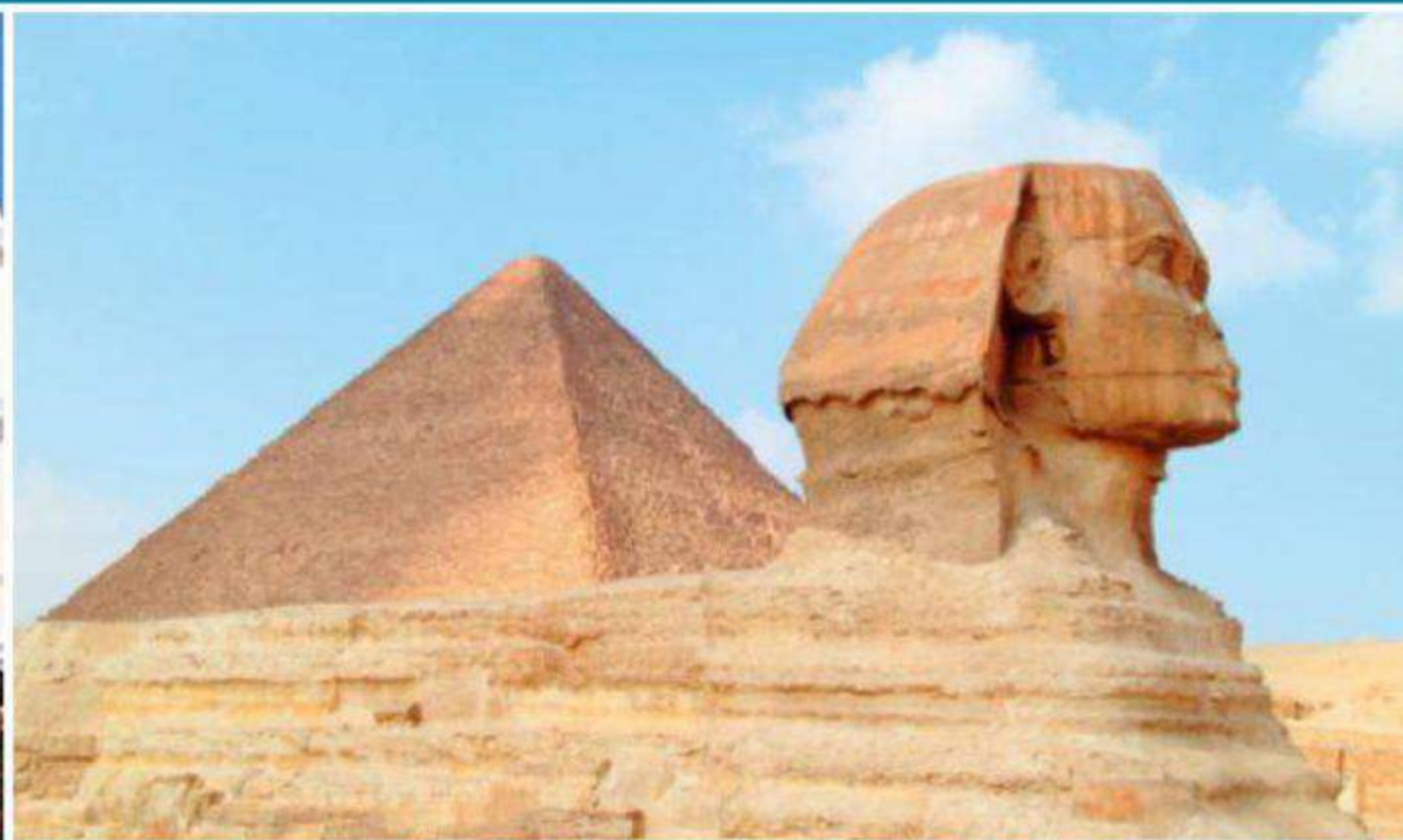
Les pythagoriciens soutenaient qu'il s'agissait d'une sphère. Quant à Aristarque, il affirmait déjà qu'elle tournait autour du Soleil. Les philosophes grecs ont élaboré des théories sur la forme de la Terre et sa place dans l'Univers dont la modernité surprend parfois.

VOYAGE EN ÉGYPTÉ

La Vie
VOYAGES

AU CŒUR DE TRÉSORS ÉTERNELS

Du 10 au 19 mars 2021



10 jours à partir de 2 690 €
PLACES LIMITÉES

Du Caire à Assouan, vivez des moments inoubliables et allez à la rencontre de communautés chrétiennes.

AVEC VOUS DURANT LE SÉJOUR

Dominique Fonlupt, journaliste à La Vie :

« L'originalité de nos voyages réside dans la qualité des rencontres qui font prendre le pouls d'un pays, tout en découvrant son patrimoine. Nous allons apprendre beaucoup ensemble et je me réjouis de découvrir ce pays fascinant avec vous. »

LES RENCONTRES :

- La communauté dominicaine du Caire
- Les sœurs de la maison Saint-Vincent-de-Paul
- Sœur Sarah, des Chiffonniers du Caire

ITINÉRAIRE :

Le Caire – Wadi Natroun – Alexandrie – Louxor
Navigation sur le Nil jusqu'à Assouan

Malgré la crise sanitaire que nous vivons, nous restons optimistes et maintenons la programmation de nos voyages en 2021. Dans ce contexte, nous mettons tout en œuvre avec nos partenaires pour vous assurer un environnement sanitaire optimal ainsi que des conditions de réservation et d'annulation sereines.

© Collection personnelle



Documentation gratuite par mail à viator@viator-voyages.com
ou par courrier à : Viator-Voyages, 24 rue des Tanneries, 75013 Paris

Licence : IM 035 1000 40 – Crédits photo : Wikimedia/Bekonowitch, Djehouty, youssef_alam

Le Monde

Le Monde **la vie**

HORS-SÉRIE

la vie

L'ATLAS

6 000 ANS D'HISTOIRE DE LA TERRE 200 CARTES

TERRE

Comment l'homme a dominé la nature



inter

Un espoir face à l'urgence climatique

Dominer la nature... Telle est l'injonction que se sont lancée les hommes depuis qu'ils sont sur Terre. Peuplement du monde, domestication des plantes et des animaux, exploitation des ressources, transformation des paysages, industrialisation... Cet Atlas déroule la passionnante histoire du progrès et de ses méfaits à l'origine de la prise de conscience écologique et de la crise climatique actuelle.

Une approche originale, en cartes et infographies, où les meilleurs spécialistes nous invitent à repenser la place de l'homme dans un monde désormais compris comme un écosystème unique et précieux.

L'ATLAS DE LA TERRE

Un hors-série **Le Monde** **la vie**

188 pages - 14 €

EN VENTE DÈS LE 4 FÉVRIER
et sur Lemonde.fr/boutique